

LA FÉE

CÉVENOLE

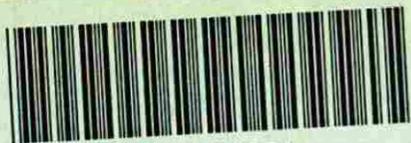
PARIS
LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE

PQ2308

.H8

F45

109389



1020005921

...ow de Français

Offert par

L'Alliance Française

(Groupe de México)

à M. Roberto Frago

México, le 25 décembre 1968

LA

CÉVENOLE

LA FÉE CÉVENOLE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

20^a Serie.



109389

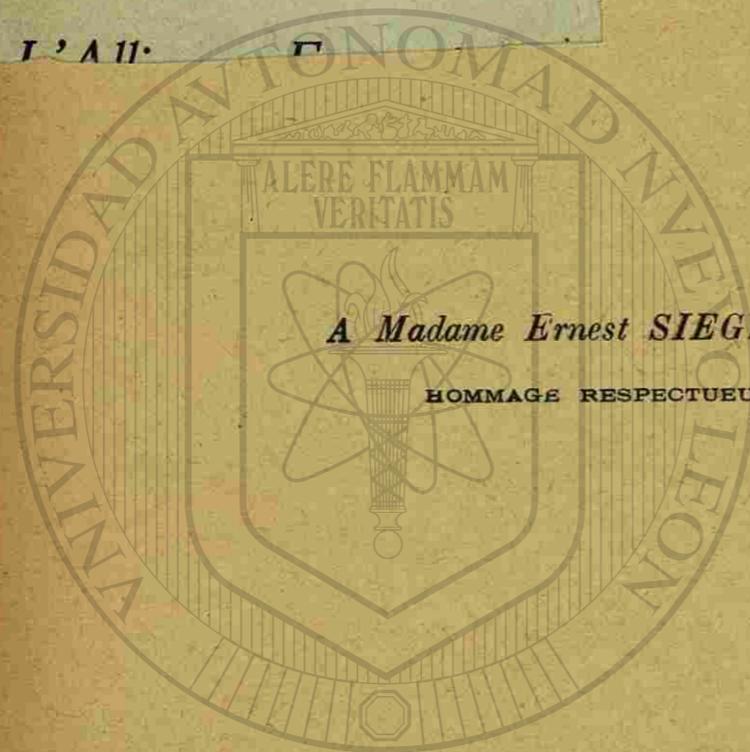


1020005921

... de Français

Offert par

I 2 A 11



A Madame Ernest SIEGFRIED

HOMMAGE RESPECTUEUX

J. H.

LA

FÉE CÉVENOLE

PAR

JEAN HUREL

ILLUSTRATIONS DE A. MONTAQLER

CINQUIÈME ÉDITION



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

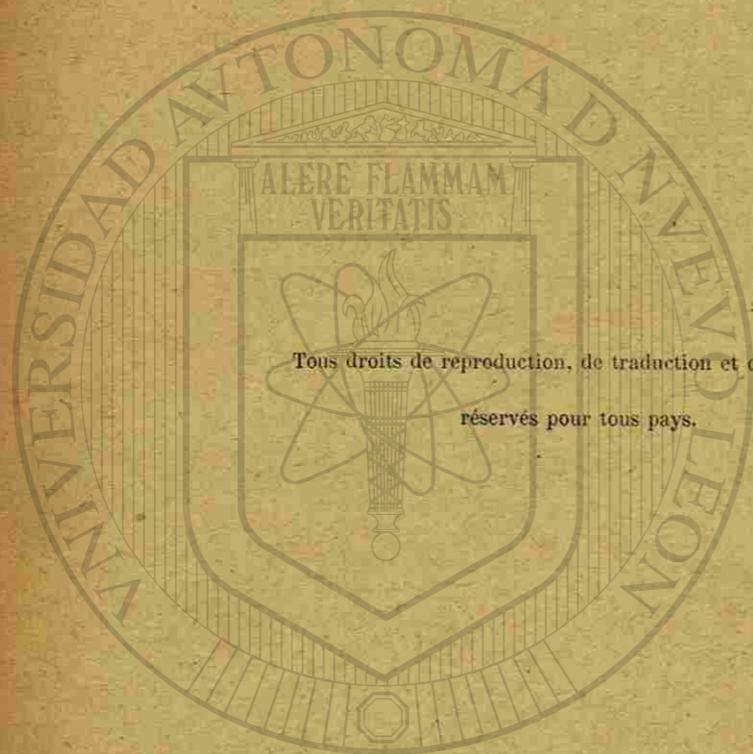
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



PQ2.308
H8
F45



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

LA FÉE CÉVENOLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1689

« Ce sont les dragons qui viennent :
« Maman, sauvons-nous. »
(Ancienne chanson.)

Depuis quatre ans, la vallée pittoresque comprise entre les monts de la Margeride et les monts du Velay était ravagée par la guerre civile.

Terrifié par les multiples incendies qu'il voyait s'allumer au-dessous de lui, le pâtre n'osait plus descendre des hautes prairies où il gardait ses moutons. Dans les villages presque déserts, le tic tac des métiers et le chant des cardeurs de laine avaient brusquement cessé.

En bandes affolées, les hommes et les femmes, abandonnant leurs chers foyers, avaient fui vers les montagnes mystérieuses de la Lozère, cherchant asile dans la profondeur des grottes.

Le pays était aux mains des dragons, des dragons de M. de Noailles, chargés de ramener à coups de bottes,

dans le giron de l'Église, le petit troupeau des paysans cévenols, « qui paissait de mauvaises herbes, mais ne s'écartait pas », comme avait dit autrefois Mazarin en parlant des protestants en général.

« *Tel l'écolier, tel le dragon : c'était le soldat le plus gai, le soldat à la mode dont on contait les tours comme ceux du zouave d'aujourd'hui. Mais le zouave est fantassin, est peuple ; monsieur le dragon, au contraire, de quelque trou de paysan qu'il vint, une fois suffisamment dressé, brossé à coups de canne, était un gentilhomme, un marquis à l'instar de son colonel général, Lauzun, roi de l'impertinence. Il était ravi d'être craint, criait, cassait, battait et tenait à ce que l'on dît : « Le dragon, c'est le diable à quatre¹. »*

Le joyeux soldat avait tous les succès ; il opérait les plus étonnantes conversions et triomphait partout où les prédicateurs avaient perdu leur latin.

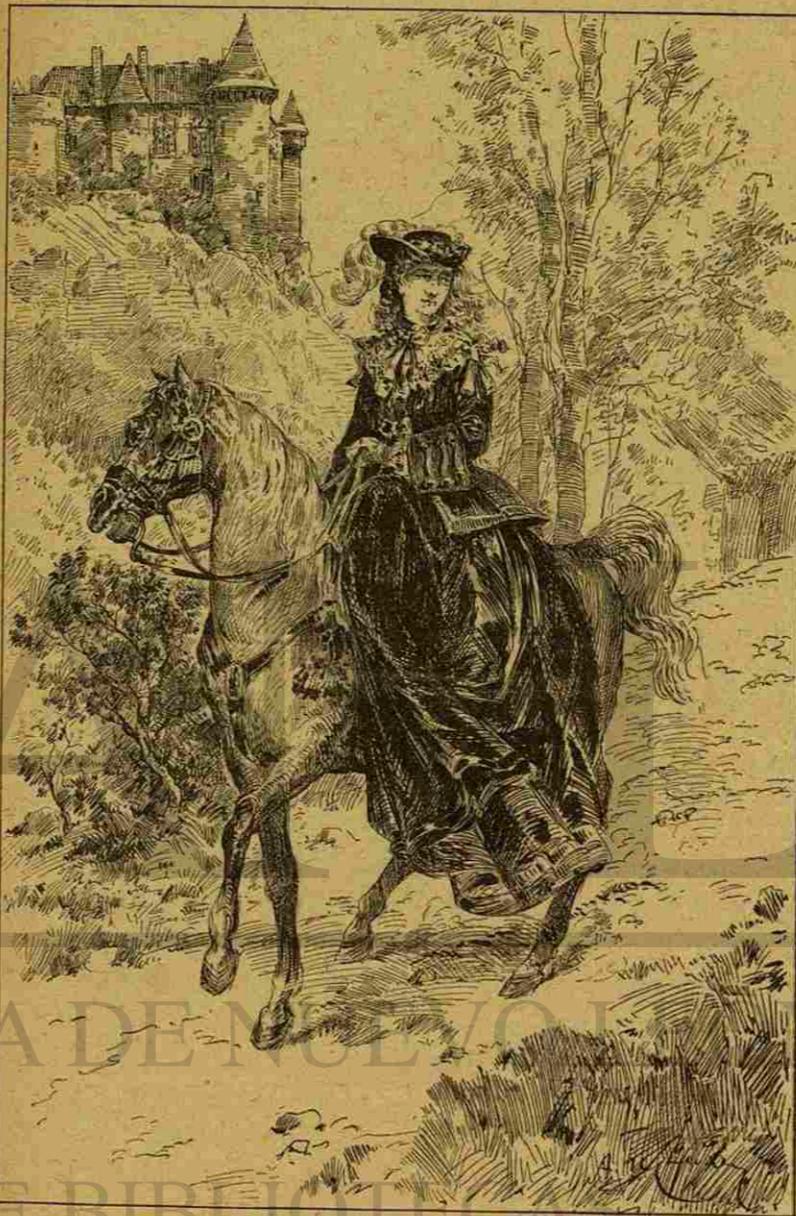
Les hérétiques les plus irréductibles baisaient dévotement les images pieuses que le dragon collait à l'extrémité du canon de son mousquet chargé.

*
*
*

Jusqu'en 1689, le petit village de Bralles, dont on ne saurait aujourd'hui retrouver le nom sur la carte, avait été épargné par ces convertisseurs zélés qu'étaient messieurs les dragons.

Placé comme un nid au creux d'un rocher, ce village

¹. Histoire de France de Michelet.



Roberte la fée du château.

s'étendait au centre d'une triple couronne de montagnes qui lui servaient de remparts; mais ces montagnes, d'aspect abrupt d'un côté et semblables à des tours de forteresse, changeaient d'aspect en dévalant vers Bralles et se couvraient de prairies à pâquerettes, cerclées de nombreux petits ruisseaux.

La commune de Bralles, avec ses dépendances et sa ceinture verdoyante, surmontée d'une couronne de rocs tout blancs, constituait le domaine d'un noble seigneur, le comte de Bralles, qui lui devait son nom.

Le château du suzerain s'élevait à la cime des montagnes comme un poste d'avant-garde, tout entouré de murailles, de poternes, de tourelles à mâchicoulis, environné de fossés où cascadaient des torrents qui bruissaient d'intimidante façon en passant sous les herses des ponts-levis; on n'y entrait qu'avec une crainte respectueuse, car le propriétaire avait la réputation d'un très riche et très puissant seigneur.

Le comte de Bralles était cependant un excellent prince. C'était un ancien officier, qui avait été autrefois un des plus brillants lieutenants du maréchal de Turenne.

Après avoir débuté dans la carrière des armes en participant à la glorieuse bataille de Fribourg¹ sous les ordres du duc d'Enghien, il avait suivi M. de Turenne, qui l'avait attaché à sa fortune.

1. 1643.

Il avait combattu contre les petits-mattres de la Fronde et contre les Espagnols.

En 1675, il était encore à Salzbach lorsque le grand Turenne y mourut frappé par un boulet ennemi.

S'il avait le cœur d'un brave soldat, M. de Bralles n'avait pas l'âme d'un courtisan. Il n'avait pas su réussir à la cour, et de bonne heure il s'était retiré dans ses terres. Là, il se consacrait tout entier au bonheur de ses vassaux et à l'éducation de sa nièce Roberte, une orpheline qu'il avait recueillie tout enfant.

Le temps avait argenté la chevelure de l'oncle et doré celle de la nièce, qui était devenue une grande jeune fille blonde, si jolie, si jolie et si bonne, que les paysans ne l'appelaient jamais que *la fée du château*.

Il courait d'ailleurs sur le compte de Roberte des légendes.

Elle se montrait peu aux rustres du village, mais, dans certaines chaumières, des moribonds abandonnés de tout le monde avaient vu à leur chevet un sylphe à robe lamée d'argent, qui avait sa figure et qui leur avait rendu la santé en leur faisant boire un philtre!

Dans la forêt de Mercoire, des malheureux qui allaient à l'affouée avaient cru la voir passer, rapide comme le vent, sur une haquenée blanche qui franchissait sans effort les plus rudes obstacles, et puis, sous les pas du cheval, disparu tout d'un coup, ils

avaient, très étonnés, ramassé plusieurs ducats d'Espagne!

Une année, — la veille du jour de la Saint-Jean, — alors que l'on dansait autour des feux de joie allumés dans le village, la nièce du comte de Bralles avait affirmé que Dieu aimait et protégeait ses paysans, parce qu'ils étaient simples, bons et honnêtes. Or, le lendemain matin il s'était produit un phénomène de *parhélie*¹ merveilleux : des petits pâtres, qui gardaient leurs troupeaux sur les sommets des montagnes, avaient vu tout d'un coup, dans le ciel bleu, *trois soleils étincelants* qui étendaient sur le village l'image d'une croix grecque lumineuse, signe évident de la protection divine.

On citait cent exemples des apparitions mystérieuses de la *fée du château*, et chaque jour la légende de cette fée s'amplifiait du récit d'un miracle nouveau.

Cependant la rudimentaire instruction des pauvres paysans, qui la regardaient comme une magicienne, avait fait à Roberte le sort de toutes les divinités que notre humanité adore et redoute tout à la fois.

On la bénissait quand on lui attribuait quelque bonheur; on la redoutait quand on n'avait pas la conscience tranquille. On l'aimait pour ses bienfaits, tout en l'entourant du respect craintif que l'on accorde à ceux qui paraissent jouir d'un pouvoir occulte.

Roberte, née de parents catholiques, était d'ailleurs *papiste*, et, dans le château de son oncle, qui était

1. *Parhélie* : image du soleil réfléchi dans une nuée, et qui semble multiplier l'astre comme des glaces réfléchissant une lumière.

protestant, comme son ancien chef Turenne, il y avait une chapelle où venait, toutes les semaines, célébrer les offices, un moine du diocèse de Mende, que les paysans n'aimaient pas. Cet homme avait l'habit d'un prêtre, mais il avait trop souvent l'anathème à la bouche quand il parlait des hérétiques.

Ceux-ci, qu'effrayaient ses menaces prophétiques, l'accusaient de faire mourir leurs moutons de la clavelée.

Dans le grand hall de son château, le comte de Bralles venait de ceindre son épée sur un pourpoint de velours, rehaussé d'un col de dentelles.

L'épée était de rigueur en toute occasion pour un seigneur; mais, dans la ceinture qui soutenait cette arme, le comte avait passé deux pistolets! Il était botté comme pour un long voyage et allait se revêtir d'un large manteau de couleur sombre, lorsque le bruit d'une porte se fit entendre; une tapisserie se souleva légèrement, encadrant la tête blonde d'une charmante jeune fille aux cheveux d'or.

« Père, dit-elle sans s'avancer, en curieuse qui craint d'être indiscrète, mais cependant voudrait savoir, tu vas sortir? »

— En effet, dit le comte avec une certaine hésitation, je vais au prêche. »

Puis, avec un bon sourire, il ajouta, tendant les bras à la jeune fille :

« Viens m'embrasser, mon enfant. »

Roberte (on a deviné que c'était elle) fut tout de suite dans les bras du comte; mais, en quittant son étreinte, elle fixa son costume, et faisant un geste :

« Père! dit-elle.

— Roberte! reprit le comte d'un ton évasif.

— Tu vas au prêche? »

Et elle montra du doigt les pistolets.

« Je vais au prêche! »

La réponse, quoique péremptoire, était en contradiction avec la tenue guerrière. Roberte tenta par une ruse de surprendre le mot de l'énigme qui l'inquiétait.

« Père, dit-elle, les yeux à terre, tu m'avais promis que tu me conduirais un jour écouter le pasteur Léger, cet homme si éloquent dont tu parles avec tant de respect et d'éloges. »

Et, sur la fin de sa phrase, elle passa, câline, ses bras autour du cou de son oncle.

« C'est vrai, répondit celui-ci, mais l'occasion n'est pas propice.

— Pourquoi?

— Parce que, répliqua de Bralles, en dénouant les bras de sa nièce, les persécutions redoublent contre les malheureux qui s'obstinent dans le culte de leurs pères.

— Les persécutions, encore?

— Oui; le ministre Louvois a obtenu du roi des ordres terribles, qu'il fait exécuter avec la dernière cruauté.

— Mais...

— Oh! ma Roberte, ajouta le comte de Bralles ému,

laissant échapper son secret malgré lui... c'est épouvantable.

« En bas... le village est plein de malheureux qui ont été poursuivis et traqués dans la montagne comme des bêtes malfaisantes. Hâves, décharnés, mourant de faim, les habits déchirés par les ronces des sentiers, les pieds ensanglantés par les rocs qu'ils ont escaldés, quelques-uns de mes frères ont fait halte dans notre vallée. Je vais avec eux écouter la voix consolatrice du pasteur Léger. Ce soir, je les conduirai par des sentiers ignorés à travers les montagnes, car je dois assurer leur fuite.

— Et tu vas me laisser ici, père? » s'exclama Roberte toute en larmes.

M. de Bralles s'attendrit.

« Ma fée, je reviendrai à l'aurore demain. C'est Dieu qui, les jours suivants, protégera nos frères jusqu'à la frontière. Je t'en ai déjà trop dit, puisque tu t'inquiètes. Prie Dieu pour nous.

— Je prierai Dieu pour ceux qui s'en vont, et ils seront sauvés; mais toi, père, qui reviendras ici, ne vas-tu pas encourir la colère du roi et de l'archiprêtre de Mende?

— Mon passé me couvre aux yeux du roi. Je l'ai servi en loyal soldat sous les ordres de M. de Turenne qui était huguenot comme moi. — A demain, ma Roberte. Ne crains rien. »

Et il tenta de s'esquiver, en mettant un dernier baiser sur le front de la jeune fille.

« Père! père, cria Berthe, emmène-moi!

— Non, dit brusquement M. de Bralles, qui, impa-

lienté par l'insistance de sa nièce, fit mine de s'éloigner et prit son manteau.

— Père, continua la jeune fille, sans paraître remarquer son humeur, tu disais tout à l'heure que le village était plein de malheureux harassés, mourant de faim.

— Oui, répondit nerveusement le comte de Bralles.

— Eh bien, permets que je te suive; je n'irai pas au prêche, mais la présence de la *fée du château* est nécessaire au village pour secourir ces malheureux dont tu parlais tout à l'heure d'une voix si émue. »

Et avec insistance :

« Père, laisse-moi t'accompagner, je t'en prie.

— Je ne puis te le permettre, répliqua M. de Bralles de plus en plus nerveux. Tu es catholique, ajouta-t-il d'un ton presque hautain, tu n'as rien à faire avec nous. »

Mais Roberte avait du sang noble dans les veines :

« Me reprocherais-tu ma religion, père? s'écria-t-elle. Elle prescrit cependant le bien, comme la tienne! »

Puis, paraissant céder à la volonté de celui qu'elle appelait son père parce qu'il avait remplacé avec tendresse et dévouement celui qu'elle avait perdu, elle tomba à genoux... devant la porte...

En écoutant parler sa nièce, qu'il aimait comme son enfant et qu'il regardait comme telle, le comte de Bralles s'était ému. En voyant son attitude à genoux, il se précipita vers elle, la releva et la prit dans ses bras.

« Ma fille, pardonne-moi, lui dit-il; ta religion est

bonne, qui t'inspire de telles paroles. Tu la pratiques bien. Je t'aime. Tu viendras avec moi. »

Et tout de suite le comte de Bralles, étant pressé de partir, appela ses laquais.

« Allez seller, au plus vite, la jument de votre demoiselle, leur ordonna-t-il, et veillez à ce qu'il soit porté derrière elle hardes et victuailles, qu'elle distribuera au nom du Christ! »

CHAPITRE II

ALERE FLAMMA
VERITATIS
AU PRÊCHE

Les protestants, réunis dans une grange autour du pasteur Léger, chantaient leurs psaumes; le vallon retentissait de leurs chants, et l'écho répétait, en les enflant de sa voix immense, leurs paroles rythmées :

Que Dieu se montre seulement,
Et l'on verra en un moment
Abandonner la place.
Le camp des ennemis épars,
Épouvanté de toutes parts,
Fuir devant ta face,
On verra tout ce camp s'enfuir,
Comme l'on voit s'évanouir
Une épaisse fumée.
Comme la cire fond au feu,
Ainsi des méchants devant Dieu
La force est consumée¹.

Tout à coup, dans le lointain, répercutés à leur tour, de roc en roc des sonneries de trompettes se font entendre, répondant aux chants pieux.

On écoute...

Ce sont les soldats, ... ce sont les dragons.

1. Psaume LXVIII, cité par Michelet, *Histoire de France*.

Ils ont franchi la triple enceinte des montagnes qui gardent le village.

Galopant, chantant, les joyeux soldats descendent à travers les sentiers.

On reconnaît maintenant leurs uniformes verts et rouges. Ce sont les si redoutés cavaliers de M. de Noailles, mis au service de l'archiprêtre des Cévennes, le monsignor-abbé du Chayla, ancien ambassadeur de France au Siam.

L'annonce de leur arrivée soudaine a jeté la terreur dans le village.

Certains habitants se barricadent dans leur maison, d'autres s'enfuient éperdus.

La grange où tout à l'heure chantaient les protestants, que dédaigneusement on appelait « barbets », parce qu'ils portaient en général la barbe au menton, s'emplit d'une foule lamentable, derrière laquelle on ferma les portes.

Les pauvres gens n'avaient confiance qu'en Dieu; comme autrefois, dans les arènes romaines, ceux qui avaient fondé le culte de leurs persécuteurs, ils adressèrent, à genoux, leur prière au Tout-Puissant.

Les dragons, signalés à leur apparition sur les hauteurs, ne se firent pas attendre.

Ils arrivèrent dans le village comme une trombe, vociférant, heurtant leurs armes et lâchant au hasard des coups de pistolet.

Leur tapage d'enfer ne troubla point les « barbets », qui continuèrent à chanter.

Sur un bref commandement, cependant, les cavaliers-dragons, exercés à combattre à pied comme à cheval, descendirent de leurs montures ; puis, sur un ordre, à coups de pommeaux de sabre, à l'aide des crosses de leurs mousquets, ils attaquèrent les cloisons de la grange où chantaient les barbets.

Ce fut une attaque violente, acharnée.

Le bois épais des portes craquait, des planches tombaient, lorsque, d'un geste, le pasteur Léger fit taire les chants :

« Frères ! dit-il, assistés par le Dieu qui est avec nous, nous avons vu venir sans trouble ceux qui nous poursuivent avec rage. Il faut mourir si Dieu le veut ! Que Dieu le dise, ou qu'il nous donne la victoire dans le combat inévitable ! Mais, avant que parle le Très-Haut, je vais essayer de calmer les fureurs d'Achab. Je vais parlementer. »

Aucune tentative de conciliation, cependant, ne put voir lieu.

Les protestants agenouillés s'étaient relevés, tendant au ciel les pauvres armes dont ils s'étaient munis, lorsque l'une des portes de la grange s'écroula avec fracas.

D'un bond, le pasteur Léger et le comte de Bralles furent sur la brèche..., suivis d'une ombre encapuchonnée, attachée à leurs pas...

« Dragons ! dit le comte de Bralles, j'ai combattu avec vous en Allemagne ; reconnaissez-moi, je suis votre ancien chef.

Monté sur un tas de pierres, le pasteur Léger les exhortait et implorait le Seigneur.

Tends-nous la main, le mal nous presse.

Empêche, ô mon Dieu, mon support,
Que l'homme ne soit le plus fort.

Qu'ils tremblent, et que ton pouvoir
A tous les mortels fasse voir
Que, de quelque nom qu'on les nomme,
Le plus grand enfin n'est qu'un homme ¹.

A trois reprises, les dragons s'élançèrent vers la brèche ouverte dans la grange, mais par trois fois ils reculèrent, laissant à terre un remblai de soldats morts.

Bientôt même ce furent les hérétiques, hommes et femmes mêlés, sortant en essaim de leur retraite, qui les attaquèrent.

Les dragons, venus en petit nombre, pensaient n'avoir qu'à se montrer pour vaincre ; obligés de combattre contre des exaltés qui se battaient comme des diables, tout en chantant comme des moines, ils furent vaincus.

Bientôt, à l'extrémité du village de Bralles, les trompettes de l'escadron durent sonner le ralliement et la retraite, tandis qu'autour de la grange en ruine retentissaient les hymnes victorieux des protestants.

Chantez à Dieu, peuple fidèle ;
Chantez-lui, terre universelle.
Que chacun chante tour à tour
L'œuvre de sa main immortelle !

¹. Psaumes IX et XII, de David.

j'aurais mauvaise grâce à récriminer contre les rustres qui m'ont arrangé de la sorte, puisqu'ils étaient commandés par vous. A charge de revanche : je me nomme le baron de Lucel. »

Malgré sa jolie impertinence et son sang-froid affecté, le cornette baron de Lucel était, au fond, assez étonné de la manière dont il était traité, car il s'attendait, assez justement, à l'être de tout autre façon.

Il n'était pas au bout de ses étonnements, comme on va le voir.

A peine était-il couché sur le brancard confectionné à la hâte pour le transporter, qu'il vit venir à cheval, comme se préparant à l'escorter, une jeune fille qui, brusquement, s'arrêta devant lui pour donner des ordres.

Instinctivement, un regard rapide, mais profond, s'échangea entre les deux jeunes gens, qui se dévisagèrent.

Leur mutuel examen ne dura qu'une seconde, car tout à coup la jeune fille, qui avait subitement rougi, éperonna nerveusement son cheval et, d'un bond, se porta en avant. Mais, si courte qu'eût été l'entrevue, l'image de l'écuyère devait rester profondément gravée dans les yeux de l'officier.

Ne suffit-il pas d'un clair de lumière pour fixer, avec ses moindres détails, une image sur une plaque photographique?

De Lucel avait tressailli, mais n'avait pas eu le temps d'analyser l'émoi soudain qui se produisit en lui, car la fièvre l'agitait et le faisait délirer...

ALERE FLAN VERITATIS CHAPITRE III
LA DANSE DES MAGICIENNES. — IDYLLE SALUTAIRE.
UNE CURE EN MUSIQUE.

I

Quand les soldats mis en déroute furent en retraite, les vainqueurs s'occupèrent de relever les morts et de secourir les blessés, sans distinction de religion.

Parmi les dragons blessés se trouvait un jeune officier assez mal en point. Il avait été frappé d'une balle à l'épaule, d'un coup de hache à la tête, et se trouvait atteint d'une fracture des côtes.

Le comte de Bralles, apprenant sa qualité, ordonna qu'il fût porté chez lui en litière et qu'on le fit reposer et soigner dans une chambre de son château.

« Monsieur, dit-il à l'officier, dans le langage un peu précieux d'alors, vous serez mon hôte et non mon prisonnier. Excusez-nous de vous avoir si maltraité ; mais vous nous avez attaqués comme on attaque des loups, nous nous sommes défendus comme tels.

— Comte, répondit le blessé sur le même ton et de l'air dégagé d'un homme couché sur un lit de roses,

*
*
*

Quand il commença à reprendre ses sens, il se vit porté en litière dans un site escarpé, décoré de grottes de granit, à l'intérieur desquelles pendaient des stalactites.

C'étaient les *clapas des Magiciennes*, les mystérieuses retraites où les fées du pays, disait-on, tenaient leurs conciliabules et menaient leurs sabbats, avant de danser de nuit sur les rocs de la montagne, où les chèvres elles-mêmes n'osaient s'aventurer.

Des cascades bruissaient tout à l'entour, et la vue s'étendait sur une immense forêt de hêtres, qui était celle de Mercoire.

Le soleil, déjà bien bas au départ du village, avait disparu au ras de l'horizon : une ombre douce noyait et confondait toutes choses.

« A boire ! » demanda Lucel.

Puis il retomba sur son brancard, plus fiévreux que jamais, tandis que ses porteurs, qui s'étaient arrêtés un instant pour satisfaire à son désir, s'engageaient dans un chemin creux très sombre.

Alors, sous l'arc d'argent de la lune, dans le ciel que piquaient de leurs faibles clartés quelques rares étoiles, le jeune cornette blessé, en proie à un délire violent, vit passer des êtres fantastiques. Sur les rocs pointus où n'osaient s'aventurer les chèvres, il vit danser les *Magiciennes*, vêtues de robes couleur de feu...

Ces sorcières étaient jolies, et leurs costumes somp-

tueux. Elles dansaient une danse étrange et sans ordre apparent, mais les grelots de leurs rires sonores, qui partaient en fusées, sonnaient le rythme qu'elles suivaient en sautant d'un pied sur l'autre. Elles évoluaient sans effort apparent, dans l'air qu'elles traversaient en agitant comme des ailes les plis de leurs robes immenses aux reflets d'or rouge. Elles semblaient ainsi d'énormes libellules et de gigantesques papillons... Quand elles reposaient à terre sur un pied seulement, toutes prêtes à se lancer de nouveau, elles enrroulaient autour d'elles leurs voiles en corolles et semblaient des fleurs; puis elles se mêlaient en des bandes capricieuses, tordaient leurs échines souples, sautaient encore et finalement s'évanouissaient dans la nue...

De Lucel se crut devenu fou. Heureusement il avait seulement la fièvre... une fièvre épuisante qui triompha bientôt de ses forces et le plongea pour plusieurs heures dans une espèce de léthargie.

Quand il reprit, plus tard, entière possession de lui-même, il se trouva couché dans une des chambres du château du seigneur comte de Bralles...

Seul, assis à son chevet, un serviteur à barbe blanche lisait la Bible à la lueur d'une veilleuse.

Les blessures du jeune officier avaient été merveilleusement pansées; il se sentait beaucoup mieux, et tous les incidents de la journée lui revenaient très nets.

Pour entrer en conversation avec son garde-malade, qui semblait impassible, il demanda l'heure.

« Il est minuit, » répondit laconiquement le serviteur.

De Lucel réfléchit un instant; puis, s'appuyant sur un coude pour montrer qu'il voulait causer :

« Le seigneur de Bralles repose en ce moment? » interrogea-t-il.

N'ayant obtenu qu'une brève réponse, négative, de Lucel insista, demandant ce que pouvait faire, à cette heure avancée de la nuit, celui qui le recevait si noblement chez lui.

« Monseigneur n'est pas ici, dit son interlocuteur, se décidant enfin à parler. Il est dans la montagne et reviendra demain à l'aube. Que Dieu le garde! — Reposez-vous, monsieur le baron, dormez, dormez paisiblement, je vous veille. »

Et il reprit sa lecture.

« Mais qui donc m'a pansé? demanda Lucel en touchant les linges blancs qui entouraient sa tête.

— Une noble demoiselle, » répondit le vieux serviteur tout bas, sans fermer son livre.

A ce moment, une association d'idées multiples se fit dans le cerveau surexcité de l'officier blessé. Immédiatement, il songea à l'écuyère qui s'était arrêtée près de son brancard; puis, ses souvenirs se coordonnant, se précisant, il se rappela la blanche silhouette d'une jeune fille qui, au début de l'attaque de la grange, s'était montrée debout sur une brèche, un pistolet fumant à la main. Ce fut un trait de lumière.

« Elle! » dit-il précipitamment, en posant sa main fébrile sur le bras du vieux domestique, qui s'approchait de lui.

Mais à cet instant de Lucel se réveilla avec un grand bâillement, qu'il réprima immédiatement en apercevant la jeune fille dans sa chambre.

« Vous, mademoiselle! s'exclama-t-il, l'air aussi étonné qu'heureux de sa présence.

— Je suis la nièce du comte de Bralles, lui répondit simplement Roberte, en esquissant une révérence. Avez-vous bien dormi, monsieur?

— Fort bien, mademoiselle, » remercia Lucel.

Puis, après une pause :

« Dans ce pays de magiciennes, ajouta-t-il, j'ai rencontré une fée qui m'a sauvé, et je vous rends grâce en même temps que je vous adresse les hommages dus à votre beauté. Votre magie est merveilleuse, douce et bienfaisante. »

Roberte sourit et, mettant fin à ses compliments, lui demanda de reporter toute sa reconnaissance sur son oncle; puis elle lui parla de Dieu, lui disant que celui-ci l'avait châtié pour avoir tenté de commettre contre des malheureux un crime que sa toute-puissance avait heureusement empêché.

Elle termina en lui disant qu'elle reviendrait le voir dans quelques heures avec son oncle, qu'elle attendait.

Quand elle sortit de la chambre, l'officier, qui l'avait écoutée respectueusement, mais l'esprit sans doute à toutes autres pensées, lui envoya d'un grand geste enthousiaste un baiser derrière le dos.

Faites donc de la morale aux jeunes gens!

Le comte de Bralles étant de retour de son expédition nocturne, qui avait heureusement réussi, Roberte ne manqua pas à sa promesse. Elle revint avec son oncle.

Et, pendant quinze jours, la jeune fille et son oncle prodiguèrent des soins dévoués à leur hôte.

De Lucel, d'un caractère franc et loyal, avait, comme on dit, le cœur sur la main. Entre lui et M. de Bralles les confidences ne tardèrent pas à s'échanger.

M. de Bralles, évoquant les souvenirs lointains de sa jeunesse, se rappela qu'il avait connu sous Louis XIII le père du baron, comme il servait aux pages en même temps que lui.

De Lucel, logé au château de Bralles comme en la demeure paternelle, se trouva heureux. Le vieillard protestant et le jeune homme catholique devinrent amis.

L'officier et la fée sentirent naître en eux un sentiment très doux.

Quand Roberte était avec son oncle auprès de son malade, celui-ci ne sentait plus la souffrance des blessures qui le retenaient au lit.

Les charmes de la fée opéraient des miracles; sa vue mettait des roses aux joues pâlies du blessé; sa voix, que le soir elle accompagnait de la harpe, faisait tomber la fièvre et donnait à l'officier des nuits paisibles avec le bercement de rêves très doux.

Un malade qui dort bien est un malade sauvé; c'est

pourquoi la guérison du cornette faisait de grands progrès... Grâce aux baumes et grâce aux charmes de la fée, cette guérison s'acheva tout d'un coup... miraculeusement.

Un matin... un très beau matin, car l'on était au mois de mai, le ciel était d'une pureté merveilleuse et le soleil éblouissant, de Lucel fut réveillé par Roberte, qui jouait sur un clavecin dans une pièce voisine.

La jeune fille interprétait avec talent l'opéra de Lulli, *Thésée*, qui jouissait alors d'une vogue considérable.

Voluptueusement étendu dans son lit, le convalescent écouta le duo des *Bergères*, dont les paroles semblaient traduire merveilleusement, en cette matinée de printemps, les charmes paisibles du château de Bralles, perdu dans les montagnes cévenoles.

Devant les fenêtres de la chambre qu'habitait l'officier, une cascade d'argent étincelait et jetait ses eaux dans les prairies qu'ondulait la masse des petites brebis maigres, couvertes de la laine soyeuse des moutons du Larzac. Dans les grands hêtres, les pinsons égrenaient leurs trilles les plus gais.

Roberte chantait :

Ces lieux tranquilles
Sont les asiles
Des doux plaisirs
Et des heureux loisirs.
La terre est belle ;
La fleur nouvelle
Rit aux zéphirs.

De Lucel se tâta la tête, se palpa les côtes, et, ne sentant plus aucune douleur :

« Mais je ne suis plus malade, » dit-il.

Et, incontinent, tout joyeux, il se leva et s'habilla pour aller annoncer sa complète guérison à sa bonne fée, car c'était elle qui l'avait sauvé, il n'en doutait pas.

Quand il entra dans l'appartement où elle avait chanté, il ne trouva plus personne devant le clavecin resté ouvert. La fée s'était malicieusement sauvée à son approche.

Alors, par une fenêtre ouverte, il huma à pleins poumons les effluves du printemps et s'emplit les yeux du spectacle toujours réconfortant du renouveau; puis il revint près du clavecin. Un vieil air tendre et joyeux lui revint en mémoire...

S'accompagnant d'une main sur l'instrument ouvert devant lui, de Lucel, après un court prélude, chanta d'une voix triomphante une vieille chanson qui datait de Louis XIII¹ :

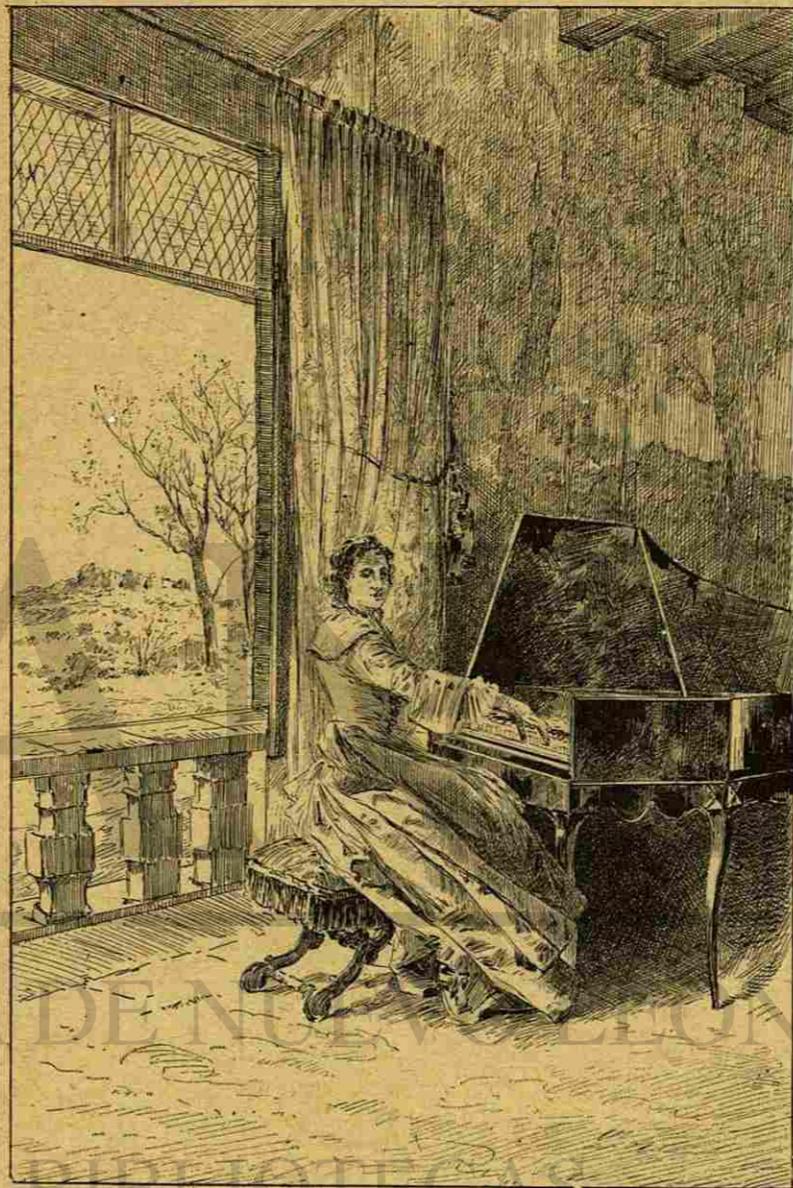
Ah! que l'amour est gai
Au joli,
Au joli mois de mai.

Aime-moi, bergère, et je t'aimerai.
Ne sois pas légère, je ne le serai,
Ah! etc.

Ne sois pas légère, je ne le serai;
Mon cœur et ma vie je te donnerai.
Ah! etc.

Mon cœur et ma vie je te donnerai,
Jamais d'autre aimé je ne servirai.
Ah! etc.

1. 1613.



Roberte chantait.

« Eh! bravo! nt tout à coup le comte de Bralles derrière le dos du chanteur. Je comptais voir un malade, et je trouve un pinson chantant joyeux sur le bord de sa cage grande ouverte.

— Grâce à M^{lle} Roberte, répliqua de Lucel, j'ai fait *une cure en musique*; il fallait bien que je la termine par un chant d'allégresse!

— Cure merveilleuse, baron, répartit le comte; la mine est superbe, l'œil vif, et la voix claire. »

Puis, avec un éclair dans les yeux :

« Ah! ces dragons! je les retrouve tels que je les ai connus, — toujours pareils, toujours joyeux et rudes soldats; quand on les coupe en morceaux, ils se recollent et se ressoudent comme autrefois l'animal mythologique dont ils portent le nom! Vive Dieu! vous êtes guéri, baron! »

CHAPITRE IV

LES MARGUERITES. — FAIS-TOI BELLE. — LE FESTIN DE BALTHASAR.

I

LES MARGUERITES

Dès le lendemain du jour où s'était opérée sa guérison miraculeuse, de Lucel annonça au comte de Bralles son prochain départ.

Il n'avait aucune raison de manquer à son régiment plus longtemps et devait le rejoindre!

Cependant le devoir, en cette occasion, avait semblé pénible à l'officier.

C'était avec une pointe d'émotion contenue, en regardant Roberte effeuiller négligemment une marguerite des prés, dont elle faisait un bouquet, qu'il avait dit à son hôte :

« Je partirai ce soir, mon cher comte. »

Puis, dans le vase où Roberte venait de mettre la gerbe de ses fleurs printanières, il en avait pris une, et, d'un geste qu'il s'était efforcé de rendre machinal

« Eh! bravo! nt tout à coup le comte de Bralles derrière le dos du chanteur. Je comptais voir un malade, et je trouve un pinson chantant joyeux sur le bord de sa cage grande ouverte.

— Grâce à M^{lle} Roberte, répliqua de Lucel, j'ai fait *une cure en musique*; il fallait bien que je la termine par un chant d'allégresse!

— Cure merveilleuse, baron, répartit le comte; la mine est superbe, l'œil vif, et la voix claire. »

Puis, avec un éclair dans les yeux :

« Ah! ces dragons! je les retrouve tels que je les ai connus, — toujours pareils, toujours joyeux et rudes soldats; quand on les coupe en morceaux, ils se recollent et se ressoudent comme autrefois l'animal mythologique dont ils portent le nom! Vive Dieu! vous êtes guéri, baron! »

CHAPITRE IV

LES MARGUERITES. — FAIS-TOI BELLE. — LE FESTIN DE BALTHASAR.

I

LES MARGUERITES

Dès le lendemain du jour où s'était opérée sa guérison miraculeuse, de Lucel annonça au comte de Bralles son prochain départ.

Il n'avait aucune raison de manquer à son régiment plus longtemps et devait le rejoindre!

Cependant le devoir, en cette occasion, avait semblé pénible à l'officier.

C'était avec une pointe d'émotion contenue, en regardant Roberte effeuiller négligemment une marguerite des prés, dont elle faisait un bouquet, qu'il avait dit à son hôte :

« Je partirai ce soir, mon cher comte. »

Puis, dans le vase où Roberte venait de mettre la gerbe de ses fleurs printanières, il en avait pris une, et, d'un geste qu'il s'était efforcé de rendre machinal

et indifférent, il en avait à son tour arraché les pétales.

Elle m'aime? un peu? passionnément? pas du tout?

Personne ne sut ce qu'avaient dit les fleurs, hormis ceux qui les avaient consultées et qui gardèrent bien précieusement dans leurs cœurs le secret de leurs réponses.

Un observateur attentif eût peut-être deviné aux sourires, sourires confiants qu'échangèrent de Lucel et Roberte après l'épreuve, que les fleurs avaient parlé... de bonheur et d'espoir.

L'avenir cependant paraissait sombre; les persécutions contre les hérétiques, loin de se modérer, redoublaient de violence.

L'archiprêtre des Cévennes avait mis à prix la tête du comte de Bralles; et cette mesure, prise antérieurement, mais d'abord chuchotée, était maintenant dénoncée ouvertement, car l'abbé du Chayla avait juré de tirer vengeance de l'affront fait à ses dragons, et il voulait qu'on le sache.

Les ordres rigoureux venus de Versailles, c'est-à-dire du roi, avaient été accentués par les instructions sévères de M. de Louvois :

Il faut en finir coûte que coûte, avait dit l'impatient ministre de la guerre.

Qui veut la fin veut les moyens, avait conclu M^{me} de

Maintenon, le mauvais génie du grand roi. *Il faut les employer tous pour être agréable à Dieu.*

M. de Baviille, intendant du Languedoc, fils de M. de Lamoignon, premier président au parlement de Paris, avait été invité à seconder très énergiquement les efforts de l'archiprêtre pour arriver à la conversion en masse des protestants.

Un seul Dieu! un seul roi! une seule foi! telle était l'orgueilleuse devise qu'il fallait faire triompher en France, coûte que coûte, de par le roi et son ministre.

M. de Baviille, qui écrivait : « En religion, il faut attaquer les cœurs, car c'est là qu'elle réside, » craignait M. de Louvois, et la peur qu'il en avait le rendait féroce.

Quant à l'abbé de Langlade du Chayla, ancien missionnaire et agent diplomatique au Siam, archiprêtre de Mende, inspecteur des missions des Cévennes, c'était un prêtre zélé et terrible. Il avait mené une vie aventureuse, peu en rapport, semble-t-il aujourd'hui, avec le caractère sacerdotal dont il était revêtu; mais, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, une éducation semblable à celle que donnent les séminaires n'était pas absolument de rigueur.

Dans les Cévennes, on demandait surtout aux religieux d'allier une grande foi à beaucoup d'énergie.

En 1628, c'est-à-dire soixante ans avant la nomination de M. de Langlade du Chayla, un guerrier, M. de Marcillac, officier supérieur, qui commandait au siège de la Rochelle, avait déjà été appelé à l'évêché de

1. Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne.

Mende en reconnaissance de ses services militaires. Ce M. de Marcillac, improvisé évêque, menait son diocèse tambour battant.

En 1629, se rendant à Marvejols pour y voir M. de Montmorency qui se rendait à la cour, il apprit qu'il se trouvait dans la ville un temple protestant. « *Étant accompagné d'une troupe de plus de deux cents hommes, et revêtu de ses habits épiscopaux, il alla droit au temple de ceux de la religion de ladite ville, duquel, à coups de marteaux de maréchal, il fit enfoncer la porte; étant à bas, il entra dans ledit temple avec toute cette troupe, à laquelle il commanda de briser bancs, vitres et la chaire du ministre, ce qui fut fait sur-le-champ et exécuté comme il l'avait commandé.* »

L'abbé de Langlade du Chayla était homme à faire jaunir les lauriers de M. de Marcillac.

Pour lui, les protestants étaient des révoltés pour lesquels il n'y avait pas de pardon.

Il eût mieux servi la doctrine de Jéhovah², Dieu terrible qui se révèle par l'éclair et le tonnerre, et dont l'aspect fait mourir, que la morale du Christ!

C'était à toutes ces choses terribles que pensait le comte de Bralles, mélancoliquement appuyé sur une console, tandis que les feuilles des marguerites tombaient entre de Lucel et Roberte!

1. Documents recueillis par M. Ferdinand Aubée, archiviste du département de la Lozère.

2. « Jéhovah est un dieu qui trône dans les cieux, qui est porté sur les nuages et qui se révèle par l'éclair et le tonnerre; un Dieu terrible dont l'aspect faisait mourir. » (LAROUSSE.)

Les idées les plus contraires bouillonnaient et se heurtaient dans l'esprit du comte. — Il voulait se faire illusion et ne pas croire au péril certain qui le menaçait; mais sa raison lui rappelait qu'il y avait lieu de tout craindre.

Partir... Fuir comme ceux qu'il avait guidés dans la montagne et qui devaient être maintenant en sûreté à Genève, eût été prudent... Mais fuir! fuir devant du Chayla! Abandonner ses fermiers et les petits pâtres de son domaine que sa présence rassurait!

Rester! rester là! certes c'était bien son devoir. Le vieux seigneur, compagnon d'armes de Turenne, n'avait pas peur; il ne craignait pas la lutte, si acharnée et si terrible qu'elle fût. Il la craignait si peu, qu'au seul penser de cette lutte, qu'il imaginait bien différente de ce qu'elle devait être, hélas! il sentait vibrer sa vieille âme guerrière.

Mais il y avait, à ses côtés, Roberte, qui ne pouvait que souffrir de cette situation, et c'était à cause d'elle qu'il faisait taire ses sentiments fougueux; c'était à cause d'elle qu'il voulait s'imaginer le roi bon, le roi humain, se souvenant de ses services, arrêtant le zèle de du Chayla, lui permettant enfin de vivre tout seul dans ce pays sauvage, partagé entre le culte de sa foi et l'amour de Roberte qu'il appelait sa fille.

La froide raison lui criait: « Chimère! » et l'avenir ne devait pas malheureusement lui donner un démenti.

II

FAIS-TOI BELLE

Sans laisser paraître aucun des sentiments qui l'agitaient, le comte de Bralles, secouant sa tête fière, s'avança vers de Lucel et lui mit la main sur l'épaule :

« Vous avez raison de partir, baron; votre place n'est plus ici; mais, avant de nous quitter, je veux que votre guérison soit fêtée.

« Ce soir nous nous réunirons à table, et dans les coupes d'or, monsieur le cornette dragon de Noailles, nous boirons à votre santé!

« Ma fille va donner des ordres pour le souper, que l'on fera somptueux, » ajouta-t-il en s'adressant à Roberte.

La jeune fille, tout heureuse de voir disparaître du front de son oncle les plis soucieux qui l'avaient creusé quelques instants auparavant, s'approcha de lui pour l'embrasser et, ses mains autour du cou, lui parla bas à l'oreille.

Ce devait être un gros secret quémandeur.

« Oui, » lui dit M. de Bralles, répondant avec un sourire à sa question en même temps qu'à sa demande.

Puis il la congédia gaiement en lui lançant tout haut ces mots :

« Oui, ma chérie. J'y consens de grand cœur : fais-toi belle, fais-toi belle! » répéta-t-il à deux reprises.

*
*
*

Roberte ordonnait tout dans le château de son oncle.

Elle remit donc le linge de table aux servantes : les serviettes pleines de riches dessins, la grande et large nappe damassée que l'on appelait le *lac d'amour*, puis le *napperon* qui devait couvrir le milieu de la table en la décorant de ses broderies et de ses entre-deux parfilés de soie.

Elle ouvrit les vieilles crédences sculptées où s'étaient étalées les aigüières dorées, les grands plats d'argent et les belles assiettes de Limoges décorées de peintures à l'italienne.

Elle ne dédaigna pas de descendre aux cuisines.

Puis, quand elle vit tout en train, les servantes empressées à lui obéir, les marmitons gourmands goûtant les sauces avec des clappements de langue significatifs, elle monta dans sa chambre se parer pour le gala du soir.

*
*
*

Dans son magnifique appartement tendu de merveilleuses tapisseries, Roberte passa en revue ses plus beaux atours : robes de toutes couleurs, *vertugadins* de taffetas, jupons en *gros de Naples*, affiquets enchevêtrés de passements de rubans, de guipures, avec des volants en points de Hainaut et de Valenciennes.

La toilette de nos coquettes aieules était bien plus compliquée que celle de nos élégantes d'aujourd'hui.

« Sous le vertugadin de taffetas, dit un indiscret écho-
lier de la mode du temps où se passe cette histoire, les
dames portent une douzaine de jupons des plus riches
étoffes, garnis de dentelles d'or et d'argent jusqu'à la
taille. En tout temps, elles portent également un vête-
ment blanc — appelé *sabenqua* — qui est fait de la
plus fine dentelle d'Angleterre et a quatre aunes¹ de
tour. J'en ai vu quelques-uns qui valent cinq cents ou
six cents écus² ».

« Fais-toi belle ! avait dit l'oncle de Roberte. Belle !
Encore plus belle ! »

Cela pouvait autoriser la nièce à interroger long-
temps le miroir, que, dans le style recherché d'alors,
on appelait le *conseiller des grâces*.

Quand elle le consulta en dernier ressort, sa toilette
achevée, le miroir inspira à la jeune fille l'idée de
relever la fraîcheur de son teint au moyen d'une *mou-
che* en taffetas gommé.

La grande mode de ces mouches nous était venue
des Persans, qui regardent, paraît-il, comme une beauté
les taches noires au visage.

Dans une boîte en argent, Roberte en avait toute
une collection, des rondes, des ovales, des petites,
des grosses, toutes ayant leurs nom, destination et
signification.

On en mettait partout : une près de l'œil pour *assas-
siner* les gens, une au coin de la bouche pour *appeler le
baiser* ; on plaçait la *majestueuse* sur le front, les *coquet-*

1. « Aune, mesure ancienne équivalant à un mètre vingt centimè-
tres. » (LITTRÉ.)

2. « L'écu était de trois ou six livres. » (LITTRÉ.)

tes, les *galantes* au hasard de l'inspiration, et les *effron-
tées* hardiment sur le bout du nez.

Après quelques tâtonnements, Roberte se décida
pour l'*assassine*. Son conseiller des grâces lui dit aus-
sitôt qu'elle avait bien choisi, et qu'elle était belle,
belle !

Elle était toute prête à descendre de son apparte-
ment, lorsqu'on vint l'avertir que son oncle la mandait
près de lui.

..*

Le comte de Bralles venait d'avoir un long entre-
tien avec le baron de Lucel, mais il était seul lorsque
Roberte le rejoignit.

« Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai à te parler sérieu-
sément. Ton séjour ici en ces temps troublés peut te
faire courir des dangers auxquels il est de mon devoir
de te soustraire. Tu es grande et en état de paraître à
la cour, d'ailleurs. Depuis plusieurs jours j'y ai beau-
coup songé : mon amour égoïste ne peut éternelle-
ment te retenir en ce pays sauvage ; il faut t'attendre à
partir d'ici peu.

— Nous partons ? Nous allons à la Cour ?

— Nous... c'est-à-dire... tu... pars.

— Je pars ? Mais toi, père ?

— Je reste.

— Mais, s'écria Roberte, je ne veux pas te quitter. ®

— Ton départ, ma chère enfant, expliqua M. de
Bralles, ne saurait avoir lieu immédiatement ; il y a
deux jours, j'ai envoyé un exprès à Paris.

« Tu sais que nous y avons encore un parent, un proche parent de ta mère, le marquis d'Alconcestro, très bien en cour, aimé du roi. Sa femme a de hautes relations, elle n'a pas d'enfants, et je crois qu'elle serait heureuse de t'avoir près d'elle pendant quelque temps. Il ne faut pas que tu la négliges, cette bonne marquise. Avec elle tu iras à la cour... tu verras Versailles!... Marly!... »

— Oh! père, dit Roberte anxieuse, malgré ces promesses tentantes, j'aime mieux rester près de toi... Je crains de te voir encourir la colère de l'archiprêtre de Mende... J'ai peur que tes services passés ne soient oubliés du roi... Peut-être aussi ne m'as-tu pas tout dit?... »

Une impression pénible crispa légèrement pendant un instant les traits du comte; mais il se remit vite.

« Pas tout, en effet, répondit-il en s'efforçant de prendre un air enjoué; il peut se faire que je sois obligé de quitter Bralles d'ici peu... et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai écrit au marquis. Mais rassure-toi, mon enfant, en ce qui me concerne, je n'ai rien à craindre de l'archiprêtre; il sait que je t'ai élevée pieusement dans la religion de ton père. Un moine du diocèse de Mende ne vient-il pas toutes les semaines célébrer l'office catholique dans la chapelle de mon château? L'archiprêtre ne l'ignore pas. Quant au Roi... un grand monarque se souvient toujours de ses fidèles serviteurs. D'ailleurs M. de Lucel, aussitôt de retour à son régiment... demain, va demander un congé et se rendra à Paris; il verra le Roi... M. de Louvois... car aujourd'hui les de Lucel ont leurs entrées partout. »

— Oh! puisse-t-il te sauver, père, et je lui en serai reconnaissante toute ma vie! » s'exclama Roberte avec un accent ému qui n'échappa pas à son oncle.

Le brave seigneur sourit finement, heureux de trouver ainsi l'occasion de dire à sa nièce tout ce qu'il avait à lui dire.

De Lucel, en effet, n'avait pas gardé longtemps le secret que lui avaient confié les marguerites, et dans le long entretien qu'il avait eu avec le comte de Bralles, il le lui avait révélé.

Que lui avaient donc dit les fleurs?

« Excellente famille que celle des de Lucel, reprit le comte. J'ai connu le père de notre ami... on peut dire notre ami?... »

Et comme sa nièce ne bougeait pas :

« Tu ne me réponds pas? interrogea-t-il. »

— Mais... si... oui, mon oncle, » on peut dire notre ami, je crois, dit Roberte, qui n'appelait M. de Bralles « mon oncle » que dans les circonstances très graves.

Il faut croire qu'elle se trouvait dans une de celles-là, mais l'oncle ne parut pas s'en apercevoir.

« Excellente famille, continua-t-il... Je disais donc que j'avais connu le père de notre ami sous le règne de Sa Majesté Louis XIII; il était page... nous avions quinze ans... »

Puis, interrompant ses souvenirs :

A propos, dit-il d'un air indifférent, tu as laissé tomber bien des pétales en faisant ton bouquet. »

Et du bout du pied il poussa les pauvres débris de fleurs restés sur le parquet de l'appartement où il se trouvait.

Roberte rougit, et, baissant les yeux pour regarder à terre, elle resta pensive sans répondre.

Les fleurs avaient-elles donc trahi le secret des questions qu'elle leur avait posées?

« Allons, dit gaiement l'oncle en venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil où la jeune fille était assise, il faut que tu saches que M. de Lucel m'a longuement parlé de toi aujourd'hui.

— Ah!

— Oui, il m'a dit...

— Il t'a dit?...

— Il m'a dit... qu'il t'aimait. C'est un bon soldat, ma chère fille, un brave garçon. L'aveu qu'il m'a fait, dans les circonstances où je me trouve... où nous nous trouvons... démontre qu'il a du cœur. Va, tu peux l'aimer; ce qu'il m'a dit tout à l'heure n'a pu lui être dicté que par un sentiment pur... et désintéressé. Si tu savais!... Enfin, je sais qu'il t'aime... sincèrement.

— Père! tu me le dis d'un tel ton que je le crois vraiment, répondit la jeune fille.

— Tu le crois, mon enfant? Eh bien, regarde-le par cette fenêtre qui se promène dans la cour intérieure du château. Il attend que je l'appelle, et si je l'appelle en ta présence, il saura qu'il peut espérer, et bénir les marguerites.

— Dis-lui donc de venir, » répondit Roberte.

Le cornette baron de Lucel entra radieux dans l'appartement où l'attendaient le comte de Bralles et Roberte.

Il baisa longuement la main de la jeune fille et, tout naturellement, se trouva dans les bras de l'oncle, qu'il embrassa avec reconnaissance.

Qu'eût dit M. de Louvois, s'il avait vu ce dragon donner si chaude accolade à l'hérétique dont l'archiprêtre de Mende venait de mettre la tête à prix?

Peut-être ce grand génie militaire dont la France s'honore eût-il compris l'iniquité de son œuvre, qu'il croyait sainte.

Mais M. de Louvois n'était pas là, et l'officier du régiment de Noailles pensait à tout autre chose qu'à la personnalité du terrible ministre de la guerre, qui l'avait envoyé dans la Lozère convertir les hérétiques à coups de fusil.

L'amour chantait dans son cœur, il aimait, et Roberte était sa fiancée!

Le comte de Bralles, pour ne pas gêner la loyale et pure expansion des deux âmes qu'il avait réunies, laissa un instant à leurs confidences les jeunes gens, dont les lèvres ne bougeaient pas, mais dont les yeux parlaient éloquemment. Il alla, sous un prétexte futile, remplacer Lucel dans la cour intérieure de son château. Mais il revint bientôt, et claquant dans ses

maines pour interrompre les doux propos des heureux fiancés :

« Allons, dit-il très haut, il est temps de se mettre à table. M. Boileau-Despréaux prétend, avec raison, qu'« un souper réchauffé ne valut jamais rien ». Ne faisons pas attendre nos officiers de bouche. A table, mes enfants !

« Baron, votre bras à ma fille ! Dragon conquérant et conquis, passez devant. »

Tout heureux du bonheur qu'il voyait près de lui, le vieux seigneur, contre toute étiquette, suivit jusqu'à la salle à manger les amoureux dont les jeunes têtes brune et blonde se frôlaient.

III

LE FESTIN DE BALTHASAR

L'excellent maître queux du comte de Bralles s'était vraiment surpassé.

Le dîner de fête organisé par Roberte se composait de choses exquis, qu'annonçaient les menus présentés par les valets :

Potage d'Estudeaux¹
Pâtes filées
Œufs à la Huguenote
Filet de Cerf poivrade
Pâtés de Gelinottes et Râles

¹. Menu du dix-septième siècle.

Asperges fricassées

Poulets d'Inde à la Framboise

Crèmes — Pistaches — Maspains — Frangipanes.

» FRUITS «

VINS

Des Garrigues — Mourastel — Picardan — Lunel et Frontignan.

Nous nous bornons à citer ici, pour les gourmandes, la recette du potage d'Estudeaux.

« Il est fait, dit Vatel, avec de la chair de perdrix désossée, arrangée en bisque et parsemée de petites croûtes séchées et mitonnées, arrosées de bouillon d'amandes. »

Le reste était tout aussi succulent.

*
*
*

« C'est un vrai festin... de Balthasar, » dit gaiement de Lucel, en dépliant sa serviette parfumée à l'eau de rose, de nêfle et de mélilot.

Ce nom jeté par hasard fit involontairement tressaillir le comte de Bralles.

On dit festin de Balthasar pour qualifier un repas somptueux, et l'on a raison, car Balthasar est le surnom donné au prince Nabonid, le dernier roi de Babylone, célèbre par son faste et ses orgies. Mais on oublie trop les conditions dans lesquelles le prophète Daniel annonça à ce monarque asiatique l'anéantissement de son royaume.

Au milieu d'un magnifique festin oriental qu'il

donnait, Balhasar Nabonid, couronné de fleurs, mais l'esprit troublé par les vins qu'il avait bus dans les coupes serties de pierres précieuses, vit tout à coup une main tracer sur le mur, en face de lui, trois mots mystérieux :

Mane! — Thecel! — Phares!

Aussitôt il bondit de son lit les yeux hagards.

D'un geste farouche, il fit cesser les danses lascives des joueuses de flûte, qui tremblèrent, et commanda qu'on allât chercher le prophète Daniel, pour lui traduire les trois mots qui troublaient son orgie.

Le prophète Daniel déclara, au milieu d'un silence terrible, que ces trois mots annonçaient :

Le Malheur! — La Ruine! — La Mort!

Trois jours après, la merveilleuse Babylone aux palais de porphyre était réduite en cendres, et Balhasar était mort.

Les deux fiancés, joyeux, n'eurent aucune réminiscence de cette tragédie.

Dieu voulut leur laisser sans doute une heure de joie et de bonheur complet.

Le repas fut gai comme il convenait.

Mais, comme il se terminait en une agréable et douce conversation que de Lucel et Roberte poétisaient de leurs rêves d'amoureux, un homme devant qui tous les laquais s'effacèrent avec respect entra

dans la salle... Il apparut terrible comme la statue du commandeur au festin de Pierre.

L'accoutrement rustique de cet homme contrastait singulièrement avec le luxe du lieu où il pénétrait familièrement.

Vêtu comme un paysan d'une grande blouse serrée à la taille par une bande de peau de mouton, il portait sur la tête un toquet de velours d'où s'échappait une épaisse chevelure noire qui s'enroulait en boucles.

Son allure était fière, et son visage empreint d'une grande noblesse; cependant il ne portait point d'épée comme les gentilshommes.

Il avait la mine jeune et hardie, le teint pâle et la figure creusée par la fatigue.

« Le pasteur Léger! s'exclamèrent à la fois le comte de Bralles et Roberte, qui se levèrent de table.

— C'est lui-même, comte, qui vous salue, » répondit le nouveau venu en promenant un regard étonné sur la table somptueusement servie et sur de Lucel en uniforme.

Celui-ci, mis au courant de la personnalité du pasteur, s'avancit déjà vers lui, tendant la main, lorsque Léger, reculant d'un pas à son approche, fit un geste qui cloua l'officier sur place.

« M. de Lucel est mon ami, dit le comte de Bralles, intervenant, c'est le fiancé de Roberte. Je vous expliquerai tout à l'heure ce qui vous étonne... Mais... vous avez les traits bouleversés. Qu'y a-t-il donc? mon cher pasteur... »

Léger ne répondit pas.

« Asseyez-vous donc, continua M. de Bralles, buvez un peu de vin pour vous reconforter... et puis... parlez! »

Les laquais poussèrent un fauteuil près du pasteur; mais celui-ci ne bougea pas et resta debout, l'air défiant, comme galvanisé par la présence de Lucel et le décor de fête au milieu duquel il se trouvait.

Roberte lui tendit une coupe qu'avait emplie son fiancé, mais il la repoussa.

« Pour boire à la santé du Roi, dit-il, jamais!

— Ah! permettez, monsieur, dit vivement de Lucel, je ne souffrirai pas... »

Il fallut que le comte de Bralles intervint de nouveau.

« Pasteur, vous attendrez mes explications... »

Mais Léger l'interrompit.

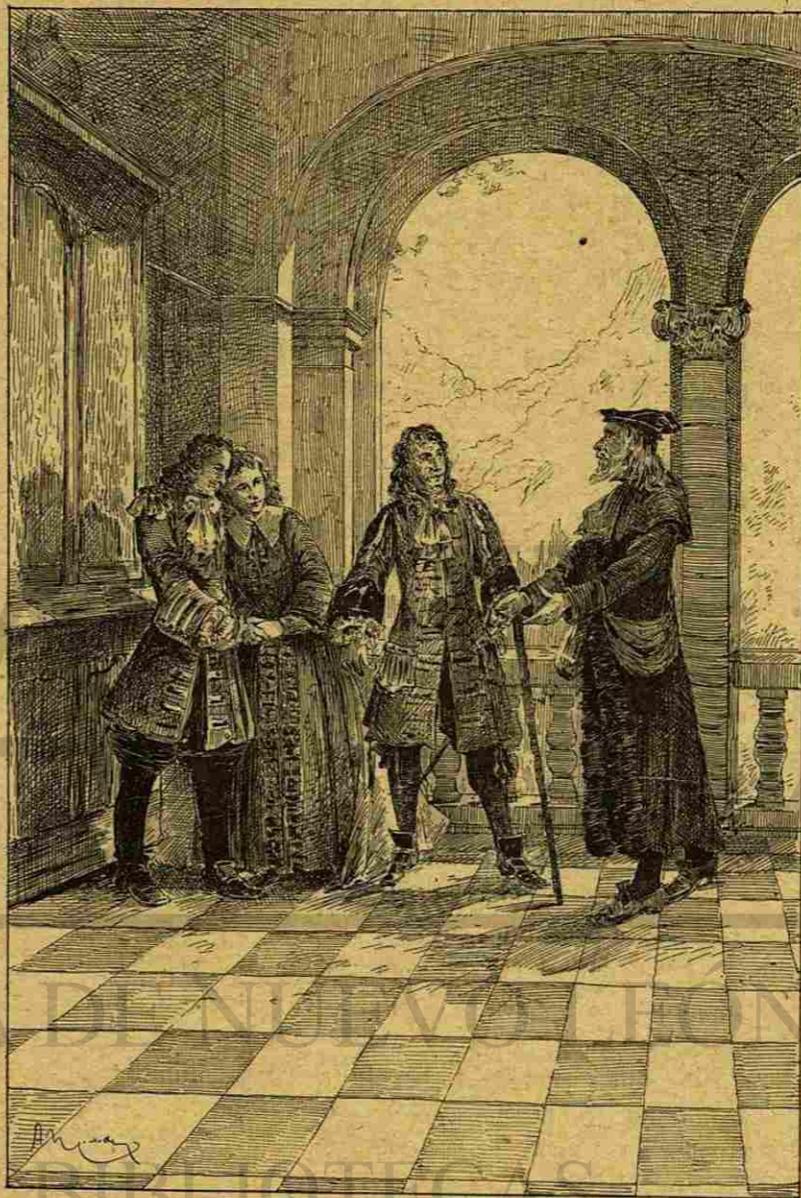
« Les explications d'un homme que j'avais quitté fidèle, et que je trouve à cette heure trinquant gaiement avec un officier du Roi! dit-il en se croisant les bras; les explications d'un homme en joie, sans doute, d'avoir sauvé sa tête mise à prix avec la mienne, en laissant massacrer ses vassaux! »

Il n'acheva pas. A ces dernières paroles, Roberte, devenue tout à coup pâle comme une morte, s'évanouit dans les bras de son fiancé, dont le front se rida d'un pli de colère.

C'en était trop aussi pour le comte de Bralles, qui, saisissant Léger par le bras, s'écria hors de lui :

« Par Dieu, pasteur, taisez-vous!... pas un mot de plus, vous entendez... Voyez ce que vous avez fait... »

Et il lui montra Roberte, que Lucel, aidé des valets, étendait dans un fauteuil.



• C'est lui-même, comte! •

Toute l'exaltation du pasteur Léger se fondit à cette vue.

« C'est bien, répondit-il d'une voix pleine d'amertume, j'attendrai... »

Des servantes aidées de laquais emportèrent Roberte évanouie.

Entre les trois hommes restés en présence, le comte de Bralles, de Lucel et le pasteur Léger, il y eut quelques minutes d'un silence pénible.

Le comte de Bralles était appuyé sur la table, la tête dans ses deux mains, comme si la scène qui venait de se passer eût anéanti toute son énergie et comme s'il eût voulu cacher des larmes!

Le cornette de Lucel, debout à ses côtés, tordait violemment ses moustaches brunes d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Le pasteur Léger, les bras croisés devant une fenêtre, fixait d'un air sombre l'horizon noir, au fond duquel apparaissaient quelques sinistres lueurs entourées d'épaisses fumées.

Les trois mots : *Mane — Thecel — Phares* — s'écrivaient en lettres de feu sur les rocs des montagnes, et le pasteur Léger les traduisait comme autrefois avait fait le prophète Daniel : Malheur, Ruine et Mort.

Mais il fallait être prévenu et savoir que les dragons de Noailles, conduits par le capitaine du Chayla, neveu de l'archiprêtre de Mende, étaient revenus tout à coup dans le village de Bralles, pour reconnaître que ces lueurs et ces fumées lointaines étaient produites par des incendies.

CHAPITRE V

LE CHRIST SUR LA MONTAGNE

« Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres, et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés¹ ».

(Le Christ sur la montagne :
Évangile selon saint Jean,
chap. xiii.)

Ce fut le comte de Bralles qui, le premier, rompit le silence.

S'étant brusquement levé, il montra une figure impassible comme s'il n'avait point pleuré; puis, s'approchant de Léger, il lui frappa sur l'épaule.

« Pasteur, dit-il, vous m'avez fait la honte de douter de ma loyauté, et vos paroles terribles viennent de

1. Ce texte a inspiré au grand peintre Debat-Ponsan un merveilleux tableau. Dans une vallée étroite défilent des guerriers, les seigneurs des croisades, le pape Urbain, des reîtres, des moines, des monarques, François I^{er}, Charles IX, Louis XIV. Devant eux sont couchés les cadavres des victimes qu'ils ont immolées au Christ. Et le Christ apparaît sur la montagne, en robe blanche, et leur adresse le reproche d'avoir forfait à ses lois d'amour : « Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés. »

Toute l'exaltation du pasteur Léger se fondit à cette vue.

« C'est bien, répondit-il d'une voix pleine d'amertume, j'attendrai... »

Des servantes aidées de laquais emportèrent Roberte évanouie.

Entre les trois hommes restés en présence, le comte de Bralles, de Lucel et le pasteur Léger, il y eut quelques minutes d'un silence pénible.

Le comte de Bralles était appuyé sur la table, la tête dans ses deux mains, comme si la scène qui venait de se passer eût anéanti toute son énergie et comme s'il eût voulu cacher des larmes!

Le cornette de Lucel, debout à ses côtés, tordait violemment ses moustaches brunes d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Le pasteur Léger, les bras croisés devant une fenêtre, fixait d'un air sombre l'horizon noir, au fond duquel apparaissaient quelques sinistres lueurs entourées d'épaisses fumées.

Les trois mots : *Mane — Thecel — Phares* — s'écrivaient en lettres de feu sur les rocs des montagnes, et le pasteur Léger les traduisait comme autrefois avait fait le prophète Daniel : Malheur, Ruine et Mort.

Mais il fallait être prévenu et savoir que les dragons de Noailles, conduits par le capitaine du Chayla, neveu de l'archiprêtre de Mende, étaient revenus tout à coup dans le village de Bralles, pour reconnaître que ces lueurs et ces fumées lointaines étaient produites par des incendies.

CHAPITRE V

LE CHRIST SUR LA MONTAGNE

« Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres, et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés¹ ».

(Le Christ sur la montagne :
Évangile selon saint Jean,
chap. xiii.)

Ce fut le comte de Bralles qui, le premier, rompit le silence.

S'étant brusquement levé, il montra une figure impassible comme s'il n'avait point pleuré; puis, s'approchant de Léger, il lui frappa sur l'épaule.

« Pasteur, dit-il, vous m'avez fait la honte de douter de ma loyauté, et vos paroles terribles viennent de

1. Ce texte a inspiré au grand peintre Debat-Ponsan un merveilleux tableau. Dans une vallée étroite défilent des guerriers, les seigneurs des croisades, le pape Urbain, des reîtres, des moines, des monarques, François I^{er}, Charles IX, Louis XIV. Devant eux sont couchés les cadavres des victimes qu'ils ont immolées au Christ. Et le Christ apparaît sur la montagne, en robe blanche, et leur adresse le reproche d'avoir forfait à ses lois d'amour : « Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés. »

causer un malheur... Vous avez, vous! trahi... le secret de ma perte, de ma tête mise à prix, que je voulais cacher à mon enfant... C'est mal, mais vous allez maintenant me rendre compte de vos paroles... »

Léger se retourna, et toisant son interlocuteur, dont la voix sonnait durement sous la voûte de pierre de la salle du festin :

« C'est bien facile, dit-il, avec cependant une nuance de trouble, non qu'il eût peur, car il ne connaissait point ce sentiment, mais parce qu'il commençait à craindre d'avoir été trompé par de fausses apparences¹. »

— C'est, en effet, bien facile, reprit le comte de Bralles, d'accuser de trahison sur la foi d'un soupçon insensé, mais c'est dangereux de le faire quand on s'adresse au comte de Bralles!

— Dangereux? fit Léger.

— Dangereux! confirma Lucel en avançant d'un pas.

— Oui, dangereux! continua M. de Bralles, non pour votre vie, car vous êtes en sûreté chez moi, mais dangereux pour votre âme, car vous avez commis une mauvaise action. Le comte de Bralles avait donné assez de gages de sa foi inaltérable pour que vous ne l'accusiez pas d'être un traître. Le comte de Bralles est resté et restera huguenot fidèle; il ne craint pas de l'affirmer devant un officier du Roi, devant un dragon de Noailles blessé qu'il a soigné chez lui.

— C'est vrai, dit Lucel.

1. Le pasteur Léger n'est pas un personnage imaginaire; il a réellement existé. Il fut l'apôtre de la révolte des Camisards, puis il se réfugia en Hollande, où il épousa une Hollandaise qui s'était éprise de lui au récit de ses exploits.

— Ah! Dieu! quel démon m'a fait parler tout à l'heure, s'exclama Léger, étreignant de ses deux mains sa tête où des pensées troublantes se heurtaient confusément.

— Celui qui égare aujourd'hui toute la cour, prononça M. de Bralles. Puis il continua : Je suis protestant, mais cet officier du Roi est mon hôte; cet officier est catholique, mais il est mon ami. En le traitant chez moi comme je l'ai fait, j'ai prouvé que je me conformais mieux aux principes d'une humaine et sainte fraternité, que ceux qui nous persécutent pour être agréables à Dieu qui les désavoue.

— C'est vrai, dit encore de Lucel.

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi! » interrompit le pasteur Léger en baisant la main du comte, car il ne doutait maintenant plus de lui.

Léger, tout à l'heure si méfiant, ne voulait même plus entendre les explications du comte de Bralles, mais celui-ci tenait quand même à lui en donner.

Quand le comte eut fini de parler, Léger tendit la main au cornette baron de Lucel, et celui-ci, tout en lui pardonnant mal d'avoir causé l'évanouissement de Roberte, ne la lui refusa pas.

Ses excuses faites, ce fut au tour du pasteur de donner au comte de Bralles des renseignements sur le retour des dragons, retour que celui-ci ignorait complètement.

« Ils sont revenus dans vos domaines, dit Léger. Ils tuent, ils pillent, ils brûlent... »

Puis, s'étant approché de la fenêtre à travers laquelle il avait regardé quelques instants auparavant, il l'ouvrit toute grande.

Les incendies allumés au fond de l'horizon dans la nuit noire avaient subitement crû d'intensité. L'horizon, seulement piqué de certaines lueurs quelques minutes auparavant, s'empourprait d'effrayante façon. Des flammes claires et vives s'élevaient vers le ciel, striant comme des fusées les épais nuages de fumée.

Pour qui savait de quelle manière opéraient les dragons, à côté des maisons en ruine il devait y avoir des cadavres; dans le village, des cris terribles, des coups de fusil et une longue théorie de gens enchaînés autour desquels caracolaient des cavaliers... les gais dragons, les diables à quatre!

De Lucel détourna la tête.

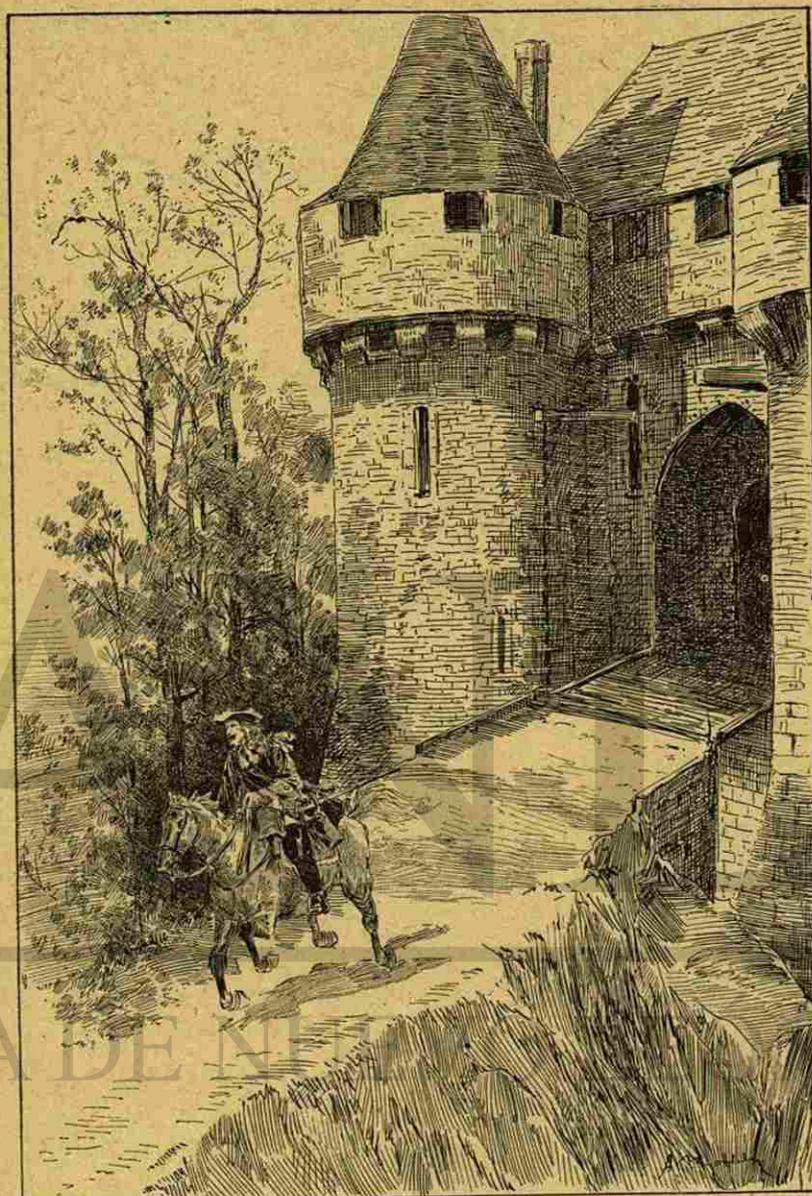
« Grand Dieu! s'exclama le comte de Bralles, ayez pitié de moi-même qui n'ai rien su empêcher! »

Il y eut un silence.

« Comte, donnez-moi un cheval, dit tout à coup Lucel, qui parla le premier.

— Je vais donner des ordres, répondit M. de Bralles. »

Il appela des laquais, leur commanda de tenir trois chevaux prêts, puis il se jeta dans les bras du baron de Lucel.



Le cornette baron de Lucel était parti.

« Adieu, mon ami, lui dit-il, que Dieu vous protège... Mais surtout ne vous compromettez pas pour nous... Partez... quittez ce château sans vous retourner.

— Vous êtes mon père, et Roberte ma fiancée. Je sais ce qui me reste à faire, répliqua de Lucel.

— Dévouez-vous donc pour elle, mais pour elle seule, » dit le comte.

Puis, après un instant de réflexion, il ajouta lentement :

« J'accepte votre dévouement pour elle. Vous pourrez d'ailleurs la sauver facilement : il suffit que vous puissiez obtenir un congé pour vous rendre à Paris, comme je vous l'ai dit. Quant à moi, il faut m'oublier.

— Jamais, père! » dit Lucel vivement.

Puis il sortit, en s'inclinant faiblement, par politesse, devant le pasteur Léger qui s'était mis en prière.

Les pas d'un cheval réentirent sur le pont-levis du château, puis les herses se relevèrent en grinçant.

Le cornette baron de Lucel était parti.

CHAPITRE VI

BOUSCAMOUS. — ROBERTE MONTE A SA TOUR

Après le départ du jeune officier, le comte de Bralles réunit tous ses serviteurs dans le grand hall de son château.

Il leur expliqua la situation, que dénonçaient les incendies allumés dans le village, et leur donna ses ordres; puis il retint près de lui une sorte de géant qui s'appelait Bouscamous, avec lequel il eut une longue conférence.

Ce Bouscamous était un ancien soldat du régiment dans lequel avait commandé autrefois le comte de Bralles.

Entré tout jeune dans le métier des armes, il avait guerroyé un peu partout, s'était montré sur un nombre considérable de champs de bataille et avait presque toujours vécu au milieu des balles, qui, lui trouant quelquefois la peau, n'avaient jamais réussi à lui arracher la vie. Le constant sacrifice de son existence et ses services exceptionnels lui avaient valu, à quarante ans, un grade équivalant aujourd'hui à celui de sergent ou de maréchal des logis.

« Adieu, mon ami, lui dit-il, que Dieu vous protège... Mais surtout ne vous compromettez pas pour nous... Partez... quittez ce château sans vous retourner.

— Vous êtes mon père, et Roberte ma fiancée. Je sais ce qui me reste à faire, répliqua de Lucel.

— Dévouez-vous donc pour elle, mais pour elle seule, » dit le comte.

Puis, après un instant de réflexion, il ajouta lentement :

« J'accepte votre dévouement pour elle. Vous pourrez d'ailleurs la sauver facilement : il suffit que vous puissiez obtenir un congé pour vous rendre à Paris, comme je vous l'ai dit. Quant à moi, il faut m'oublier.

— Jamais, père! » dit Lucel vivement.

Puis il sortit, en s'inclinant faiblement, par politesse, devant le pasteur Léger qui s'était mis en prière.

Les pas d'un cheval reientirent sur le pont-levis du château, puis les herses se relevèrent en grinçant.

Le cornette baron de Lucel était parti.

CHAPITRE VI

BOUSCAMOUS. — ROBERTE MONTE A SA TOUR

Après le départ du jeune officier, le comte de Bralles réunit tous ses serviteurs dans le grand hall de son château.

Il leur expliqua la situation, que dénonçaient les incendies allumés dans le village, et leur donna ses ordres; puis il retint près de lui une sorte de géant qui s'appelait Bouscamous, avec lequel il eut une longue conférence.

Ce Bouscamous était un ancien soldat du régiment dans lequel avait commandé autrefois le comte de Bralles.

Entré tout jeune dans le métier des armes, il avait guerroyé un peu partout, s'était montré sur un nombre considérable de champs de bataille et avait presque toujours vécu au milieu des balles, qui, lui trouant quelquefois la peau, n'avaient jamais réussi à lui arracher la vie. Le constant sacrifice de son existence et ses services exceptionnels lui avaient valu, à quarante ans, un grade équivalant aujourd'hui à celui de sergent ou de maréchal des logis.

Au dix-septième siècle, en effet, l'accession au rang d'officier était impossible à un roturier. D'ailleurs, si Bouscamous avait reçu de Dieu une force extraordinaire, il n'avait pas reçu de ses parents une instruction supérieure.

Grand, gros, gras, les yeux un peu sortis de la tête, le teint basané, la figure balafnée d'une longue cicatrice, la moustache énorme, Bouscamous avait un aspect terrible, que ne démentait pas sa voix de Stentor. Ceux qui l'avaient connu au service du Roi se rappelaient le ton héroïque, capable de casser les vitres et de mettre du cœur au ventre des plus couards, dont il répétait, dans les moments graves, le commandement des officiers : « Pour la charge ! chaaarge ! Préparez-vous à partir au galop ! » Au demeurant, c'était le meilleur et le plus doux des hommes, capable des plus grands coups de force comme des plus grands attendrissements.

Bouscamous avait pour le comte de Bralles la haute vénération qu'avaient alors les roturiers pour les grands seigneurs ; mais il ajoutait à ce sentiment une indicible admiration pour le guerrier qu'il avait vu à l'œuvre. Il était, enfin, dévoué corps et âme à M. de Bralles, parce que celui-ci avait toujours été bon pour lui et qu'il lui assurait jusqu'à la fin de ses jours, dans son magnifique château, un repos bien gagné.

C'est pourquoi le comte de Bralles, avant de quitter son château pour courir au secours de ses vassaux, avait résolu de confier sa nièce Roberte à Bouscamous. Il expliqua minutieusement au vieux sergent ce qu'il

aurait à faire dans les diverses circonstances qui pouvaient se produire, et, certain que ses instructions seraient suivies à la lettre, il quitta sa demeure en compagnie du pasteur Léger.

Lorsque le comte fut parti à son tour, Bouscamous, armé en guerre, vint monter la garde devant les appartements de M^{me} Roberte, pour laquelle il avait une adoration muette et se serait fait hacher comme chair à pâté.

*
*
*

Notre héroïne, que nous avons vu emporter dans sa chambre évanouie, avait passé par une dure épreuve.

Elle avait subi plusieurs crises nerveuses, mais son excellente constitution lui avait permis de se remettre assez promptement.

Après une période de prostration, de faiblesse et d'anéantissement, Roberte reprit complètement possession d'elle-même.

Son premier soin fut d'interroger les servantes qui l'entouraient. Celles-ci, après quelques réticences et forcées de parler, lui firent connaître que son oncle, le pasteur Léger et son fiancé étaient partis.

La jeune fille, que le sommeil fuyait, réfléchit longtemps à tous les événements heureux et malheureux qui s'étaient succédé tour à tour dans la journée. Que de choses s'étaient passées, heureuses et tristes ! C'était la guérison presque miraculeuse de Lucel, ses fiançailles, puis l'apparition du pasteur Léger et la terrible révélation qu'il avait faite.

Elle se demanda tristement quelles épreuves lui réservait encore l'avenir, quels dangers allaient courir ceux qu'elle aimait.

Mais en se rappelant ce que lui avait dit son oncle avant le diner, avant le festin de Balthasar, Roberte tenta de se persuader que M. de Bralles, qui lui avait parlé d'un projet de voyage, pourrait en temps utile gagner Genève, comme les protestants qu'il avait guidés à travers les montagnes quelque temps auparavant, et s'y mettre en sûreté.

Elle ne pouvait, cependant, se dissimuler qu'il n'était pas dans le caractère chevaleresque de son oncle de fuir en la laissant seule enfermée dans le château et gardée par une douzaine de serviteurs, Bouscamous même étant du nombre.

Son parent, le marquis d'Alconcestro, allait-il venir la chercher pour l'emmener à Paris? M. de Bralles allait-il revenir?...

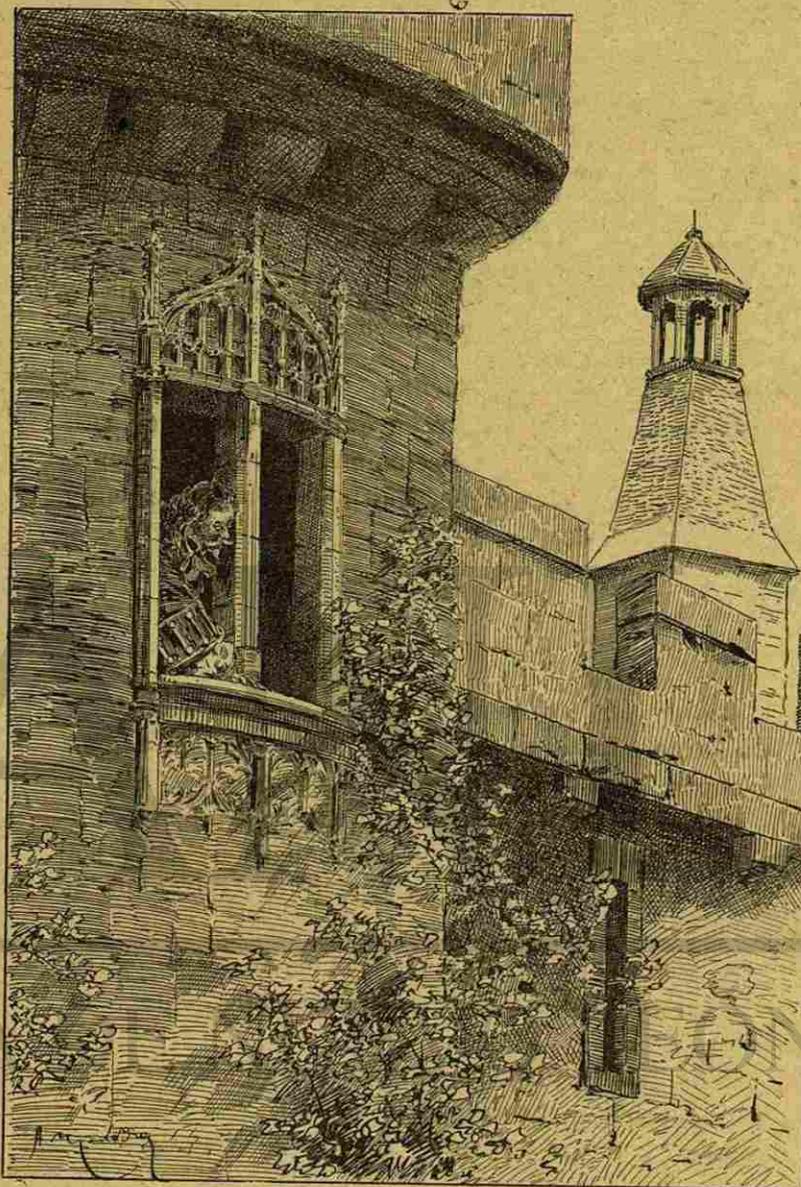
Cette dernière hypothèse lui paraissait la plus vraisemblable. Roberte savait, en effet, que le comte de Bralles avait dit, en quittant le château, ... qu'il allait au village... Mais elle ignorait que le village était à feu et à sang, pillé, brûlé par les dragons de l'abbé du Chayla qui étaient revenus.

On se crée des raisons d'espérer!

Notre héroïne songeait à son fiancé de Lucel, dont la famille était toute-puissante et en mesure d'intervenir efficacement auprès du roi et de M. de Louvois.

Puis, à genoux pendant des heures, jusqu'à l'aube elle pria.

La nuit passa!



Bouscamous veillait.

Petit à petit, les étoiles avaient pâli, et successivement avaient noyé leurs clartés dans les blancheurs de l'aube.

L'ombre vague qui environnait toutes choses se dissipait. L'aurore allait paraître,

Déployant l'or de sa tresse blonde
Et semant de rubis le chemin du soleil...

comme dit le poète Malleville.

Roberte résolut de se rendre avec ses femmes dans la chapelle, où toutes les semaines un prêtre de Mende disait la messe catholique. Mais elle n'eut pas le temps d'aller jusque-là.

Comme elle traversait la cour intérieure du château, les gardes, postés sur les tours, sonnèrent dans leurs trompes, déchirant l'air de leurs stridents accords.

Qu'annonçait ce vacarme matinal des trompes? Sonnaient-elles l'alarme? — ou donnaient-elles le signal de lever les ponts-levis pour le retour du comte de Bralles?

« Allez voir, » dit Roberte à l'une de ses suivantes, qui sur son ordre s'élança dans l'escalier d'une tour.

Sans monter jusqu'au faite, la suivante regarda par une meurtrière. Le spectacle que vit cette fille lui fit pousser des cris d'effroi : des cavaliers gravissaient les sentiers conduisant au château de Bralles; — c'é-

taient des dragons! Ils escortaient une longue file d'hommes et de femmes enchaînés, plusieurs ayant au cou un ignominieux et douloureux carcan.

Et les cavaliers en uniforme militaire, changés en gardes-chiourmes, menaient la chaîne à coups d'étrivières et de plat de sabre; un coup de pointe pour relever ceux qui tombaient, un coup de lanière pour les faire marcher en rang de file.

« Serrez! jour de Dieu! serrez les intervalles! Guide à droite! et par deux! »

Le comte de Bralles et le pasteur Léger étaient au premier rang des prisonniers.

« Eh bien, qu'y a-t-il? » demanda Roberte.

La servante revint et se jeta aux genoux de sa maîtresse.

« Mademoiselle! mademoiselle! balbutia-t-elle... votre père... Monseigneur... marche à la tête d'une troupe de gens enchaînés que des soldats conduisent. »

Roberte n'en écouta pas davantage et se précipita vers la tour.

Un garde, qui en descendait précipitamment, tenta de l'arrêter.

« Où allez-vous, mademoiselle? lui dit-il d'un air inquiet et terrifié.

— Que t'importe? » répondit brusquement la jeune fille, qui, malgré l'opposition respectueuse de l'humble soldat, continua sa route et gravit en quelques instants les marches de l'escalier.

Quand elle parut sur les créneaux, le comte de Bralles, en compagnie du pasteur Léger, apparaissait en avant de la chaîne des prisonniers.

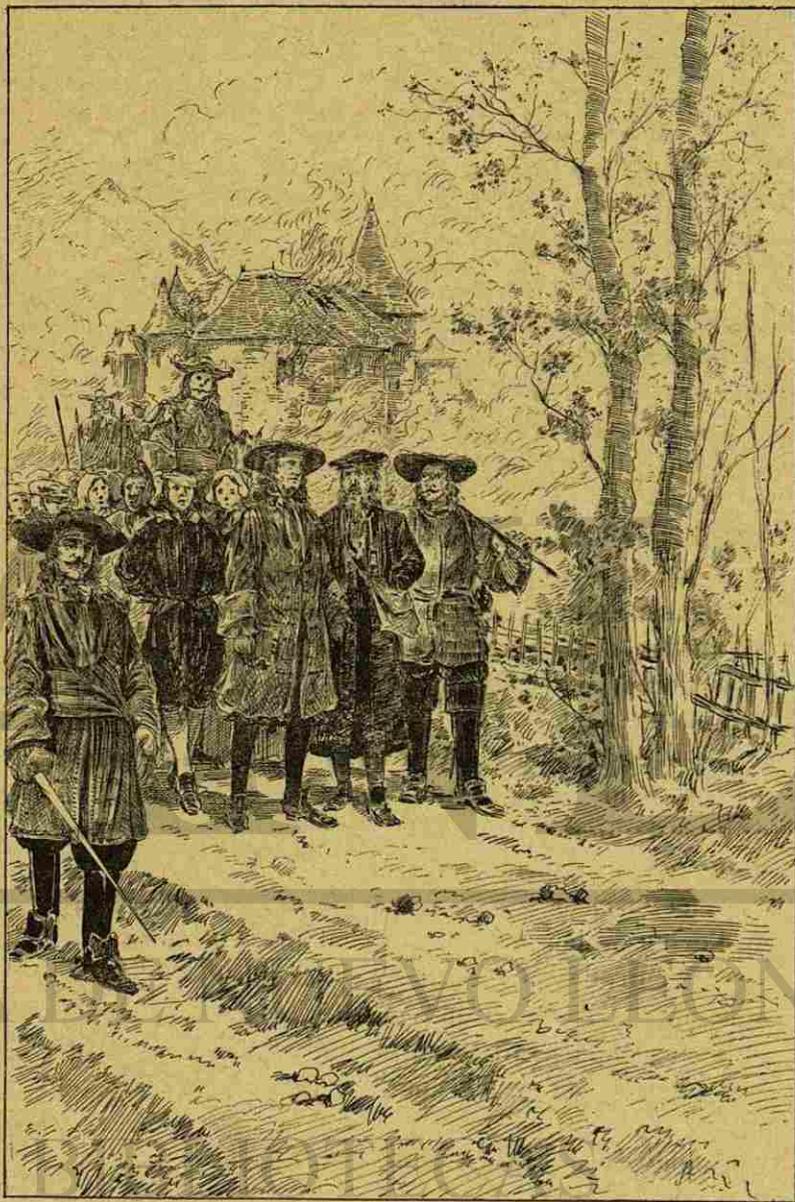
Instinctivement le comte leva les yeux vers les hauteurs de sa demeure et aperçut sa nièce.

Il ne vit qu'elle, — Roberte ne vit que lui.

Leurs regards se croisèrent subitement, et une seconde suffit pour qu'ils échangeassent toutes leurs inquiétudes avec une multitude d'impressions. S'étant vus, ils s'étaient immédiatement reconnus et s'étaient parlé au moyen d'un de ces phénomènes de télépathie, encore mal connus de nos jours, mais dont personne ne conteste plus la réalité.

Il suffit, dit-on, que deux personnes concentrent au même moment l'une vers l'autre leur attention et les efforts de toutes leurs facultés, pour que leur pensée se transmette instantanément au moyen d'une sorte de télégraphie sans fil dont on ignore le secret.

L'apparition subite de Roberte ne se produisit pas sans causer sur les créneaux du château de Bralles un certain tumulte : des gardes coururent le long des remparts et l'entourèrent. La jeune fille les écarta et se montra aux prisonniers et aux soldats. Dans le ciel rouge, à travers le chemin de rubis que suivait le soleil,



Le comte de Bralles apparaissait en avant de la chaîne des prisonniers.

elle apparut comme une déesse à la foule de ceux qui arrivaient devant le château.

Le pasteur Léger leva une de ses mains enchaînées et la désigna; alors tous les yeux se portèrent vers la jeune fille, il y eut un remous extraordinaire dans la chaîne, des cris s'élevèrent : « La fée! la fée! »

Quand les légendes se sont créées et répandues dans le peuple ignorant qui aime le merveilleux, car les légendes bercent ses douleurs et ses misères, elles deviennent pour ainsi dire indestructibles.

Roberte, qui souffrait comme une pauvre créature humaine qu'elle était, semblait à la foule des paysans cévenols une divinité, et sa vue faisait naître dans leurs esprits l'espérance du miracle sauveur. La fée! la fée!

Mais tout à coup des détonations retentirent.

Inconsciemment et sans ordres, des soldats déchargèrent leurs mousquets vers le château; une... deux... trois décharges venues on ne sait d'où éclatèrent sans commandement.

Il y a des instants où les fusils des hommes armés partent pour ainsi dire tout seuls...

Roberte tomba raide dans les bras du fidèle Bouscous, qui l'emporta.

La fée disparut subitement dans le nuage de pourpre et d'or au milieu duquel elle semblait être venue.

M. de Bralles crut sa nièce, — sa fille! — tuée, et, dans un effort surhumain, réussit à briser ses chaînes, mais des soldats se jetèrent sur lui et le maîtrisèrent. On entendit siffler les lanières, jurer les soldats et crier leurs victimes.

Il fallait bien laisser passer la justice du Roi!

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS LES TINDOULS ET SOUS LES GROTTES. — L'ESCALIER DE CRISTAL ET LA MOSQUÉE.

I

La Lozère est un pays merveilleux, et le contraste inouï qu'offrent ses différents sites est, suivant l'expression de M. O. Reclus, l'éminent géographe, une des plus rares beautés de la France.

Ici, la montagne abrupte avec des ravins et des gorges pittoresques, des sources, des torrents qui cascudent en nombre considérable. Là, des prairies merveilleuses et des vergers.

Ici, les plaines de Montbel tristes et nues, le Palais du Roi, vaste contrée aride où souffle constamment une bise glaciale. Là, des campagnes fécondes où les blés, les orges et les avoines étendent leurs nappes d'or ondulantes sous le vent tiède qui vient du beau Languedoc, pays des vignes.

elle apparut comme une déesse à la foule de ceux qui arrivaient devant le château.

Le pasteur Léger leva une de ses mains enchaînées et la désigna; alors tous les yeux se portèrent vers la jeune fille, il y eut un remous extraordinaire dans la chaîne, des cris s'élevèrent : « La fée! la fée! »

Quand les légendes se sont créées et répandues dans le peuple ignorant qui aime le merveilleux, car les légendes bercent ses douleurs et ses misères, elles deviennent pour ainsi dire indestructibles.

Roberte, qui souffrait comme une pauvre créature humaine qu'elle était, semblait à la foule des paysans cévenols une divinité, et sa vue faisait naître dans leurs esprits l'espérance du miracle sauveur. La fée! la fée!

Mais tout à coup des détonations retentirent.

Inconsciemment et sans ordres, des soldats déchargèrent leurs mousquets vers le château; une... deux... trois décharges venues on ne sait d'où éclatèrent sans commandement.

Il y a des instants où les fusils des hommes armés partent pour ainsi dire tout seuls...

Roberte tomba raide dans les bras du fidèle Bouscous, qui l'emporta.

La fée disparut subitement dans le nuage de pourpre et d'or au milieu duquel elle semblait être venue.

M. de Bralles crut sa nièce, — sa fille! — tuée, et, dans un effort surhumain, réussit à briser ses chaînes, mais des soldats se jetèrent sur lui et le maîtrisèrent. On entendit siffler les lanières, jurer les soldats et crier leurs victimes.

Il fallait bien laisser passer la justice du Roi!

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS LES TINDOULS ET SOUS LES GROTTES. — L'ESCALIER DE CRISTAL ET LA MOSQUÉE.

I

La Lozère est un pays merveilleux, et le contraste inouï qu'offrent ses différents sites est, suivant l'expression de M. O. Reclus, l'éminent géographe, une des plus rares beautés de la France.

Ici, la montagne abrupte avec des ravins et des gorges pittoresques, des sources, des torrents qui cascadedent en nombre considérable. Là, des prairies merveilleuses et des vergers.

Ici, les plaines de Montbel tristes et nues, le Palais du Roi, vaste contrée aride où souffle constamment une bise glaciale. Là, des campagnes fécondes où les blés, les orges et les avoines étendent leurs nappes d'or ondulantes sous le vent tiède qui vient du beau Languedoc, pays des vignes.

Puis, ce sont les *causses*, vastes étendues de terrains calcaires tout boursoufflés, sur lesquels pousse une herbe rare et maigre.

Avec leurs étonnantes boursouflures, ils ressemblent de loin, ces causses étranges, à une mer immense, mer grise et glauque toute agitée de vagues courant les unes après les autres. Sous les voussures des causses, enveloppe friable d'une terre féerique, car tout y est sujet à surprises, s'étendent d'énormes cavernes, dallées de rocs lisses et noirs, éclairées de la blancheur des stalagmites qui pendent comme des lustres dans ces palais infernaux; puis des rivières cascudent, en des lacs souterrains, pour ressortir au loin en gerbes d'argent vers les nues d'où elles sont tombées.

Du haut du château de Bralles, bâti sur une des plus hautes montagnes cévenoles, on voyait à la fois les champs caillouteux des causses, les plaines de Montbel tristes et nues, et les sources joyeuses cascasant, à l'opposé, dans les prairies fécondes.

Sous la base de roc du château enfin se creusaient des cavernes pourvues de longs couloirs qui se poursuivaient jusque vers l'Aigoual.

C'est dans l'un de ces étranges souterrains, tout au fond d'un tindoul, puits mystérieusement ouvert dans la lande calcaire, qu'il nous faudra descendre pour retrouver maintenant la nièce du comte de Bralles.

Quand Bouscamous emporta dans ses bras puissants notre Roberte, que nulle balle n'avait atteinte et qui

s'était simplement évanouie, sa première pensée fut de la soustraire aux dragons, auxquels les serviteurs de son maître avaient ordre de rendre le château à première réquisition.

Tenter de soutenir un siège, en effet, eût été folie, et rébellion sans profit, envers le Roi.

Bouscamous, d'ailleurs, avait reçu du comte de Bralles, qui avait tout prévu, des instructions précises pour agir en pareille occurrence.

Chargé de son précieux fardeau, il se rendit dans la cour intérieure du château, il traversa plusieurs couloirs et arriva, toujours courant, dans une salle tendue d'étoffes.

Derrière une tapisserie se trouvait dissimulée une porte d'airain; il en fit jouer les ressorts secrets; la porte tourna sur ses gonds, puis, derrière lui et Roberte, se referma par son poids automatiquement.

Il était temps, car, à ce moment précis, les pont-levis du château de Bralles s'abaissèrent devant les dragons, qui n'avaient pas eu de siège à faire.

Bouscamous descendit, avec Roberte dans ses bras, un étroit chemin dallé de larges pierres noires.

Il marcha longtemps; puis, arrivé à un carrefour obscur, où la lumière ne pénétrait par aucune fente, il tâta les murailles rocailleuses qui l'entouraient.

Après quelques recherches, il parut se reconnaître, et enfila en se courbant une voûte basse, véritable che-

min de taupe qui faisait de nombreux détours... En marchant, Bouscamous comptait soigneusement les pas qu'il faisait dans le sombre tunnel, marmottant des nombres.

« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, » murmura-t-il à mi-voix, puis il s'arrêta.

Il était arrivé dans un cul-de-sac qui n'avait aucune issue : c'était le fond de la caverne dont il avait parcouru les méandres.

Alors, avec les plus grandes précautions, notre géant déposa sur le sol sa jeune maîtresse, qui semblait prête à sortir de la léthargie dans laquelle elle avait été plongée jusqu'à ce moment ; puis il se mit à ramper, tâtonnant à terre avec ses mains.

Ses étranges recherches à l'aveuglette ne lui ayant vraisemblablement pas donné les résultats qu'il en attendait, il se décida à battre le briquet et à promener un bout d'amadou enflammé au ras du sol. La faible lueur produite par la mèche lui permit bientôt de voir et de saisir une chaîne longue de quatre à cinq mètres environ, fixée par un anneau à l'une des grosses pierres plates qui pavaient le souterrain. D'un vigoureux effort, Bouscamous souleva cette pierre et l'enleva en tirant sur la chaîne ; un puits béant, dans lequel pendait une échelle de corde, apparut : c'était l'orifice du *tindoul*, où il voulait chercher abri.

La descente dans cet abîme paraissait malaisée et des plus dangereuses, mais le vieux soldat néanmoins eut un sourire heureux. Roberte était sauvée.

II

La nature est avare de ses trésors, elle les cache avec un soin jaloux ; le trou noir du *tindoul* ne permettait guère de supposer qu'au fond il y avait un palais plus rempli de richesses que l'ancre d'Ali-Baba, plus merveilleux que ceux des contes des *Mille et Une Nuits*. C'était pourtant ce que Roberte devait y trouver.

Bouscamous revint vers la jeune fille, qui exhalait dans un funèbre rêve quelques gémissements plaintifs. De nouveau il l'enleva dans ses bras comme si elle n'eût pesé davantage qu'une plume ; puis, se traînant à reculons sur le dos, pour ne pas heurter la voûte, basse comme celle d'un terrier à renards, il regagna l'orifice du *tindoul* et descendit en ses profondeurs avec son précieux fardeau.

Tout à l'extrémité de la basse fosse du puits, apparut l'entrée du palais magnifique.

C'était une grotte immense, garnie de blancs stalactites qui jetaient en l'obscur séjour la lueur vaguement phosphorescente de leurs reflets soyeux. Au loin grondait, étincelante et terrible, une chute d'eau produite par une source qui tombait dans un lac situé quinze mètres plus bas.

Le pourtour de la grotte, aux murs d'albâtre, était garni d'une margelle sinieuse faite d'un marbre pareil, car l'eau qui, filtrant depuis des siècles à travers les terres calcaires, avait formé les stalactites nacrées, avait blanchi les murailles et accumulé à leurs pieds

des dépôts d'alluvions qui ressemblaient à toute une succession de canapés et de lits en forme de carapaces de gigantesques tortues.

Bouscamous fit reposer la nièce du comte de Bralles dans un de ces lits de marbre, puis il remonta vivement l'échelle par laquelle il était descendu.

Son intention n'était pas d'abandonner sa jeune maîtresse dans son palais, mais seulement d'en fermer l'entrée, de façon qu'il fût impossible de le rejoindre.

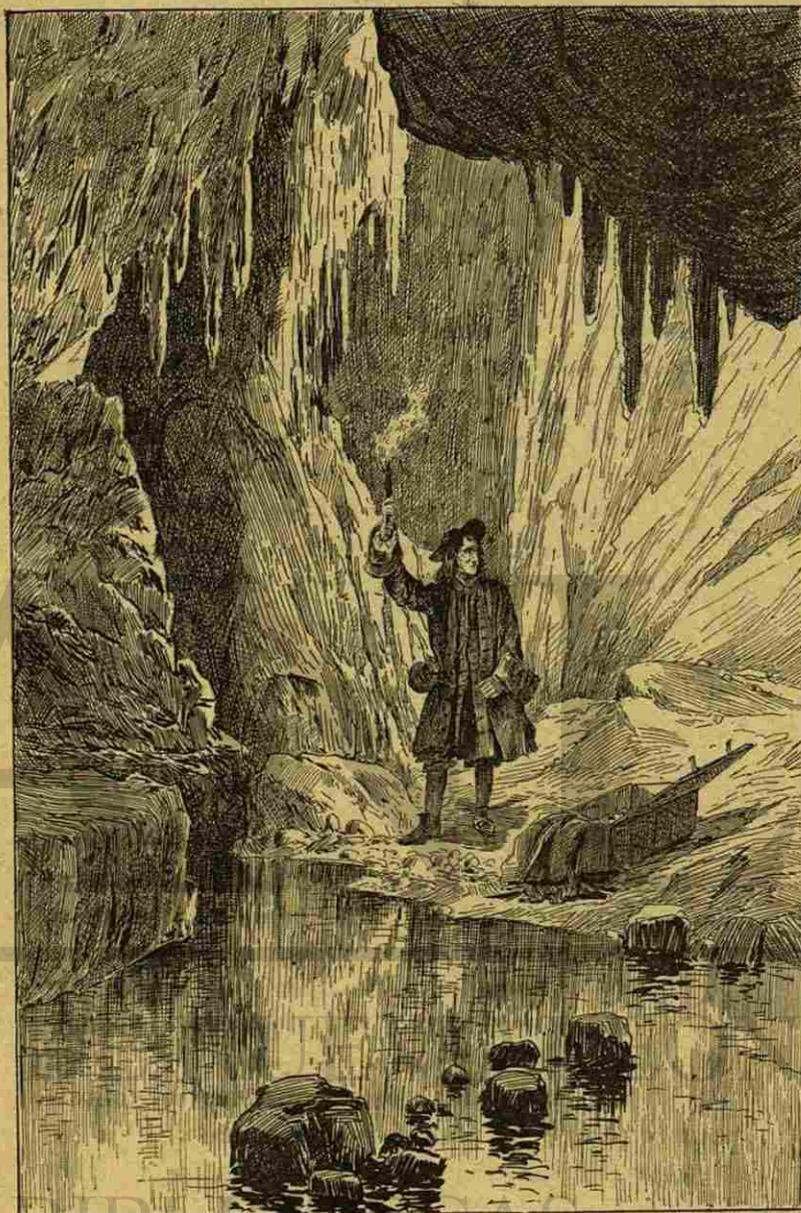
Bouscamous était un homme d'ordre et de précaution; derrière lui il fermait soigneusement les portes.

Mais, au lieu de remettre exactement, comme elle l'était avant, la pierre qu'il avait enlevée, il la fit pivoter sur un angle et la retourna de telle sorte que la chaîne qui y était attachée tomba dans l'intérieur du puits; cette pierre s'adaptant, à l'envers comme à l'endroit, entre celles qui pavaient la caverne d'en haut, il devenait impossible à ceux qui auraient pu venir de retrouver son emplacement, de la soulever ou de la découvrir.

*
*
*

Dans la grotte blanche où redescendit Bouscamous, son opération terminée, se trouvaient tout un arsenal d'armes et de munitions, tout un approvisionnement de vivres et d'objets usuels, enfermés dans des caisses de fer.

Le fidèle Bouscamous, qui semblait très au courant



Immédiatement les stalactites et les murs scintillèrent.

de cette circonstance, visita les unes après les autres les caisses que les propriétaires successifs du château de Bralles avaient remplies à tour de rôle dans le but évident de parer à toutes les éventualités d'un siège prolongé. Il en tira d'abord des torches et fit de la lumière.

Immédiatement, les stalactites et les murs scintillèrent de mille feux et s'éclairèrent comme s'ils eussent contenu des ampoules électriques.

Sous l'action de la lumière, les parcelles de quartz agglomérées avec les concrétions calcaires brillèrent comme des diamants ; les molécules d'hydrate de fer que les eaux, passant à travers les terres, avaient entraînées, puis attachées aux girandoles des stalactites, mêlèrent leur or clair à toute la symphonie en blanc des marbres !

Roberte, couchée dans son lit nacré devenu transparent et lumineux lui-même, s'éveilla et regarda autour d'elle émerveillée.

« Je rêve, » dit-elle...

Mais, ayant aperçu, dans le hall du palais fantastique où elle se trouvait, le visage humain du géant Bouscamous qui levait une torche enflammée au-dessus de sa tête, elle recouvra sa présence d'esprit et se leva.

« Où suis-je ? demanda-t-elle à son compagnon.

— Vous êtes en sûreté, mademoiselle, répondit celui-ci en s'inclinant respectueusement.

— Je suis en sûreté, s'exclama Roberte, dont la première pensée fut pour le noble comte de Bralles, je suis en sûreté, mais mon père... mon pauvre père est prisonnier !

— Nous le délivrerons, mademoiselle !

— Vous le délivrerez, n'est-ce pas, Bouscamous, vous qui êtes si fort et si brave !... Et puis, j'irai me jeter aux genoux de l'archiprêtre... je demanderai sa grâce au Roi... Il me l'accordera... car enfin il est bon !... mon père n'a rien fait de mal, n'est-ce pas, Bouscamous ?

— L'âme de Monseigneur est pure comme l'eau des sources filtrées dans les entrailles de la terre, qui jaillissent du fond de ces grottes. »

Cette allusion rappela à Roberte l'étrangeté du lieu dans lequel elle se trouvait.

« Mais pourquoi m'avoir conduite ici ? » demanda-t-elle.

Et comme Bouscamous ne répondait rien, Roberte tenta de rappeler et de coordonner tous ses souvenirs.

« Était-ce aujourd'hui ? Était-ce hier ?... Je ne sais plus, dit-elle, mais je revois nettement l'affreux spectacle qui me poursuit... J'étais sur la plus haute tour du château... Nos serviteurs armés couraient sur les remparts ; au pied, il y avait des soldats... des dragons commandés par des officiers comme M. de Lucel, comme mon fiancé !... Ils conduisaient une longue file de prisonniers, des paysans, des protestants enchaînés !... En tête marchait mon père, à côté du pasteur Léger... Il m'a vue, je l'ai regardé ; sur sa figure j'ai lu à ce moment une angoisse terrible... et puis ? et puis... je ne sais plus ! je ne sais plus !... Me voici dans ces grottes de marbre ! Dieu ! pourquoi ? que s'est-il passé ?... Vraiment, j'ai peur que ma raison s'égare... Bouscamous !

— Présent ! dit le vieux soldat en s'empressant.

— Pourquoi suis-je ici ?

— Je vous y ai conduite, ma noble demoiselle, sur les ordres que m'a donnés Monseigneur... avant de quitter son château, la nuit précédente.

— La nuit précédente !... Oui, c'est vrai, cette nuit qui suivait une journée si heureuse ! Tout mon bonheur s'est écroulé ! Oh ! mon Dieu ! que voulez-vous faire de moi ? Inspirez-moi, » ajouta-t-elle en se mettant à genoux.

Puis des sanglots la secouèrent, et d'abondantes larmes coulèrent de ses yeux.

Elle était trop femme, la pauvre fée des ignorants paysans cévenols, pour ne pas céder humainement à toutes ses tortures morales.

Bouscamous respecta pendant quelques instants la douleur de sa jeune maîtresse, car il savait qu'à certains moments les pleurs soulagent.

« Mademoiselle, dit-il enfin, si vous m'en croyez, nous ne resterons pas ici... Votre grand chagrin me navre ; mais daignez avoir confiance en votre très humble et très dévoué serviteur... Acceptez, Mademoiselle, de me suivre.

— Où voulez-vous que je vous suive, Bouscamous ?

— Dans la Mosquée, » répondit le géant, qui fit quelques pas vers l'une des anfractuosités de la grotte.

Puis il ajouta, éclairant avec sa torche un escalier

naturel fait de dolomies¹, c'est-à-dire de concrétions pierreuses transparentes.

Par l'escalier de cristal j'aurai l'honneur de vous conduire dans une grotte plus sèche que celle où nous sommes, plus belle et plus digne de vous recevoir. Ayez confiance, mademoiselle. Dans la Mosquée, je vous dirai quelles instructions j'ai reçues du noble comte de Bralles.

— J'ai confiance et je vous suis, » répondit Roberte, qui se leva.

* *

Sous le feu des torches, les marches de l'escalier de cristal s'irisèrent de toutes les couleurs du prisme.

Neuf marches de cristal séparaient la Mosquée de la première grotte qui lui servait d'antichambre. C'était certainement le plus bel appartement du palais souterrain qu'avait découvert Bouscamous.

Les eaux que la nue avait versées pendant des siècles sur l'enveloppe terrestre y avaient créé de merveilleuses colonnades à arceaux qui lui avaient fait donner son nom : son étrange décor rappelait, en effet, le style intérieur d'un temple mahométan. La

1. La dolomie résulte du mélange isomorphe, en proportions qui ne sont pas absolument constantes, du carbonate de chaux avec le carbonate de magnésie. Elle se présente tantôt en masses amorphes qui constituent parfois des étages géologiques, tantôt en cristaux, en masses cristallines ; elles possèdent un éclat nacré qui fait désigner la dolomie sous le nom de *spath perlé*.

nature paraissait y avoir accumulé tous ses trésors souterrains, car sur le sol brillèrent des gemmes enchâssées dans les fissures des pierres, et la voûte imposante était poudrée d'étoiles de quartz hyalin, d'améthystes et de chrysoprases.

« Nous nous reposerons ici, mademoiselle, dit Bouscamous, car nous devons y attendre l'accomplissement de certains événements que je vais avoir l'honneur de vous faire connaître. »

CHAPITRE II

LES EXPLICATIONS ET LES SOUVENIRS DE BOUSCAMOUS. UNE CAISSE EN BOIS DE ROSE.

Bouscamous, ayant installé aussi confortablement que possible sa jeune maîtresse dans la Mosquée, commença ainsi :

« C'était la nuit dernière, car les événements qui nous ont amenés ici se sont succédé avec une étonnante rapidité... M. le baron de Lucel était parti, et vous étiez retirée dans vos appartements. Le comte de Bralles, mon noble seigneur, fit appeler devant lui tous ses gens :

« — J'ai besoin, leur dit-il, de votre dévouement à tous. Que ceux qui hésiteraient à me sacrifier leur vie ou leur liberté se retirent, il est encore temps pour eux de quitter le château sains et saufs. »

« Mademoiselle, personne ne bougea, car la bonté de notre maître nous a voués à lui corps et âme.

— Corps et âme?

— Corps et âme! affirma Bouscamous; puis il reprit son récit...

« — Mon devoir m'appelle au village, » continua Mon-

seigneur... J'hésite... à vous répéter, mademoiselle... l'aveu qu'il nous fit des menaces suspendues sur sa tête... mais...

— Je n'ignore rien, Bouscamous, prononça lentement Roberte.

— Hélas, mademoiselle ! Dieu n'a voulu sans doute que soumettre monseigneur à une épreuve ; le comte de Bralles est trop puissant pour que l'on touche à un seul cheveu de sa tête... et, comme il nous le disait, Dieu, le Dieu juste qui récompense toujours la vertu, ne peut être pour ses ennemis. »

Bouscamous parlait avec un accent persuasif et semblait avoir tant de confiance dans l'avenir, qu'il réussit à faire naître chez celle qui l'écoutait et suivait ses grands gestes une lueur d'espérance.

L'espérance n'est-elle pas une fleur qui s'épanouit sur les ruines qu'accumulent les plus sombres désespoirs ?

« Cependant, dit Roberte, après un moment de réflexion, mon père a été fait prisonnier avec le pasteur Léger.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit Bouscamous, puisque vous l'avez vu marcher en tête de ses vassaux enchaînés qu'il n'a pas voulu abandonner. Mais il nous a dit d'avoir confiance, quoi qu'il arrive... même s'il était fait prisonnier.

— Il l'a dit ?

— Il l'a commandé, et, prévoyant sans doute ce qui s'est passé, il a donné des ordres pour qu'en pareil cas son château fût évacué et livré aux soldats du Roi.

« — Je ne veux pas, nous déclara-t-il, que le comte de Bralles puisse être considéré comme un sujet

« rebelle ; » puis il ajouta : « Plusieurs d'entre vous sont catholiques, apostoliques et romains?... »

« Huit des serviteurs présents, parmi lesquels j'étais, firent le signe de la croix.

« — C'est à vous, termina Monseigneur, en s'adressant à nous, que je remets mon château pour que vous en ouvriez les portes aux dragons de Sa Majesté lorsque vous en serez sommés. Puisque vous êtes catholiques, que vous pratiquez bien, vous n'avez rien à craindre. Veillez seulement à exécuter scrupuleusement mes ordres. — Adieu ! vous avez bien compris ! — Allez ! » Et il nous congédia d'un geste.

« Nous nous retirâmes tous les huit, et monseigneur resta seul avec les autres serviteurs qui suivaient sa religion. A ceux-là il donna (je l'ai su depuis) des indications précieuses pour fuir comme je l'ai fait, mais par une autre voie, quelques instants avant la reddition de son château.

« Peu après, en effet, monseigneur me fit appeler de nouveau... Ah ! mademoiselle, j'étais bien heureux de ce rappel.

« — Bouscamous, me dit-il, je vais te confier ce que j'ai de plus précieux au monde. Je vais te confier ma nièce ! ma fille ! Ton dévouement, je le connais ; tu m'en as donné assez de preuves, inutile de me l'affirmer. »

« Un vieux soldat comme moi, mademoiselle, ne sait pas faire de phrases pour remercier ; je ne savais que dire, et je me suis mis à pleurer comme une bête.

— Oh ! mon bon Bouscamous ! » s'exclama Roberte,

qui de ses yeux noirs encore rougis laissa tomber deux larmes nouvelles.

Une même émotion secoua la jeune fille de noble sang et le vieux sergent de noble cœur.

Bouscamous reprit :

« J'ai reçu l'ordre, ma noble demoiselle, de vous conduire dans ces grottes, de vous y tenir à l'abri de toute poursuite, puis de vous mener à Paris pour vous remettre entre les mains de votre parent, le marquis d'Alconcestro... »

Il fit une pause et, scandant tous ses mots, il ajouta :

« Nous devons accomplir un long et pénible voyage... »

— Mais j'abandonnerai ainsi mon pauvre père? demanda Roberte.

— Non, mademoiselle, vous le sauverez, car c'est du Roi seul que vous pouvez obtenir sa grâce.

— Sa grâce!

— Certainement. « Le Roi, a dit Monseigneur, « saura se souvenir que je fus le compagnon d'armes « du glorieux maréchal de Turenne. Sa Majesté ne « peut oublier que, sous les ordres de ce grand chef, « qui était protestant comme moi, je lui ai rendu des « services qu'attestent encore trois cicatrices. »

« Mademoiselle! ajouta Bouscamous, évoquant orgueilleusement la gloire de ses campagnes militaires avec le comte de Bralles, Monseigneur a été grièvement blessé trois fois.

« Nous avons combattu contre les Allemands, et nous les avons vaincus! »

En prononçant ces mots, la voix du vieux sergent résonna formidable sous la grotte de marbre, et la

lumière des torches dessina sur les parois l'ombre de ses grands gestes triomphants.

Au bout de quelques instants, pendant lesquels il sembla suivre un rapide défilé de ses souvenirs guerriers, Bouscamous reprit d'une voix sensiblement plus basse et presque mélancolique :

« Quand le grand maréchal, sur le champ de bataille de Salzbach, où croulait la mitraille, tomba pour ne plus se relever, j'étais là. Votre père se précipita à bas de son cheval pour soutenir son chef qui lui serra la main. « Comte, dit lentement M. de Turenne avant « de rendre l'âme, vous direz au Roi que j'ai vécu et « que je suis mort pour son service... Adieu, mon ami! »

— Mon ami!

« — Adieu, mon ami, » j'ai entendu ça.

— J'irai à Paris, dit Roberte.

— Nous devons accomplir un long et pénible voyage, répéta lentement Bouscamous.

— Qu'importe?

— Qu'importe, en effet, mademoiselle? vous êtes brave; mais pour mener à bien notre projet, il faut prendre quelques précautions. Une jeune fille comme vous ne voyage pas aisément à travers la France, même accompagnée par un vieux serviteur comme moi. Dans la grotte qui précède celle-ci, il y a des caisses remplies d'or et de bijoux, où nous pouvons puiser à pleines mains; mais, avec ces richesses mêmes, nous ne pouvons espérer voyager constamment en carrosse. Il faut d'abord que nous sortions en nous cachant du cercle de ces montagnes environnées de soldats. Vous êtes catholique, mademoiselle, c'est vrai, et je le suis

comme vous, mais vous êtes la nièce du comte de Bralles : il ne faut pas qu'on le sache. Si l'on vous reconnaissait, vous seriez arrêtée aussitôt, conduite à Mende : c'est à l'opposé du chemin que nous devons suivre. En admettant enfin que l'on ne nous retienne pas trop longtemps, vous retarderiez votre arrivée à Paris et l'obtention de la grâce que vous allez y chercher.

— Mais pourquoi, Bouscamous, arrêterait-on la nièce du comte de Bralles? Pourquoi l'empêcherait-on d'accomplir un devoir filial?

— Parce que.

— Ce n'est pas une réponse.

— Parce que les temps sont troublés.

— Qu'importe?

— Ma foi, mademoiselle, je vais tout vous dire. Le bruit s'est répandu (même parmi les dragons qui n'ont pas peur)...

— Mais allez donc!

— Le bruit s'est répandu qu'une fée protégeait les hérétiques du village de Bralles et que cette fée, c'était vous.

— Que c'était moi!

— Oui... On dit couramment que l'apparition subite de celle que les paysans cévenols appellent la *fée du château* a mis en fuite, il y a quelque temps, des dragons qui attaquaient une grange où chantaient des protestants. C'est ainsi, du moins, que l'on explique le retour en déroute d'un escadron confié au commandement de M. le baron de Lucel.

— Quelle folie!

— Peut-être! Néanmoins, c'est ce que l'on dit; et ce

matin, à l'aurore, lorsque vous êtes apparue sur l'une des tours du château, les hérétiques enchaînés qui vous ont vue ont espéré en un miracle. Tout haut ils ont proclamé dans un mot leur espoir en une magique délivrance. Ils ont crié : « La fée! » Les soldats qui les conduisaient ont eu comme un instant de trouble, ils ont arrêté nerveusement leurs chevaux, une rumeur a couru, un tumulte s'est produit, des coups de feu ont été tirés... mais vous êtes disparue...

— Vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Il est vrai, dit Roberte, troublée et songeuse, que, par vanité, je me suis complu à propager autrefois la folle croyance de nos paysans, qui m'attribuaient un pouvoir surnaturel quand je leur rendais quelque service en cachette. J'ai voulu sottement être leur fée, puisqu'il plaisait à leur imagination de me faire jouer ce rôle, mais je voulais être seulement leur fée... bien-faisante.

— Vous l'êtes toujours.

— Il m'était doux de passer à leurs yeux pour une mystérieuse envoyée de la Providence... Dieu me punit de cet orgueil et me montre cruellement aujourd'hui que je ne suis qu'une femme, faible et sans pouvoir, hélas!

— Pardon, dit Bouscamous.

— J'ai orgueilleusement trompé mes paysans, parce qu'ils étaient pauvres et ignorants.

— Pardon, répéta Bouscamous, vous leur avez donné la conviction, reconfortante en leurs malheurs, que Dieu vous a choisie pour devenir leur libératrice, et qu'il ne les abandonne pas.

« Comme une fée puissante, toute-puissante enfin, mademoiselle, vous pouvez vous transformer pour venir à leur secours et pour obtenir la grâce de Monseigneur.

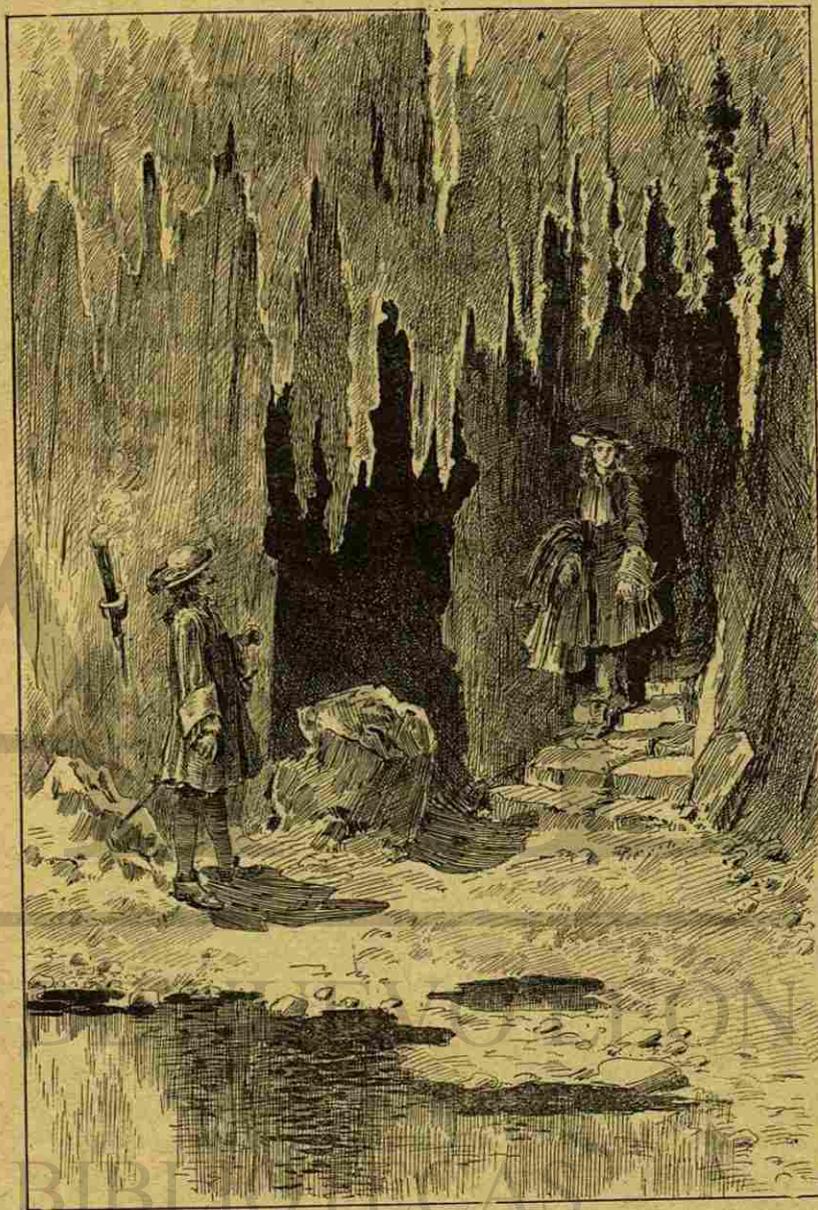
« Vous pouvez être tout à l'heure, mademoiselle, un jeune et riche cadet de Languedoc voyageant avec un vieux serviteur jusqu'à Paris pour se présenter à la cour. Vous pouvez, grâce à cette transformation, parvenir au but vers lequel nous marcherons pour obtenir la grâce de votre père, et peut-être la délivrance de ses vassaux.

— Vous me proposez un déguisement ! voudriez-vous plaisanter en ce moment, Bouscamous ?

— Dieu m'en garde ! Je voulais dire seulement que dans la grotte où nous sommes descendus d'abord, Monseigneur m'a fait transporter, il y a deux jours, une caisse contenant tout un déguisement pour vous... Quand j'ai porté la caisse, j'ignorais ce qu'elle renfermait.

« Auparavant je n'avais même pas pénétré dans les souterrains où nous sommes et qui se trouvent à plus de six kilomètres du château... Monseigneur m'a révélé hier que la caisse que j'avais inconsciemment, mais en secret, portée jusqu'ici, contenait un costume d'homme à votre taille, et que vous devriez sans doute revêtir pour gagner plus facilement Paris.

« Tout avait été prévu par Monseigneur, qui avait vraisemblablement de bonnes raisons pour cela. Vous cacherez vos beaux cheveux, mademoiselle, sous une perruque à quatre marteaux ; un grand manteau à l'espagnole dont vous vous envelopperez vous dissimulera, d'autre part, complètement.



Rien ne manquait à l'équipement de la jeune fille.

— Pauvre père! C'est à peine, Bouscamous, si j'en crois mes oreilles.

— Mademoiselle, la caisse qui renferme les vêtements dont je vous parle est en bas.

— C'est bien.

— Alors je vais la chercher?

— Allez. »

Bouscamous sortit de la Mosquée et descendit l'escalier de cristal.

Il revint peu de temps après avec la caisse, et en remit les clefs à la *fée du château*, qui allait devenir la *fée Cévenole*.

*
*
*

En ouvrant la caisse, qui était en bois de rose, Roberte trouva d'abord tout un merveilleux costume d'homme en velours noir, avec un grand col de dentelle de Flandre.

Rien ne manquait à l'équipement de la jeune fille, qui allait se transformer tout à coup en un élégant cavalier : perruque, bottes, épée, chapeau, tout y était.

La perruque à quatre marteaux était faite de fils de soie d'un blond des plus agréables. Les bottes étaient en peau de mouton très souple; l'épée, à coquille d'argent, était fine et légère, et le chapeau, paré d'une véritable plume d'autruche, était en feutre mou, de façon à pouvoir se rabattre sur le visage, dont il devait cacher les traits. Il y avait même, au fond de la caisse à plusieurs compartiments, deux jolis petits pistolets à

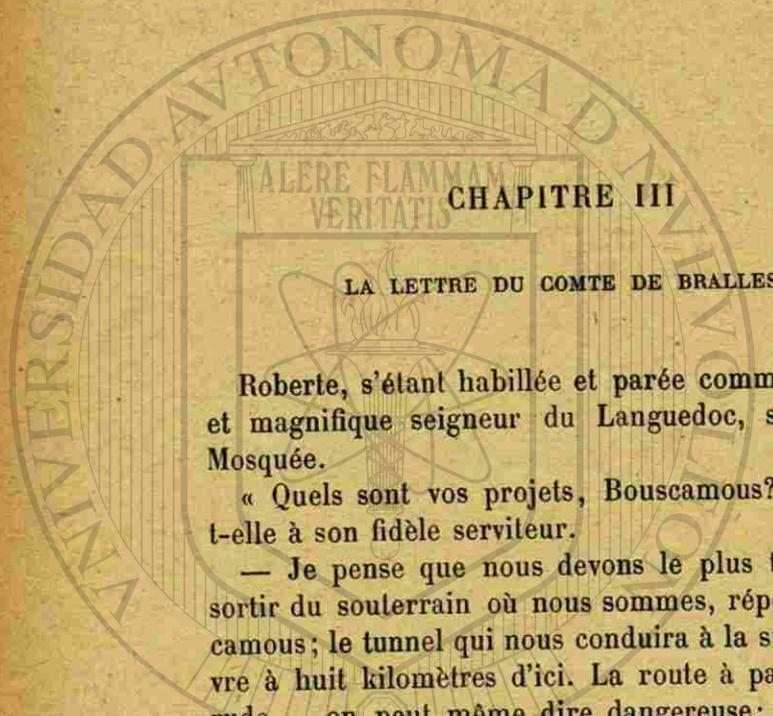
crosse d'ébène et un mignon poignard qui semblait un délicieux bijou.

Mais sous les vêtements de velours, au-dessus de tout cet attirail, notre héroïne avait trouvé une lettre scellée d'un large cachet de cire aux armes du comte de Bralles et portant cette suscription :

« A ma chère fille. — A Roberte. »

Aussitôt elle l'avait portée à ses lèvres et l'avait glissée secrètement dans son corsage, avec un petit frémissement ému bien naturel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE III

LA LETTRE DU COMTE DE BRALLES

Roberte, s'étant habillée et parée comme un jeune et magnifique seigneur du Languedoc, sortit de la Mosquée.

« Quels sont vos projets, Bouscamous? demanda-t-elle à son fidèle serviteur.

— Je pense que nous devons le plus tôt possible sortir du souterrain où nous sommes, répondit Bouscamous; le tunnel qui nous conduira à la surface s'ouvre à huit kilomètres d'ici. La route à parcourir est rude... on peut même dire dangereuse; il y a deux jours, cependant, j'ai pu la suivre sans accident. J'espère que, Dieu aidant, Mademoiselle pourra en effectuer heureusement le trajet.

— Oui, sans doute, si Dieu m'aide!

— Pour revenir sur terre, nous avons à suivre des chemins obscurs, à remonter plusieurs cascades... Il nous faudra quatre ou cinq heures, et, si je ne me trompe sur la hauteur où peut être actuellement le soleil que nous ne voyons pas, nous arriverons à la tombée de la nuit dans... *la vallée du Bonheur*, ainsi

appelée du nom du ruisseau qui la traverse, et qui tout à coup... se perd pour tomber dans ces abîmes où nous sommes.

« Avant minuit, sans doute, nous pourrons trouver abri dans les environs de Florac.

— C'est bien, dit Roberte.

Puis, après un instant de réflexion :

« Laissez-moi, Bouscamous. »

Le vieux soldat s'inclina respectueusement, et, sortant de la grotte, descendit l'escalier de cristal.

Pendant que Bouscamous, dans l'antichambre du palais souterrain, emplissait d'or sa ceinture, en bourrait ses poches et son escarcelle, Roberte prit connaissance de la lettre du comte de Bralles qu'elle avait trouvée dans la caisse en bois de rose.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère fille,

« L'avenir n'est à personne, car l'avenir est à Dieu!

« A l'heure où je t'écris ces lignes, je ne puis prévoir ce que l'avenir me réserve, mais j'ai peur, peur

1. La vallée du Bonheur est un site connu de tous les touristes qui ont escaladé les sommets de l'Aigoual, mais nous avons dit en débutant qu'il était impossible de retrouver aujourd'hui sur la carte l'exact emplacement du magnifique château de Bralles. Les magiciens des *Clapas* ont, depuis longtemps, effacé la trace des chemins qui pouvaient conduire autrefois dans ce castel.

pour toi... pour toi seule... Je n'aurais pas dû te garder près de moi, si longtemps...

« Je t'ai aimée trop égoïstement.

« Tu étais mon enfant, ma joie, mon rayon de soleil, ma fée aussi! comme celle de nos pauvres villageois.

« Peut-être! et je le souhaite, ne liras-tu jamais cette lettre; mais tu sais que je t'aimais bien, car tu m'aimes; l'amour filial n'est qu'une action réflexe de l'amour paternel... Si tu lis cette lettre, c'est qu'il faudra nous séparer en toute hâte, par suite d'événements que tu sauras alors... C'est que je devrai faire le grand voyage dont je t'ai parlé.

« Ne t'alarme pas, mon enfant; prie! espère!

« Si je m'en allais... en voyage, tu ne pourrais rester seule à Bralles. A Paris, il est pour toi un asile sûr chez ton parent, le marquis d'Alconcestro; il faudra t'y rendre... »

Les phrases, à cet endroit, se suivaient hachées et coupées, comme si elles avaient été écrites en un moment de vive émotion.

« Tu diras au marquis que ton oncle... t'aimait bien... Le marquis est tout-puissant... Il porte le flambeau aux petits couchers du Roi... J'ai dépêché à ton... à notre... parent un courrier qui, je l'espère, n'arrivera pas trop tard... »

Des griffonnages informes étaient rayés, des mots étaient raturés, mais on pouvait encore lire, sous les barres et les ratures, que le comte de Bralles avait avoué que plus de cinq cents paysans, qui avaient

tenu un conciliabule à la foire de Barre-des-Cévennes¹, lui avaient donné un rendez-vous à Saint-Maurice-de-Vantalon², où il allait se rendre.

Puis la lettre continuait :

« S'il fallait tout d'un coup, mon enfant, que je t'abandonne et que tu t'enfuyes... loin de Bralles, prends courage... Bouscamous est un brave. — Cet homme, qui m'est tout dévoué et qui aura mes ordres, vaut une escorte. Suis-le, obéis-moi, obéis-lui... et... si tu viens à savoir que quelque danger me menace, aie confiance en la magnanimité de Sa Majesté Louis quatorzième!... »

Roberte, ayant terminé complètement sa lecture, replia la lettre du comte de Bralles, qui finissait par des tendresses, et la remit dans son corsage.

« Cher père! » dit-elle simplement; mais sa physionomie était empreinte d'une étonnante énergie, qu'accentuait encore son costume masculin.

*
*
*

Quelles extraordinaires pensées avaient bien pu s'agiter dans l'esprit de Roberte?

Un miracle semblait s'être opéré en elle.

1. Barre-des-Cévennes, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Florac.

2. Saint-Maurice-de-Vantalon, hameau au pied du pic de Saint-Maurice (1,334 mètres). (*Géographie de la Lozère*, Adolphe Joanne.)

La blonde fée aux cheveux d'or, à l'air si doux, était comme transfigurée; il y avait des éclairs dans ses yeux.

Il semblait que c'était fini pour elle des pleurs, de la faiblesse et des dolentes prières!

Dieu n'aime que les courageux : « Aide-toi, le Ciel t'aidera, » dit un proverbe.

Avec l'aide divine, la fée, la « fée cévenole », allait faire des miracles!

CHAPITRE IV

LE BRAMABIAU! — LES ÉTOILES! — LES RÉVÉLATIONS
D'UN VIEUX BERGER

Tout au fond de la grotte qui servait d'antichambre à la Mosquée, Roberte et Bouscamous trouvèrent un lac à l'extrémité duquel grondait, écumante et terrible, une chute d'eau dite — de *brame* et de *bœuf* — « le Bramabiau », car elle faisait entendre un effrayant mugissement.

Avez-vous, par une nuit sombre sur l'Océan solitaire, entendu tomber sur la barque de pêche, où tremblent des existences humaines, la vague qui attaque, surplombe, couvre, rejaillit en écume et s'enfuit par les écoutilles?

Tel le Bramabiau tombait dans la vasque souterraine!

Mais Roberte n'avait plus peur. Avec son guide elle contourna le lac sur une margelle blanche sablée d'une poussière d'améthystes et d'opales, et s'en fut, jolie, brave et merveilleuse, en son costume de cadet du Languedoc.

Bouscamous accrocha à l'angle d'une anfractuosit

La blonde fée aux cheveux d'or, à l'air si doux, était comme transfigurée; il y avait des éclairs dans ses yeux.

Il semblait que c'était fini pour elle des pleurs, de la faiblesse et des dolentes prières!

Dieu n'aime que les courageux : « Aide-toi, le Ciel t'aidera, » dit un proverbe.

Avec l'aide divine, la fée, la « fée cévenole », allait faire des miracles!

CHAPITRE IV

LE BRAMABIAU! — LES ÉTOILES! — LES RÉVÉLATIONS
D'UN VIEUX BERGER

Tout au fond de la grotte qui servait d'antichambre à la Mosquée, Roberte et Bouscamous trouvèrent un lac à l'extrémité duquel grondait, écumante et terrible, une chute d'eau dite — de *brame* et de *bœuf* — « le Bramabiau », car elle faisait entendre un effrayant mugissement.

Avez-vous, par une nuit sombre sur l'Océan solitaire, entendu tomber sur la barque de pêche, où tremblent des existences humaines, la vague qui attaque, surplombe, couvre, rejaillit en écume et s'enfuit par les écoutilles?

Tel le Bramabiau tombait dans la vasque souterraine!

Mais Roberte n'avait plus peur. Avec son guide elle contourna le lac sur une margelle blanche sablée d'une poussière d'améthystes et d'opales, et s'en fut, jolie, brave et merveilleuse, en son costume de cadet du Languedoc.

Bouscamous accrocha à l'angle d'une anfractuosit

une échelle de corde, et l'escalade commença. Sa compagne, dont les forces semblaient doublées, gravissait les étages successifs avec une étonnante agilité.

Elle semblait invisiblement soutenue par une puissance surnaturelle.

Après une marche longue et compliquée d'escalades sous la pluie d'argent des eaux de la rivière, Roberte et Bouscamous arrivèrent à l'orifice d'un tunnel à l'extérieur duquel ils virent enfin les étoiles.

Qui donc est là-haut qui secoue
Rubis et perles dans les airs¹ ?

La voûte céleste, parsemée de gemmes brillantes, remplaçait sur leurs têtes la chape de plomb des grottes.

La riante vallée du Bonheur, dominée par les sommets de l'Aigoual, s'étendait devant eux.

La nuit était sereine, et, dispersés çà et là, comme cachés sous les voussures de la montagne, apparaissaient les *burons*, groupes de pauvres maisons à l'entour des cavernes, où se fabriquent encore aujourd'hui, comme autrefois, les fromages dits de Roquefort, faits du lait des brebis lozériennes.

Quelques rares lumières indiquaient que dans ces demeures il y avait des hommes.

« Allons là-bas, » dit Bouscamous.

1. Catulle Mendès.

*
*
*

Nul n'est forcé d'offrir l'hospitalité dans sa maison à des étrangers qui passent ; mais quand elle est donnée librement, celui qui la trahit est un lâche. Jamais un paysan cévenol n'a pu être appelé de ce nom-là. C'est pourquoi Bouscamous frappa avec confiance à la porte de la première maison qu'il rencontra.

Un vieux berger vint lui ouvrir.

« Nous sommes des voyageurs égarés dans la montagne, dit Bouscamous, et nous venons vous demander, brave homme, la permission de prendre chez vous un instant de repos.

— Je couche, dit le berger, sur un lit de bruyère... et je ne puis vous offrir pour souper, noble seigneur, que des laitages et des œufs avec une purée de châtaignes.

— C'est bien, répondit Bouscamous; ouvre ta porte à mon maître. »

Et il s'effaça pour laisser passer Roberte.

Jamais l'humble montagnard cévenol n'avait vu si merveilleux prince entrer chez lui; et tandis que Roberte enlevait son manteau et déposait sur une table son épée à coquille d'argent, il restait en admiration devant elle, les idées brouillées, ne sachant que dire et que faire.

« Hé! là! dit Bouscamous fronçant le sourcil comme s'il eût jugé indiscrette l'attitude du berger, nous avons faim, berger; qu'attends-tu pour nous servir? »

— Excusez-moi, messeigneurs! » fit l'homme tout confus.

Et il se précipita dans les profondeurs de sa demeure. Il revint bientôt chargé de toutes les provisions qu'il possédait et les étala sur la table.

Bouscamous s'empressa de faire le service.

La nièce du comte de Bralles se désaltéra avec délices d'un lait pur tout chargé de crème, et mangea avec appétit le pain noir et les mets qui lui étaient présentés.

Quand elle eut fini, elle remercia d'un mot et d'un sourire le vieux berger son hôte, puis elle abandonna les reliefs de son frugal repas à son fidèle serviteur Bouscamous.

Celui-ci avait faim, comme pouvait avoir faim le géant qu'il était. Il ne se fit prier que pour la forme et se mit à manger sans mot dire. Quelques instants auparavant, en effet, il s'était embrouillé dans des phrases malheureuses, et Roberte, qui tenait à garder son incognito, avait mis son doigt sur la bouche pour lui imposer silence.

La consigne était de se taire et de manger. En un clin d'œil Bouscamous lampa une grande jatte de lait et vida tous les plats.

Au fond, cependant, mécontent de lui-même et regrettant son intempérance de langage, le vieux soldat jetait des regards furibonds sur le berger, comme s'il eût pensé à le supprimer pour éviter toute indiscretion de sa part. Le montagnard, craintif, intimidé par ses regards, ne disait rien; mais, intrigué par les allures mystérieuses du couple étrange qu'il avait reçu chez lui, il réfléchissait. Assis sur un escabeau de bois, il méditait, en homme habitué aux longues réflexions en face de la nature.

des carrosses pour voyager commodément et rapidement; je désire partir de suite. »

Bouscamous n'avait plus qu'à obéir.

« Il sera fait suivant vos volontés, » dit-il.

Puis, se tournant vers le berger :

« Tu as entendu; il nous faut des chevaux à l'instant même. »

Le vieillard ainsi interpellé se gratta la tête, puis, après une pause, il prononça lentement :

« Un charbonnier près d'ici a deux bêtes nerveuses qui lui font un bon service... Le voisin Fabié, qui est un bûcheron, possède un fort cheval... »

— C'est parfait, dit Bouscamous en le regardant fixement comme pour scruter sa conscience. Amène-moi les trois bêtes.

— Toutes les trois? demanda l'homme étonné.

— Oui, arrange-toi pour cela, je choisirai la meilleure et payerai bien; voici de l'argent. »

Ce disant, le géant prit à pleines mains dans sa ceinture des pièces d'argent, dont le nombre impressionna vivement son interlocuteur.

« Prends ce qu'il faut. »

Le berger tendit sa main calleuse, et Bouscamous y mit plus de pièces blanches qu'elle n'en avait jamais contenu.

« J'allais oublier le principal, s'exclama-t-il; avec les chevaux, il nous faut un guide. »

Roberte acquiesça d'un geste.

« Ce guide, continua Bouscamous, ce sera toi. »

— Ce sera moi, approuva le berger, puisqu'il plait à vos seigneuries.

Et comme Bouscamous expliquait à Roberte qu'il prenait le berger pour guide afin de ne pas mettre trop de gens au courant de leur voyage :

« Je connais tous les sentiers, dit le berger pour se faire valoir.

— J'en suis convaincu, répliqua Bouscamous... Mais je veux avoir surtout un homme sur qui compter entièrement... de la façon la plus absolue?

— Je n'ai jamais trahi ni ma foi ni personne.

— C'est bien, dit Roberte, intervenant pour pallier la rudesse de son serviteur.

— Alors, marché conclu, confirma Bouscamous; si tu t'acquittes honnêtement de ta mission, tu seras récompensé; sinon, prends garde! »

Et, d'un geste significatif, il toucha la garde de la longue rapière qui pendait à ses côtés.

Comme le berger, sans plus attendre, s'apprêtait à sortir, Bouscamous le retint par le bras.

« Si on te questionne, lui recommanda-t-il, pendant que tu iras chercher les chevaux, tu diras que ceux que tu accompagnes sont des voyageurs qui viennent d'au delà les frontières. »

Puis, pour faire croire au paysan qu'il était en effet étranger, il punctua sa phrase d'un retentissant *Tarteiste!* — *Von drei Teuffel* (par trois diables), — comme disent les Allemands. C'était à peu près tout ce que Bouscamous avait appris d'allemand pendant la guerre du Palatinat.

Un quart d'heure plus tard, escortés par le vieux berger, Roberte et Bouscamous, à cheval, défilaient par les sentiers escarpés des montagnes cévenoles.

CHAPITRE V

LA PLUIE D'ARGENT. — LES CAMISARDS

La première partie du voyage de nos amis se passa bien; mais, vers minuit, des nuages floconneux commencèrent à passer rapides dans le ciel qui s'embrumait. L'air devint lourd et se chargea d'électricité. Peu à peu les bandes nuageuses, primitivement légères et transparentes, se précipitèrent en masses lourdes, le tonnerre gronda, un orage se déclina.

Les grands hêtres de la montagne plièrent en gémissant sous l'effort du vent qui tout d'un coup se leva; l'eau se mit à tomber à flots.

A l'endroit où se trouvaient nos voyageurs, il n'y avait aucun abri. C'était une gorge profonde que des orages comme celui qui venait d'éclater changeaient parfois en torrent, comme l'expliqua le vieux berger. La pluie tombait précisément en cataractes.

« Il faut fuir au plus vite, conclut le paysan.

— Monseigneur, cria Bouscamous à Roberte, monseigneur, vous n'avez pas peur?

— Non, répondit intrépidement la jeune fille.

Et comme Bouscamous expliquait à Roberte qu'il prenait le berger pour guide afin de ne pas mettre trop de gens au courant de leur voyage :

« Je connais tous les sentiers, dit le berger pour se faire valoir.

— J'en suis convaincu, répliqua Bouscamous... Mais je veux avoir surtout un homme sur qui compter entièrement... de la façon la plus absolue?

— Je n'ai jamais trahi ni ma foi ni personne.

— C'est bien, dit Roberte, intervenant pour pallier la rudesse de son serviteur.

— Alors, marché conclu, confirma Bouscamous; si tu t'acquittes honnêtement de ta mission, tu seras récompensé; sinon, prends garde! »

Et, d'un geste significatif, il toucha la garde de la longue rapière qui pendait à ses côtés.

Comme le berger, sans plus attendre, s'apprêtait à sortir, Bouscamous le retint par le bras.

« Si on te questionne, lui recommanda-t-il, pendant que tu iras chercher les chevaux, tu diras que ceux que tu accompagnes sont des voyageurs qui viennent d'au delà les frontières. »

Puis, pour faire croire au paysan qu'il était en effet étranger, il punctua sa phrase d'un retentissant *Tarteiste!* — *Von drei Teuffel* (par trois diables), — comme disent les Allemands. C'était à peu près tout ce que Bouscamous avait appris d'allemand pendant la guerre du Palatinat.

Un quart d'heure plus tard, escortés par le vieux berger, Roberte et Bouscamous, à cheval, défilaient par les sentiers escarpés des montagnes cévenoles.

CHAPITRE V

LA PLUIE D'ARGENT. — LES CAMISARDS

La première partie du voyage de nos amis se passa bien; mais, vers minuit, des nuages floconneux commencèrent à passer rapides dans le ciel qui s'embrumait. L'air devint lourd et se chargea d'électricité. Peu à peu les bandes nuageuses, primitivement légères et transparentes, se précipitèrent en masses lourdes, le tonnerre gronda, un orage se déclina.

Les grands hêtres de la montagne plièrent en gémissant sous l'effort du vent qui tout d'un coup se leva; l'eau se mit à tomber à flots.

A l'endroit où se trouvaient nos voyageurs, il n'y avait aucun abri. C'était une gorge profonde que des orages comme celui qui venait d'éclater changeaient parfois en torrent, comme l'expliqua le vieux berger. La pluie tombait précisément en cataractes.

« Il faut fuir au plus vite, conclut le paysan.

— Monseigneur, cria Bouscamous à Roberte, monseigneur, vous n'avez pas peur?

— Non, répondit intrépidement la jeune fille.

— Eh bien, berger, monte en croupe avec moi, et au galop, au galop! » commanda Bouscamous.

Sous l'action de l'éperon, les chevaux, qui sentaient instinctivement le danger, s'enlevèrent en des bonds fantastiques.

Soit qu'il fût plus nerveux que les autres, soit qu'il se sentit maintenu moins vigoureusement, le cheval de Roberte s'emballa. En quelques foulées il dépassa celui qui portait Bouscamous et le berger et bientôt les laissa loin derrière lui.

Bouscamous, terrifié, partit à toute allure à la suite de sa jeune maîtresse; mais il ne put la rejoindre, car le cheval de Roberte l'emportait à une vitesse effrayante. En vain le fidèle serviteur actionnait sa monture.

Bientôt l'animal, à bout de souffle, buta et tomba sur les genoux.

« Ventre-Saint-Gris! » hurla le géant, fou de désespoir.

Mais, comme il relevait son cheval pour tenter de repartir, le berger s'écria derrière lui, les bras au ciel :

« Ah! regardez donc là-haut! »

Bouscamous leva vivement les yeux vers le sommet d'une montée presque inaccessible, au pied de laquelle il se trouvait arrêté. Ce qu'il vit le laissa interdit.

Tout en haut de la côte, le cheval de Roberte, qui s'était vraisemblablement arrêté de lui-même, s'ébrouait, marchant au pas. Roberte n'avait pas été désarçonnée par l'effrayante chevauchée; et sa tête, recouverte de la perruque de soie blonde dont elle

s'était affublée dans la grotte de marbre, semblait environnée d'une auréole.

En escaladant un sentier escarpé pour la rejoindre, Bouscamous et le berger virent que l'eau qui découlait sur les plis de son vêtement brillait comme un métal poli lorsqu'il réfléchit une vive clarté. On eût dit qu'il tombait sur elle une pluie de feu ou des paillettes d'argent.

Le paysan trembla, et le vieux guerrier, saisi d'admiration, incapable d'expliquer le merveilleux phénomène qu'il voyait, laissa instinctivement échapper ces mots :

« La fée!

— La fée! interrogea son compagnon pris subitement d'une crainte mystérieuse.

— La *fée du château!* murmura Bouscamous.

— C'est donc elle? s'exclama le vieux berger, qui apparemment connaissait la légende qui s'était créée autour de la nièce du comte de Bralles.

— Oui, fit Bouscamous, mais, par la mort-Dieu, silence si tu tiens à la vie; car, aussi vrai que je m'appelle Bouscamous, si tu ne jures pas tout de suite de te taire éternellement sur ce que tu as vu cette nuit, je te jette dans les fondrières qui nous environnent.

— Je le jure, » répondit l'homme solennellement.

Bouscamous et le paysan, dont les âmes étaient simples, avaient expliqué un phénomène naturel, incom-

préhensible pour eux, en attribuant à Roberte un mystérieux pouvoir... qu'elle n'avait pas.

Le phénomène de la *pluie d'argent* qu'ils avaient vu tomber sur la jeune fille avait une explication scientifique.

En temps d'orage, il y a quelquefois tant d'électricité dans l'air, que dans l'obscurité ce fluide devient apparent sur certains corps, principalement sur l'eau¹. C'était le fluide électrique dont l'air était sursaturé qui avait argenté la pluie qui était tombée sur Roberte et avait découlé en traînées de feu de sa tête sur son manteau.

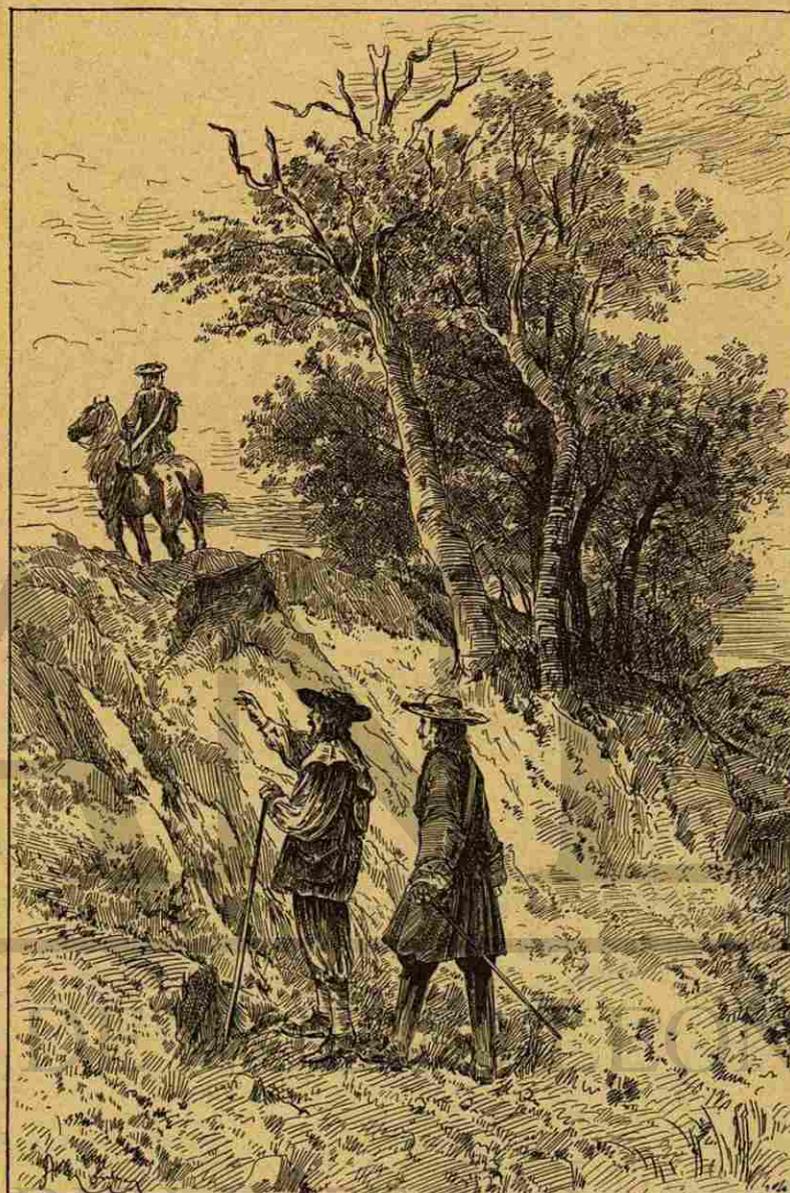
Une fée avait peut-être joué un rôle dans cette affaire, mais ce n'était pas la *fée du château*, c'était la *fée électricité*, dont aujourd'hui nous connaissons mieux le pouvoir.

Si notre héroïne elle-même s'était aperçue du phénomène, elle eût été la première à avoir peur, car en 1689 l'instruction scientifique des jeunes filles était des plus imparfaites.

Quant à ses compagnons, ils ignoraient complètement ce que c'était que l'électricité; leur imagination leur avait donné la seule explication plausible pour eux.

C'est au fond des grottes ténébreuses, dans les vastes forêts, au sein des lacs profonds, que sont nés les géants, les nains et les magiciennes; c'est la nuit qui a créé les feux follets, les esprits errants et autres

1. Bibliothèque des Merveilles, *les Météores*, par Zucher et Margollé.



• La Fée! •

chimères, parce que primitivement l'homme ignorant a expliqué à l'aide de sa seule imagination les mystères de la nature qu'il n'avait pas éclaircis.

Lorsque Bouscamous et le berger rejoignirent Roberte, la pluie avait cessé.

L'un et l'autre se gardèrent bien de faire devant la « fée » la moindre allusion à ce qu'ils avaient vu.

« Ah! vous voilà enfin! dit la jeune fille à leur approche; tout à l'heure j'ai eu très peur, car ce cheval a failli s'emporter. J'ai cru qu'il allait me jeter dans quelque précipice... Il ne m'est arrivé heureusement que d'y voir rouler mon feutre. »

Bouscamous, heureux de voir la nièce du comte de Bralles saine et sauve, sourit, car il était intimement persuadé que rien ne s'était passé sans la volonté de la jeune fille et que celle-ci avait voulu seulement l'éprouver.

Quant au vieux berger, il était absolument convaincu que Roberte avait voyagé à travers les nuages et qu'elle plaisantait agréablement à ses dépens. Il resta muet, car on ne discute pas avec les magiciennes, personnes terribles qu'on doit se borner à écouter sans les contrarier.

« Made... monseigneur, dit Bouscamous, faisant effort pour parler, vous m'avez fait bien peur.

— Vraiment, mon pauvre ami?

— Oui, » prononça le vieux soldat, songeur.

Puis, pour faire diversion :

« Vos vêtements, dit-il, sont, j'en suis sûr, traversés! »

Il disait cela sans en penser un mot, pour faire voir seulement l'intérêt qu'il portait toujours à la nièce de son maître, car la pluie ne pouvait, selon lui, avoir traversé le manteau qu'elle avait sur ses épaules pendant l'orage. Aussi fut-il très étonné d'entendre Roberte lui répondre par une affirmation, en l'invitant à la débarrasser de son vêtement, qui effectivement était trempé.

Le fidèle serviteur comprenait de moins en moins.

Comment des traînées de flammes avaient-elles pu, sans s'éteindre, courir sur un manteau qui avait été si trempé par la pluie?

Le vieux berger ayant proposé de s'arrêter dans une caverne qu'il connaissait, pour s'y reposer, Roberte l'approuva.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi...

même quand on est fée. Le paysan le fit bien voir en révélant à ceux qu'il guidait que les bergers, qui restent parfois plusieurs semaines à garder leurs troupeaux dans la montagne sans retourner au village, prennent la précaution d'amasser en certains endroits les choses utiles à leur vie solitaire.

Dans la caverne où il conduisit Roberte et Bouscamous, il y avait des bottes de bruyères et de fougères

bien sèches pour faire des lits, et des fagots de bois pour allumer un réconfortant brasier.

« Quel bonheur! » s'exclama Roberte naïvement.

Le berger la regarda d'un air surpris.

Est-ce qu'il ne lui suffisait pas d'un geste pour changer la caverne en un palais magnifique, avec des cheminées monumentales où un bœuf pourrait rôtir? Les fées lui paraissaient décidément de bien étonnantes personnes. Quelle diantre d'idée pouvait avoir celle qu'il avait devant lui, de se promener la nuit dans la montagne en sa compagnie?

Passivement, cependant, il délia les fagots et prépara un grand feu, que Bouscamous alluma à l'aide de son briquet.

Bientôt le bois crépita, des flammes s'élevèrent.

Quand ils se furent suffisamment séchés et réchauffés, nos trois voyageurs se couchèrent.

Roberte, confiante en la vigilance de Bouscamous, qui, en sa qualité de vieux guerrier, ne dormait jamais que d'un œil, s'abandonna au sommeil.

*
* *

L'aube naissait lorsque Bouscamous ouvrit l'œil qu'il avait fermé.

Un des chevaux attachés dans la caverne venait de se lever en sursaut.

« Est-ce qu'il aurait entendu quelque chose d'anormal? » se dit le vieux soldat, qui se mit sur un coude.

Très attentivement il écouta, et dans le fond d'un val

avoisinant la caverne il entendit se répercuter à intervalles égaux le cri lugubre de la chouette.

Pareil oiseau nocturne saluant l'aurore de ses chants, ce n'était pas naturel.

Bouscamous réveilla le berger qui ronflait à côté de lui :

« Écoute, » lui dit-il.

Le cri de la chouette se répéta.

« Eh bien!

— Eh bien?

— Tu as entendu?

— Oui.

— Hoù... hoù... hoù!

— Le cri de la chouette!

— Ce n'est pas naturel lorsque le soleil est levé. »

Bouscamous et le berger n'eurent pas longtemps à chercher l'explication de ce cri anormal; derrière les rochers, bientôt des hommes parurent; puis, sur un coup de sifflet qui était évidemment un signal attendu, ils pénétrèrent dans la caverne et se ruèrent sur nos amis en criant :

« Sus! sus! mort aux papistes! »

Bouscamous était un bon catholique; il avait été dragon du roi et n'aimait pas qu'avec un certain air de dénigrement on le traitât de « papiste ».

« Papiste! ah! ah! »

Le géant, qui s'était promptement mis debout, leva son poing énorme, et d'un terrible moulinet il abattit à ses pieds une trinité d'ennemis.

« Au nom du Père, — du Fils, — du Saint-Esprit, » dit-il à chaque coup, pour affirmer héroïquement sa

foi. S'il ne dit pas : « Ainsi soit-il, » c'est que son pied, lancé au hasard vers ses assaillants, ne rencontra rien qui l'arrêta.

Les antipapistes, qui étaient des paysans cévenols (les premiers Camisards), ne s'attendaient probablement pas à une profession de foi si fortement ponctuée.

Ils eurent un moment de recul et d'hésitation; mais tout autour du géant terrible ils hurlèrent comme des loups :

« A mort! à mort! »

C'en était fait de Bouscamous si, à ce moment, Roberte ne s'était élancée entre lui et ses assaillants.

Pour s'endormir sur son lit de bruyère, la jeune fille, quelques heures auparavant, avait ôté sa perruque à quatre marteaux, et ses cheveux, qui roulaient en masses blondes sur ses épaules, dénonçaient son sexe.

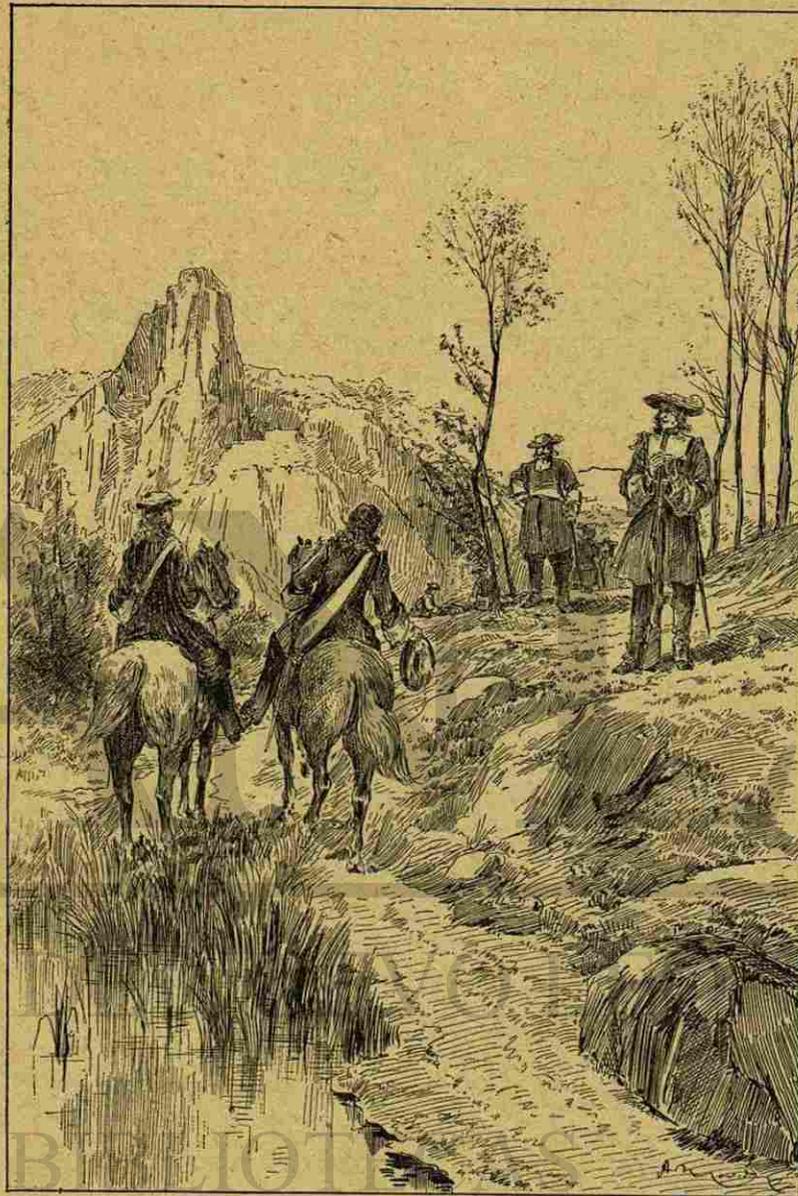
« Une femme! s'exclamèrent les Camisards, serrant dans leurs mains crispées les armes dont ils allaient se servir.

— Mes amis! s'écria Roberte, qu'allez-vous faire? Arrêtez.

— Qui es-tu donc? demanda une voix.

— Je suis la nièce du comte de Bralles, répondit Roberte.

— La fée! la fée du château, » hurla avec un accent rauque et terrible le vieux berger son compagnon,



Roberte et Bouscamous devant le chef des Camisards.

qu'un Camisard tenait couché à terre, sous son genou, prêt à l'étrangler.

A ces mots, la haine des paysans guerriers sembla s'apaiser tout d'un coup; instantanément, les couteaux rentrèrent dans leurs gaines.

Aulour d'eux, Roberte et son courageux serviteur Bouscamous n'eurent plus que des amis, que dis-je? des adorateurs, car leurs agresseurs tombèrent à leurs pieds.

La fée venait encore d'accomplir un miracle.

C'est du moins ce que pensa en son âme simple le vieux berger, qui, la gorge libre, respira plus à l'aise.

* * *

Ce fut à travers une haie de gens courbés à terre que Roberte sortit de la caverne, suivie par le géant Bouscamous.

On la conduisit devant le chef des Camisards. Celui-ci était un homme tout jeune, à la figure gracieuse et mâle tout à la fois.

Il se nommait *Jean Cavalier*. C'était un simple bouvier; mais, bien qu'il n'eût reçu aucune instruction première, il était doué d'excellentes qualités intellectuelles dont il savait merveilleusement tirer profit.

Dans cette guerre de partisans qui s'organisait et qu'il devait mener avec un certain succès contre les soldats du Roi, il devait conquérir jusqu'à l'estime de ses adversaires.

Plus tard en effet, quand fut entièrement réduite la

révolte des paysans cévenols, le maréchal de Villars, qui avait été à même d'apprécier ses mérites guerriers mieux qu'un autre, lui fit décerner un brevet de colonel.

Quand Roberte fut devant lui, Jean Cavalier écouta longuement sans les interrompre les explications que lui fournirent ses hommes. Puis il interrogea la prisonnière avec infiniment de tact et d'à-propos.

Lorsqu'il fut au courant de ses aventures, il comprit de quel puissant secours Roberte, auréolée de sa couronne de fée, allait être pour lui, et résolut d'en profiter.

Pour cela il convoqua autour de lui tous les paysans qu'il avait improvisés soldats, et devant eux rendit un solennel hommage à la nièce du comte de Bralles.

« Amis, dit-il, voici la fée du château, la puissante Fée cévenole qui vient parmi nous. Honorons-la. »

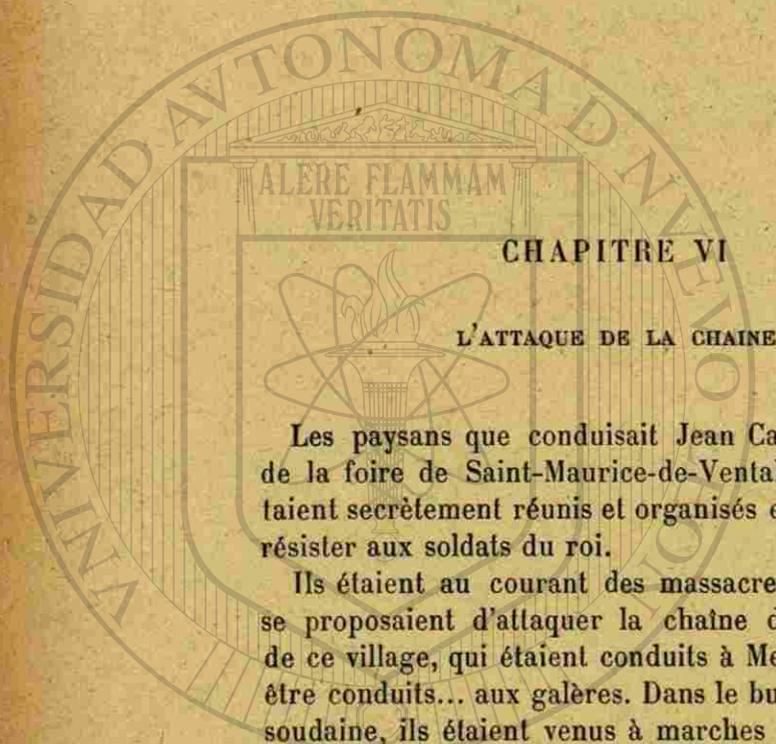
D'un geste inspiré, il leva ses bras au ciel comme pour appeler Dieu en témoignage, puis, mettant un genou en terre, il baisa respectueusement la main de la jeune fille restée debout.

« Gloire au Seigneur qui est avec nous, s'écria-t-il en se relevant.

« Chantez, chantez à Dieu,
Peuple fidèle... »

Et toute sa troupe entonna avec lui l'hymne de remerciement.

C'est ainsi que Roberte, sacrée reine et protectrice des Camisards, devint la *Fée cévenole*.



CHAPITRE VI

L'ATTAQUE DE LA CHAÎNE

Les paysans que conduisait Jean Cavalier venaient de la foire de Saint-Maurice-de-Ventalon, où ils s'étaient secrètement réunis et organisés en bandes pour résister aux soldats du roi.

Ils étaient au courant des massacres de Bralles et se proposaient d'attaquer la chaîne des prisonniers de ce village, qui étaient conduits à Mende pour de là être conduits... aux galères. Dans le but d'une attaque soudaine, ils étaient venus à marches forcées jusqu'à l'endroit où ils avaient surpris nos amis.

Sans perdre de temps, après les incidents que nous venons de rapporter, Jean Cavalier tint conseil avec ses principaux lieutenants et Bouscamous.

Bouscamous était un vieux soldat; c'était un ancien dragon, et par suite un excellent auxiliaire. Il connaissait la guerre et les pratiques de ceux qu'il fallait combattre, il ne pouvait manquer de se rendre utile.

Un plan fut rapidement élaboré, et l'on décida de le mettre à exécution sans tarder.

Des éclaireurs furent lancés en avant, tandis que le gros de la troupe se divisait en trois sections.

Et par la montagne coururent, agiles comme des chamois, les paysans habitués aux sentiers cévenols. Tous étaient pleins d'ardeur et convaincus de l'excellence de la cause pour laquelle ils allaient combattre.

*
*
*

Après plusieurs heures de marche, vers midi, les éclaireurs signalèrent la chaîne des prisonniers de Bralles que les Camisards recherchaient.

La chaîne avait fait halte, et les dragons bivouaquaient dans une gorge à l'abri du soleil, qui était très chaud.

Les chevaux étaient au piquet, les armes en faisceaux. Les dragons mangeaient, se reposaient, étaient joyeux; leurs prisonniers, enchaînés et couchés à terre pêle-mêle, se trouvaient à quelque distance d'eux à l'entrée de la gorge, gardés par quelques factionnaires.

L'occasion était propice.

Jean Cavalier dissémina tous ses hommes avec mission d'entourer le bivouac sans se laisser apercevoir.

« Courez au faite de ces rocs qui dominent, dit-il à Roberte et à Bouscamous. On va se battre! Il est inutile de vous exposer. Nos ennemis sont cernés; je crois que je les tiens. En tous les cas, vous allez voir comment va se conduire Jean Cavalier. »

D'un geste impératif, il leur montra la cime d'un mont, puis il bondit pour rejoindre ses hommes.

A la pensée de la chose horrible qui allait se passer, Roberte se sentit défaillir et se laissa aller dans les bras de Bouscamous, qui l'emporta.

Les dragons du Roi, qui s'employaient à une vilaine besogne avec le zèle que l'on sait, étaient néanmoins de braves soldats; leurs officiers étaient habiles en l'art de la guerre. S'ils avaient eu à combattre contre une armée régulière sur un sol étranger, il n'est pas douteux qu'ils se seraient gardés soigneusement de commettre l'imprudence de s'enfermer dans une gorge; tout au moins eussent-ils pris la précaution de placer autour d'eux des avant-postes avec des sentinelles en grand'garde; mais ils ne pensaient pas avoir de combat à livrer.

Ils faisaient métier de gardes-chiourme, et jusqu'alors ceux qu'ils persécutaient, de par le Roi, au nom de la religion catholique qui n'en pouvait mais, ne leur avaient opposé aucune résistance. Ils étaient à cent lieues de soupçonner la nouvelle organisation des paysans cévenols, qui devaient bientôt se faire connaître sous le nom étrange de *Camisards*.

Dans ces circonstances, il était naturel que les dragons se contentassent de faire surveiller par quelques factionnaires leurs prisonniers, d'ailleurs étroitement garrottés.

*
*

L'ignorance et l'erreur des dragons devaient singulièrement favoriser Jean Cavalier.

Lorsque ce jeune chef vit le bivouac entouré par ses hommes, selon ses ordres, il donna le signal de l'attaque en répétant trois fois le cri qui avait réveillé Bouscamous dans la grotte le matin même : hoù! hoù!

Des hululements éclatèrent successivement dans la montagne, et tout à coup une avalanche de paysans se précipita des hauteurs dans la gorge où se reposaient les dragons de Noailles.

En même temps, une forte escouade de Camisards, sous le commandement de Jean Cavalier, y pénétrait par le bas et s'efforçait de séparer les dragons de la chaîne de leurs prisonniers.

L'attaque inopinée dont ils se trouvaient l'objet jeta d'abord parmi les soldats du Roi une confusion inexprimable; un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels les factionnaires qui gardaient la chaîne, furent massacrés sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Le premier moment de surprise passé, les officiers réussirent cependant à rallier leurs hommes, dans le centre du ravin où ils se trouvaient enfermés. Faute de pouvoir faire mieux, ils leur firent former le carré.

Les soldats, presque tous sans armes, la tunique défectueuse, se tassèrent en bloc compact, résolus à vendre chèrement leur vie.

Ils se fussent tous fait tuer jusqu'au dernier pour le

Roi, plutôt que de se rendre à des paysans, car les dragons étaient fiers et braves. Mais Jean Cavalier, empêchant ses hommes de s'élancer dans un corps à corps meurtrier, se contenta de faire évader les prisonniers de Bralles, et d'assurer leur fuite en faisant, par surcroît, main basse sur les armes en faisceaux des soldats.

Lorsque les dragons comprirent sa tactique simple et humaine, un cri de rage s'éleva de leurs poitrines.

« En avant! chargez! » commanda un officier fou de colère, qui s'élança l'épée à la main contre les Camisards.

Ceux-ci, agissant suivant les ordres reçus, reculèrent comme s'ils refusaient la bataille. Les dragons, enhardis et fanatisés par l'exemple de leur officier, se précipitèrent en avant. Mais à peine avaient-ils fait vingt pas qu'une grêle de pierres énormes s'abattit sur eux, lancée par des paysans cachés derrière les rochers surplombants.

L'officier qui avait commandé la charge tomba la tête fracassée. Les dragons s'arrêtèrent, ce fut à leur tour de reculer.

« En arrière, dragons, si vous tenez à la vie, » leur cria Jean Cavalier, qui tout à coup apparut devant eux, debout sur un tertre.

Les soldats, farouches, lui montrèrent leurs poings menaçants, mais impuissants.

« Bandit! assassin! renégat!

— Pis que cela! Votre mattre pour l'instant! Dragons, je vous liens!

— Tu ne nous auras pas vivants, mécréant!

— Soit!

— Ame damnée!

— Peut-être; mais je vous laisse la vie pour que vous alliez dire à ceux qui vous ont envoyés que le Seigneur a délivré les innocentes victimes que vous pensiez offrir en holocauste à la colère du Roi.

— Maudit!

— Souvenez-vous de Jean Cavalier! Hosannah! Gloire au Tout-Puissant qui vous a châtiés par ma main. »

.....

Dans les sentiers, des hymnes éclatèrent tout autour des soldats du Roi confus. Il semblait y avoir des « barbets » partout. Petit à petit cependant les chants s'apaisèrent; un à un, les Camisards disparurent.

* *

Sur le haut de la montagne ensoleillée, Roberte, avec Bouscamous auprès d'elle, était en prière, lorsqu'elle vit venir son père, qu'escortaient le pasteur Léger et la foule des prisonniers de Bralles.

Vivement elle se leva et courut se jeter dans ses bras.

« C'est toi, ma Roberte! dit le comte.

— C'est toi, père! murmura tendrement Roberte.

— Oh! Dieu est juste et bon, ô mon enfant! »

Le noble seigneur et la jeune fille demeurèrent longtemps étroitement embrassés.

Ce fut pour eux un pur et doux instant de joie.

Mais à peine s'étaient-ils interrogés sur les miracles de la Providence qui les réunissait, que Jean Cavalier arriva avec ses hommes vainqueurs.

Le jeune chef, après avoir reçu de tous des remerciements mérités, s'occupait de battre en retraite avec ceux qu'il avait sauvés. Il voulait éviter de verser le sang français des dragons qu'il avait réduits à l'impuissance, mais auxquels l'idée de vengeance pouvait inspirer une folie.

C'est pourquoi, à toutes fins, il arma les hommes valides, et mit les vieillards, les femmes et les enfants sous la protection des mousquets pris aux soldats.

Plein d'espoir en l'avenir, le héros se mit à la tête de ses légions nouvelles avec un état-major où brillait le comte de Bralles. Il alla s'établir ainsi organisé au sein des montagnes inaccessibles où pendant plusieurs années il devait tenir en échec les soldats du Roi.

CHAPITRE VII

LA FATA MORGANA ET LE CHEVAL BLANC DU CORNETTE
BARON DE LUCEL

Le matin riait ingénu.
Tu m'as dit : « Viens!... » Je suis venu.
(CATULLE MENDÈS.)

Non loin des « Causse noirs » où se dressent des souvenirs celtiques, dolmens, menhirs, pierres druidiques, qui dans l'ombre projettent sur le sol des fantômes, les Camisards étaient cachés dans le « ravin des Arcs ».

Ils avaient trouvé un asile sûr au fond de cet abîme, sur lequel la nature a jeté les arches d'un pont gigantesque, inachevé. Ils avaient dormi sous un chaos de pierres qui, les dissimulant à tous, les laissait seuls avec Dieu!

L'aube commençait à poindre, mais le soleil avait peine à percer un épais brouillard qui flottait contre les rocs immenses et jusque dans leurs moindres sinuosités.

Sur la crête du ravin, des ombres allaient et venaient.

Mais à peine s'étaient-ils interrogés sur les miracles de la Providence qui les réunissait, que Jean Cavalier arriva avec ses hommes vainqueurs.

Le jeune chef, après avoir reçu de tous des remerciements mérités, s'occupait de battre en retraite avec ceux qu'il avait sauvés. Il voulait éviter de verser le sang français des dragons qu'il avait réduits à l'impuissance, mais auxquels l'idée de vengeance pouvait inspirer une folie.

C'est pourquoi, à toutes fins, il arma les hommes valides, et mit les vieillards, les femmes et les enfants sous la protection des mousquets pris aux soldats.

Plein d'espoir en l'avenir, le héros se mit à la tête de ses légions nouvelles avec un état-major où brillait le comte de Bralles. Il alla s'établir ainsi organisé au sein des montagnes inaccessibles où pendant plusieurs années il devait tenir en échec les soldats du Roi.

CHAPITRE VII

LA FATA MORGANA ET LE CHEVAL BLANC DU CORNETTE
BARON DE LUCEL

Le matin riait ingénu.
Tu m'as dit : « Viens!... » Je suis venu.
(CATULLE MENDÈS.)

Non loin des « Causse noirs » où se dressent des souvenirs celtiques, dolmens, menhirs, pierres druidiques, qui dans l'ombre projettent sur le sol des fantômes, les Camisards étaient cachés dans le « ravin des Arcs ».

Ils avaient trouvé un asile sûr au fond de cet abîme, sur lequel la nature a jeté les arches d'un pont gigantesque, inachevé. Ils avaient dormi sous un chaos de pierres qui, les dissimulant à tous, les laissait seuls avec Dieu!

L'aube commençait à poindre, mais le soleil avait peine à percer un épais brouillard qui flottait contre les rocs immenses et jusque dans leurs moindres sinuosités.

Sur la crête du ravin, des ombres allaient et venaient.

Les Camisards changeaient la garde; les hommes qui avaient dormi paisiblement allaient relever ceux qui avaient veillé pour eux.

Parmi les allants et venants à cette heure matinale, se trouvait le comte de Bralles, qui, accompagné de Roberte et de Bouscamous, allait visiter les avant-postes.

Notre héroïne, qui se complaisait dans l'admiration de la nature si étrangement belle sur les montagnes cévenoles, aimait à suivre son père adoptif dans ces occasions.

Ce matin-là, Roberte était plus que jamais inconsciemment impressionnée par le spectacle qui s'étalait devant elle, et comme elle connaissait la tournée habituelle du comte de Bralles et de Bouscamous, elle leur dit qu'elle irait les attendre sur une pointe élevée d'où l'on découvrait un horizon merveilleux.

Enveloppée dans une longue cape à l'espagnole, la jeune fille marcha vers son but. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle s'assit sur un roc et contempla mélancoliquement le vaste panorama.

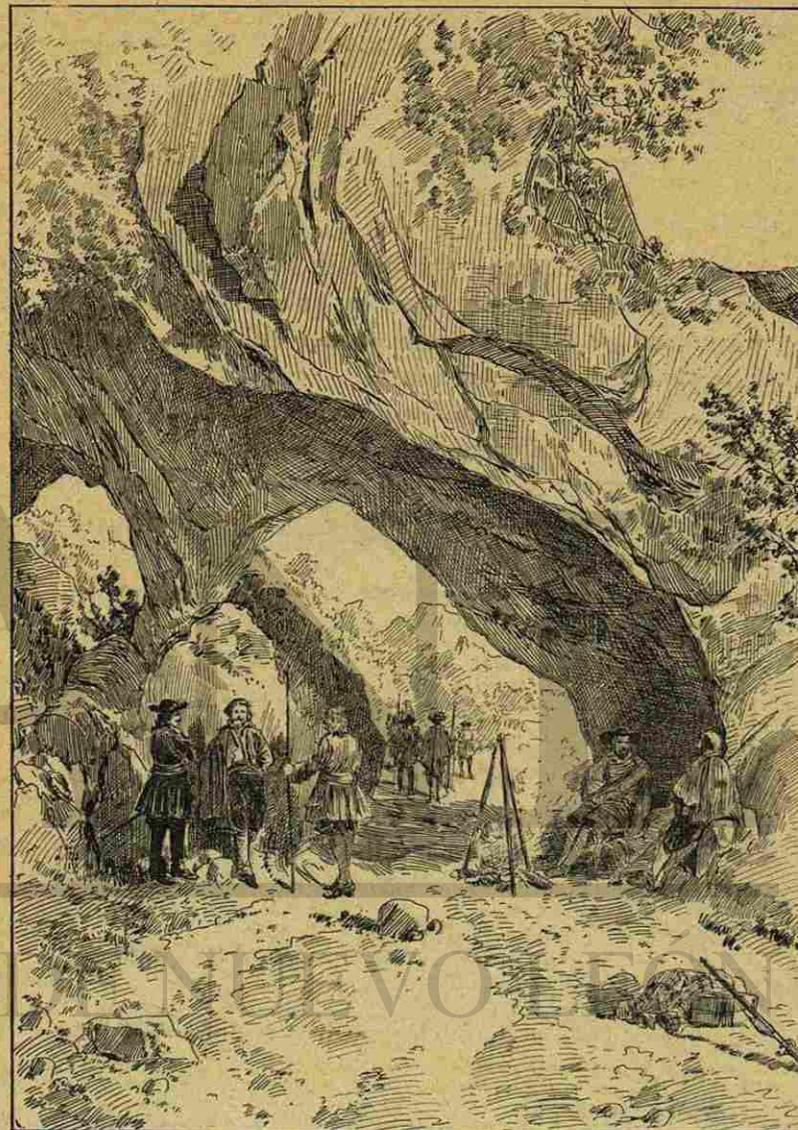
Au sud apparaissaient les sommets pointus de l'Aigoual.

A l'est se groupaient confusément les rochers dolomitiques des Causses.

A l'ouest s'étendait la vallée de la Roque, ombragée d'énormes châtaigniers.

Plus près, dans un précipice, flottait l'épais brouillard qui emplissait partout les bas-fonds comme il comblait le ravin des Arcs.

Tout à fait en face, trouant la brume, s'étendait une



Ils avaient trouvé un asile sûr.

masse de mamelons rocheux tapissés de plantes grim-pantes.

Roberte songea; et, se remémorant ses fiançailles tragiques, — toutes récentes et cependant lointaines, car de nombreux événements les avaient suivies, — elle pensa au cornette baron de Lucel, dont elle avait promis d'être l'épouse. Où était-il, l'élégant et brave officier des dragons de Noailles qu'elle avait soigné au château de Bralles, pour lequel elle avait chanté et qu'en secret elle avait aimé?

Tous les détails et tous les gracieux incidents de ses amours pures s'agitèrent dans son esprit.

En quel doux instant avait-elle confié ses pensées aux bavardes marguerites! Et comme avec émotion le cornette baron de Lucel avait arraché les pétales de ces fleurs au cœur d'or, pour leur ravir le secret de ses intimes confidences!

Elle gardait encore le souvenir enchanteur du baiser qu'elle avait échangé avec l'officier, lorsque celui-ci eut reçu plus tard du comte de Bralles l'assurance que l'oracle qu'il avait interrogé n'avait pas menti...

Sous l'empire de ses pensées, les lèvres de la jeune fille remuèrent, et tout bas elle appela l'homme qui avait reçu sa foi :

« Que n'êtes-vous là, mon cher fiancé! »

Puis un doute poignant traversa subitement son esprit : « Il ne m'aime plus! »

Comme dans un défi, elle se dressa debout et jeta au vent ce mot :

« Viens! »

Et voilà que tout à coup apparut, projetée sur les

monts sinueux, l'ombre gigantesque d'un cavalier fantastique monté sur un cheval énorme lancé au galop!

« Grand Dieu! » s'exclama Roberte, fixant avec une surprise mêlée d'effroi l'étonnante image.

Mais l'apparition se précisa à ses yeux étonnés; le cavalier était coiffé d'un casque, et Roberte reconnut que l'ombre qui se projetait sur la montagne blanche comme sur un écran, était celle d'un dragon du régiment de Noailles.

« C'est lui! » s'écria-t-elle soudain avec un accent inspiré, mêlé d'amour et de terreur.

— Qui donc? » s'exclama derrière elle la voix sévère du comte de Bralles, survenant avec une escorte de paysans armés.

Roberte n'eut pas un instant d'hésitation et répondit :

« Le cornette baron de Lucel! »

Malheureusement, à cet instant l'ombre qui avait halluciné la jeune fille s'effaça.

On ne vit plus rien sur la ligne sinueuse des monts qui trouaient l'épais brouillard emplissant les bas-fonds. Au loin apparaissaient les sommets de l'Aigoual, la vallée de la Roque ombragée d'énormes châtaigniers, et le groupe confus des masses dolomitiques des Causses.

Le matin riait ingénu!...

« Mon enfant! mon enfant! dit tristement le comte de Bralles, nos malheurs ont troublé votre esprit.

— Il n'est plus là, » dit Roberte hagarde, qui se jeta éperdument sur la poitrine de son oncle pour y étouffer des sanglots.

Sur l'ordre du comte de Bralles, Bouscamous mit Roberte sur un cheval, et tout le monde retourna silencieusement vers le ravin des Arcs.

A mi-chemin, on rencontra Jean Cavalier, qui, avisé qu'un événement extraordinaire avait dû se passer, accourait aux renseignements.

Le jeune chef s'informa.

« Hélas! mon Dieu! lui dit M. de Bralles, ma pauvre fille est hallucinée! »

Et il lui rapporta les propos d'apparence incohérents que Roberte avait tenus.

« C'est inouï, dit Jean Cavalier réfléchissant. Mais j'ai entendu raconter par mes hommes tant de choses étranges sur le compte de M^{me} Roberte, qu'il serait bon, je pense, d'éclaircir ce mystère. »

Avant que M. de Bralles ait eu le temps de répondre, notre héroïne, qui avait deviné la cause de ce colloque, s'exclama d'un accent prophétique :

« J'ai vu sur les monts d'en face l'ombre gigantesque d'un cavalier équipé en officier du Roi comme mon fiancé. »

Tous ceux qui étaient présents tournèrent la tête vers l'horizon que la jeune fille désignait du doigt. A leur grande surprise, ils virent se dessiner sur les monts l'ombre d'un géant à cheval, entouré d'autres ombres humaines d'une taille colossale, qui s'élançaient, les bras levés.

« Miracle! miracle! » crièrent les Camisards.

Mais le phénomène ne dura qu'un instant; le soleil, pénétrant la masse des brouillards des bas-fonds, l'agita, et y produisit une espèce de tourmente; des nuages brumeux montèrent vers le ciel en se colorant d'or et voilèrent subitement les images, qui s'évanouirent.

Le comte de Bralles et Jean Cavalier restaient interdits, se croyant le jeu d'une illusion.

Soudain, les appels des cornes à bouquin dont étaient munies les sentinelles gardant les approches du ravin des Arcs les rappela à la réalité.

« Alerte! commanda Jean Cavalier.

— Alerte! » répétèrent ses hommes, qui se hâtèrent vers leurs postes de combat.

Quelques minutes après, des Camisards arrivèrent hors d'haleine.

« Chef, dirent-ils à Cavalier, nous avons un prisonnier.

— Quel est-il?

— Un officier du régiment des dragons de Noailles.

— Son nom?

— Le cornette baron de Lucel.

— Il est seul?

— Seul... Il l'affirme du moins et s'est rendu sans combat; mais nos précautions sont prises, l'alarme est donnée à toutes les sentinelles. »

Le cornette baron de Lucel, prisonnier des Cami-

sards, se présentâ devant l'aréopage de leurs chefs, traînant par la bride un magnifique cheval blanc...

Un merveilleux phénomène naturel avait décelé à Roberte, puis à ses compagnons, sa présence sur les montagnes cévenoles, où il s'était follement aventuré.

Jadis, des visions fantastiques semblables étaient, en Italie, attribuées à une fée, la *fata Morgana*, dont les sortilèges émerveillaient les habitants de la côte de Calabre, de Reggio à Naples. Mais de nos jours des savants ont pénétré leurs mystères, et ils sont arrivés à expliquer scientifiquement comment un rayon lumineux, traversant le brouillard, peut réfléchir les objets qu'il frappe à des distances considérables, au-dessus des vapeurs qui s'élèvent de la terre.

Bernardin de Saint-Pierre raconte que, grâce à ce phénomène, le célèbre peintre Vernet réussit à dessiner le spectre d'une ville qui se trouvait à sept lieues de l'endroit où il en avait pris le croquis¹.

De Lucel était moins loin de Roberte lorsque celle-ci reconnut son ombre qui se projetait sur la montagne entre le ciel et la brume. L'intensité d'un puissant rayon de soleil traversant un brouillard épais avait décuplé la grandeur de l'ombre, qui était apparue monstrueuse.

C'était la seconde fois que l'officier tombait aux mains des Camisards, mais cette fois il n'en paraissait ni étonné ni mécontent. Comme l'avait dit l'homme qui avait annoncé sa capture, il s'était rendu sans combat.

1. *Les Météores*, par Zurcher et Margollé. Bibliothèque des Merveilles.

L'officier avait le sourire aux lèvres et ne paraissait pas intimidé par les mines rébarbatives des gens qui l'entouraient.

Lorsqu'il aperçut Roberte et le comte de Bralles, sa figure s'éclaira de joie, et, sans faire attention à Jean Cavalier ou à sa suite, il se précipita vers eux.

« Comte, j'étais à votre recherche. Mademoiselle, je bénis le Ciel qui me permet enfin de vous retrouver, » dit-il.

Puis il s'élança dans les bras du comte et baisa longuement la main de sa fiancée.

« Imprudent que vous êtes! dit le vieux seigneur.

— Baron, déclara Roberte, je suis heureuse, mais je tremble de vous voir ici. »

D'un ton badin et très maître de lui, comme s'il n'eût eu qu'à se faire pardonner une visite importune, de Lucel s'excusa. Ses manières semblaient vexer profondément les Camisards; mais Jean Cavalier, qui connaissait apparemment ses relations avec Roberte et le comte de Bralles, congédia ses hommes.

« Laissez-nous, commanda-t-il. Retournez à vos postes en prévenant vos camarades de redoubler de vigilance. »

Les paysans, interdits et confus, se retirèrent.

« Qu'est-ce qui lui prenait, au chef? »

« Monsieur, dit Jean Cavalier à l'officier du Roi, me donnerez-vous votre épée? »

— Sa Majesté, répondit l'interpellé, ne me l'a pas confiée pour cela.

Mais le comte de Bralles intervint vivement.

« Donnez-la-lui, dit-il. Jean Cavalier, qui m'a sauvé des galères avec cent autres malheureux, est un vaillant, et il vous la rendra plus tard.

— Je ne suis qu'un paysan, mais je suis le chef que ceux de ma caste ont choisi pour les venger, précisa Jean Cavalier. Il m'eût été facile, monsieur, de vous faire désarmer tout à l'heure par ceux de mes soldats que j'ai congédiés.

— Obéissez, prononça Roberte.

— Eh bien, soit, voilà mon épée, » fit Lucel, déboulant son ceinturon.

Jean Cavalier prit l'arme, et, après l'avoir gardée quelques instants, il la remit à Roberte.

« C'est votre trophée, mademoiselle, dit-il lentement.

— Merci, répondit la jeune fille, je ne la rendrai qu'à bon escient.

— Oh! ma bien-aimée! proclama Lucel, soumis à vos lois, je suis heureux de remettre ma destinée entre vos mains comme mon épée.

Pendant que les jeunes gens s'entre-regardaient, Jean Cavalier prit le comte de Bralles à l'écart. Il eut pendant un moment un entretien secret avec lui.

Tous deux revinrent ensuite vers le prisonnier, qui s'efforçait de calmer les alarmes de Roberte, et l'interrogèrent. De Lucel ne fit aucune difficulté pour leur conter toutes ses aventures.

De retour à Mende après son départ précipité de

Bralles, il avait eu peine à faire accepter la véracité de ses premières aventures. La chaleur avec laquelle il avait plaidé la cause de ses hôtes de Bralles l'avait même fait regarder comme suspect. Sans le témoignage de quelques-uns de ses soldats qui l'avaient vu tomber au milieu du désastre, sans la preuve de ses cicatrices, sans la haute situation de sa famille, il se fût trouvé fortement compromis.

« Hélas! dit M. de Bralles, c'était ce que je craignais, et si votre présence ici était connue, malheureux! vous seriez irrévocablement perdu.

— Non, répondit Lucel; j'ai réussi à obtenir un congé, et je m'en vais à Paris. En chemin, j'ai appris coup sur coup la prise de votre château, la délivrance de la chaîne et la présence de ma fiancée au milieu d'une bande de paysans. J'ai voulu aller l'y chercher. C'est le hasard, et aussi ma bonne étoile, qui m'a fait tomber aux mains de ces... gens, parmi lesquels je vous retrouve aussi, comte.

— En tombant, comme vous dites, aux mains de ces gens, monsieur, vous risquiez fort, fit de Bralles.

— Oh! entre ceux qui m'ont arrêté et moi il y avait un torrent assez large. J'ai pu parlementer à l'aise avant de me rendre. Certains obstacles, un mot magique — et le nom de la *fée* que j'ai prononcé, m'ont préservé des... soldats de M. Cavalier. Lorsque enfin j'ai su par eux que ma fiancée était tout près de moi, oh! bien vite je me suis soumis, je me suis rendu, et me voilà. J'ai retrouvé celle que je cherchais, mon cœur est plein de joie.

— Eh bien, monsieur le dragon, dit Jean Cavalier

l'interrompant, restez avec elle. Mais ne bougez pas. Rappelez-vous que vous êtes gardé à vue; que tout autour de vous il y a des hommes à moi qui vous tueraient si vous faisiez mine de vouloir vous sauver.

— Chef camisard, n'ayez crainte.

— Tant mieux. Je pourrai plus facilement aviser aux circonstances présentes, répliqua Jean Cavalier. Monseigneur, ajouta-t-il en s'adressant au comte de Bralles, viendrez-vous avec moi?

— Certes, répondit celui-ci, qui déposa un baiser sur le front de Roberte en lui glissant quelques mots bas à l'oreille, et serra la main de Lucel.

« A tout à l'heure, » dit-il en manière de conclusion.

Jean Cavalier sonna dans une corne à bouquin. Des Camisards parurent et s'emparèrent du cheval blanc du cornette baron de Lucel, qui resta seul en tête-à-tête avec sa fiancée.

Les deux jeunes gens s'assirent l'un près de l'autre et se prirent les mains.

« Oh! ma Roberte!

— Oh! mon cher baron!

— Oh! mon aimée!

— Votre audace m'effraye.

— Votre vaillance, à vous, que je retrouve après tant d'événements, au milieu de paysans guerriers, me confond et me ravit tout à la fois. Maintenant que vous savez tout de moi, me direz-vous par suite de

tinue les yeux fixés sur les étoiles de vos yeux. Vous êtes toute ma vie, toute ma raison d'être, car loin de vous je ne vivais plus. Mon corps était à Mende, et toute mon âme à Bralles où je vous avais laissée. Seul et triste, je songeais à ces soirs si doux où vous chantiez sur la harpe pour m'endormir. Vous en souvenez-vous?

— Je m'en souviens.

— Il me semblait, en fermant les yeux, qu'un ange déployait sur moi ses ailes... Déjà je vous aimais... et vous m'aimez maintenant?

— Je vous aime. »

Un grand silence suivit cet aveu, car toutes les paroles devenaient inutiles.

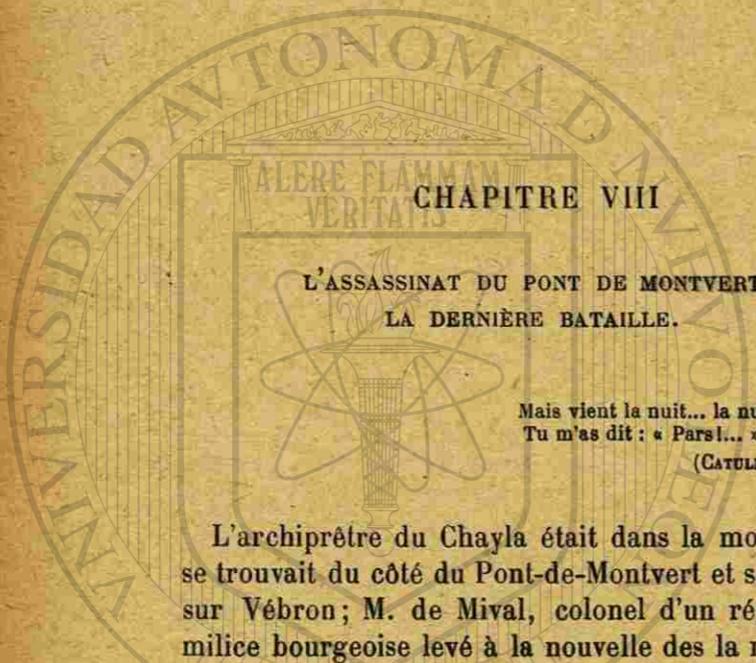
Tout à coup un énorme brouhaha se fit entendre. De Lucel bondit sur ses pieds.

« Donnez-moi mon épée, cria-t-il à Roberte.

— La voilà! » dit inconsciemment la jeune fille, qui un quart d'heure auparavant avait promis de garder l'épée de l'officier prisonnier.

Mais celui-ci n'eut pas à se servir de l'arme qui venait de lui être ainsi rendue.

Le tumulte qui avait effrayé nos amoureux était produit par les Camisards et les anciens prisonniers de Bralles, qui, sur l'ordre de Jean Cavalier, venaient de quitter le ravin des Arcs.



CHAPITRE VIII

L'ASSASSINAT DU PONT DE MONTVERT. LA DERNIÈRE BATAILLE.

Mais vient la nuit... la nuit d'été.
Tu m'as dit : « Pars!... » Je suis resté.
(CATULLE MENDÈS.)

L'archiprêtre du Chayla était dans la montagne. Il se trouvait du côté du Pont-de-Montvert et se dirigeait sur Vébron; M. de Mival, colonel d'un régiment de milice bourgeoise levé à la nouvelle des la révolte des paysans cévenols, le suivait avec six cents hommes.

Le terrible inspecteur des missions du Gévaudan exerçait sur son parcours d'effrayantes représailles. Il faisait fendre des poutres avec des coins de fer, et forçait les hérétiques de mettre leurs doigts dans ces fentes, dont il faisait retirer les coins. C'était ce que l'on appelait *les ceps de l'abbé du Chayla*¹.

Les Camisards, surexcités par ces récits, avaient juré de tirer vengeance du féroce archiprêtre, et, pour l'aller joindre, ils marchèrent toute la journée.

1. Extrait de *la France illustrée*, de V.-A. Malte-Brun, t. III.

A la nuit, leur troupe arriva près du *Bougès*, une des plus hautes montagnes de la Lozère, dont le sommet couvert de bois de hêtres en a pris le nom d'*Altefage* (hêtre élevé).

Certains campèrent dans la forêt; d'autres suivirent les gorges jusqu'au Pont-de-Mont-vert, où ils virent l'abbé du Chayla sans escorte s'enfermer dans le château qui l'avoisine.

*
*

Dans la forêt de l'Altefage, Roberte suppliait le cornette baron de Lucel, qui l'avait suivie, de s'enfuir à la hâte.

« Vous m'avez donné assez de preuves de votre amour, mon chevalier, disait-elle à son fiancé. Partez, laissez-moi. La nuit est propice pour assurer votre fuite, et demain peut-être il sera trop tard.

Mais de Lucel répondait :

« Non... je ne m'en irai pas seul.

— Partez, insistait la jeune fille.

— Non, disait encore l'officier; si vous restez, je reste.

— Mais nous sommes ici environnés de périls, mon chevalier!

— C'est mon bonheur de les partager avec vous.

— J'ai le pressentiment qu'il va se passer quelque chose de terrible et d'affreux cette nuit.

— La nuit est belle, c'est une nuit d'été.

— J'ai peur que de main l'aurore ne se lève sur un

carnage, que la rivière du Lot ne soit teinte de sang, et que vous ne soyez irrémédiablement compromis.

— Les nuages qu'irise la lune qui est sur nous sont aussi de couleur pourpre. Pourquoi, mon aimée, tant de larmes? n'avez crainte pour moi.

— J'ai peur!

— Alors souffrez que je reste près de vous.

— Ah! dit lentement Roberte en frissonnant, je n'ai pas peur pour moi,... j'ai peur pour vous! »

Puis, d'un mouvement fébrile, elle se leva et marcha à travers le camp, gagnant la lisière de la forêt.

De Lucel, inquiet, la suivit, et comme il arrivait près d'une pente, il vit tout à coup l'horizon rouge.

« Ah! trop tard! » dit Roberte en lui désignant d'énormes lueurs et des panaches de fumée à travers lesquels on distinguait nettement les tours du château féodal de l'abbé du Chayla.

Les Camisards venaient d'y mettre le feu. Postés tout autour du château qu'ils avaient cerné, ils massacraient tous ceux qui tentaient d'en sortir et les rejetaient dans le brasier qu'ils avaient allumé. Ce fut un horrible massacre.

Au moment où les toits de la demeure en flammes s'effondraient, l'abbé du Chayla se jeta par une fenêtre, mais en tombant il se cassa la jambe.

C'est en vain qu'avec l'énergie dont il était doué, il réussit à se traîner dans une haie vive qui servait de clôture à un jardin.

Il y fut bientôt découvert.

« — Allons garrotter ce persécuteur des enfants de Dieu! » s'écrièrent les assaillants; et, craignant pour

sa vie, le malheureux abbé vient se jeter aux pieds de leur chef; en vain celui-ci voulut-il le sauver : plusieurs de sa troupe reprochèrent à l'abbé toutes ses violences, ajoutant qu'il était temps de les expier.

« — Héli mes amis, leur criait le pauvre abbé, si je me suis damné, en voulez-vous faire de même? »

« A ces mots, il fut frappé.

« — Voilà pour ce que tu as fait souffrir à mon père, lui dit l'un.

« — Voilà pour avoir fait condamner mon frère aux galères, » ajouta un autre.

« On dit qu'il reçut cent cinquante-deux blessures. Il expirait au moment où l'on venait à son secours¹. »

M. de Mival et ses six cents hommes de la milice bourgeoise arrivèrent trop tard au secours de l'abbé du Chayla.

On s'imagine facilement quelle fut la colère du colonel quand il apprit ce qui venait de se passer et qu'il n'avait pu empêcher.

Comme il faisait nuit, il renonça sagement à se lancer dans une poursuite nocturne contre les Camisards, mais il se jura cependant d'avoir raison des mutins, et prit toutes les précautions nécessaires pour les retrouver le matin à l'aube.

Il savait d'ailleurs que la petite troupe des protes-

¹. Extrait de la *Géographie* de Malte-Brun.

tants, fatiguée par les marches de la veille, et d'autre part encombrée de gens peu valides, ne pouvait aller bien loin.

M. de Mival avait raisonné juste. Le lendemain matin, en effet, après une marche de deux heures, il réussit à joindre les Camisards du côté d'Alais. Lancer alors toutes ses forces contre eux, il réussit à culbuter leurs premières lignes, et la bataille commença.

Sur les ordres du comte de Bralles, les Camisards et leur suite s'étaient formés en deux triangles dont les bases se touchaient et avaient ainsi formé un losange.

M. de Mival voulait les envelopper tous, mais il ne put réussir qu'à enserrer le triangle inférieur; l'autre lui échappa.

« Prenons toujours ceux que nous avons, » dit-il.

Et il fit resserrer l'étau qu'il avait formé.

La bataille commencée se poursuivit acharnée; la fortune se rangea finalement du côté des miliciens de M. de Mival, malgré la vaillance des troupes au milieu desquelles se trouvaient M. de Bralles, Lucel et Roberte.

Bouscamous, qui se trouvait avec Jean Cavalier dans le premier triangle, réussit seul à passer indemne entre les branches de l'étau de M. de Mival.

♦♦

Lorsque le bon géant se vit séparé de ceux auxquels il avait voué sa vie, il eut un instant d'épouvante;

mais, ayant repris ses sens, il n'eut plus qu'une idée, les rejoindre. Il oublia le bataillon qui lui avait été confié, et courut vers ceux dont il était séparé. Après avoir essuyé plusieurs coups de feu, qui par bonheur ne l'atteignirent pas, il comprit qu'il était impossible de franchir la ligne des miliciens.

Alors il remonta vers le nord; mais les soldats de M. de Mival s'étendaient, étaient partout. Bientôt même, découvert et poursuivi, il ne dut son salut qu'à un hasard providentiel. Il tomba accidentellement dans une crevasse qui le fit subitement disparaître à tous les yeux. Ses ennemis avaient autre chose à faire qu'à s'inquiéter de son unique personne. Ne le voyant plus, ils arrêterent leur poursuite, et notre géant sauvé se trouva tout moulu au fond du précipice où il était tombé.

Il ressentait quelques meurtrissures sans doute, mais il n'avait rien de cassé : c'était l'essentiel. Bouscamous en avait vu bien d'autres.

S'étant secoué et frotté, il ne chercha plus qu'à se guider dans son antre pour en sortir.

Après quelques recherches, il fut assez heureux pour trouver un couloir et l'enfiler, en homme habitué aux chausse-trapes et dédales de cet étonnant pays de Lozère, qui ressemble à une scène de théâtre où l'on joue des féeries.

Par bonheur, le couloir souterrain où se trouvait Bouscamous remontait, et, après un quart d'heure de marche, notre héros se trouva devant une muraille de rocs à ciel ouvert.

Il ignorait absolument où il se trouvait; mais, en

écoutant attentivement, il lui sembla que la Providence, favorable à ses desseins, l'avait conduit par un chemin sûr vers ses amis. Derrière la muraille il entendait des bruits de bataille, une fusillade crépitait.

« Ils sont là, dit Bouscamous. Merci, mon Dieu! »

Le difficile était de franchir la muraille épaisse, de l'autre côté de laquelle on se battait. Dix mètres en largeur peut-être séparaient notre ami de l'endroit où les miliciens avaient acculé les Camisards à leur merci, mais il y avait aussi dix mètres en hauteur à franchir, et les rocs étaient à pic. A leur sommet, un hêtre immense, exécuté tout seul par hasard sur un lambeau de terre végétale, les couronnait comme d'un panache. Bouscamous ne se désespéra pas; il roula des pierres énormes près des rocs pour s'en faire un escalier.

Il lui fallait vraiment toute sa force étonnante pour mener à bien son travail.

Le géant luttait pour ainsi dire corps à corps avec les blocs de granit, qu'il montait les uns sur les autres dans ses bras avec des hants terribles et désespérés, car il avait peur d'arriver trop tard. Son entreprise était presque surhumaine; il ruisselait sang et eau.

Enfin il réussit et parvint à enserrer le tronc du hêtre qui couvrait la muraille escaladée.

Hélas! malgré toute l'activité de Bouscamous, le temps avait passé. Après une épouvantable fusillade, il y avait eu une fuite et une poursuite.

Déjà tout bruit de bataille avait cessé.

Monté sur le faite de l'arbre, Bouscamous n'aperçut plus au-dessous de lui qu'un effrayant spectacle.

Il n'y avait plus un seul Camisard debout; leurs nombreux cadavres jonchaient le sol.

Les miliciens victorieux venaient de se retirer, pour s'élancer à la poursuite de ceux de leurs ennemis qui leur avaient d'abord échappé.

Ils précipitaient leur poursuite, mais peu importaient à Bouscamous Jean Cavalier et les autres.

Tout son désespoir venait de constater que ses efforts pour rejoindre à temps ceux qu'il aimait avaient été vains. Il se désolait d'être arrivé trop tard pour mourir avec eux.

Il descendit du haut de son arbre, et lentement, par instinct, sans savoir au juste ce qu'il allait faire, il glissa vers le charnier où s'entassaient ses amis morts.

Hélas!...

Les pieds de Bouscamous glissaient dans des flaques de sang, heurtaient des membres rigides, déjà froids.

Il erra quelque temps.

Enfin il retrouva le corps du comte de Bralles couché sur un monceau de cadavres. Il le souleva dans ses bras puissants et le mit à l'écart.

Tout à coup un rayon de soleil fit miroiter à ses yeux l'éclat d'un uniforme rouge et vert avec des boutons d'or. C'était celui dont était revêtu le cornette baron de Lucel, vraisemblablement frappé d'abord, tombé le premier avant le comte de Bralles, qui l'avait recouvert de son cadavre.

« Morts tous deux, dit Bouscamous; mais qu'est devenue M^{me} Roberte qui était avec eux? »

En vain il explora le champ de bataille, il ne retrouva pas la fée cévenole.

Ses recherches cependant ne furent pas absolument vaines; en errant de côté et d'autre, il ramassa à terre une chaînette où s'accrochaient des médailles saintes frappées au verso d'un R surmonté de la couronne de la maison de Bralles.

C'était un bijou religieux perdu par la jeune fille au moment où les soldats de M. de Mival l'avaient emmenée prisonnière, ligotée sur un cheval, car elle avait échappé à la mort miraculeusement, et les miliciens vainqueurs l'avait trouvée vivante près du cadavre de son oncle. Bouscamous eut l'intuition que sa jeune maîtresse avait été sauvée.

« Elle n'est pas morte! » prononça-t-il à demi-voix, puisqu'elle était là et qu'elle n'y est pas restée.

Il ramassa le bijou perdu, puis il revint vers l'endroit où il avait trouvé les cadavres de son maître et du cornette Lucel.

En les mettant l'un à côté de l'autre hors du charnier où ils étaient tombés, il lui sembla que le corps du second était encore chaud et avait les membres flexibles. Alors il se pencha fébrilement sur lui, dégrafa la casaque qui l'enserrait, déchira la chemise et porta la main à l'endroit du cœur.

Il ressentit des pulsations.

Le cornette baron de Lucel, grièvement blessé, vivait encore.

Bouscamous, plein d'émotion, courut mouiller des linges dans un ruisseau, puis il revint vers l'officier, pansa ses blessures et le ranima.

Ce fut une joie lorsqu'il l'entendit prononcer ce mot :

« Roberte? »

la révolte des Camisards, à la tête desquels elle s'est mise, ma chère, pour combattre les soldats du Roi.

— Mais c'est une bien vilaine hérétique qu'il faudrait brûler, dit M^{me} de Montchevreuil.

— Une sorcière! ajouta M^{me} d'Hendicourt.

— Non, elle est très chrétienne, m'a dit M^{me} de Maintenon, qui s'est attachée à elle, car le discernement de la marquise est merveilleux.

— Nous serons heureux de l'applaudir ce soir, s'empressèrent de dire MM. de Joyeuse et de Tourville.

— Vous verrez, vous verrez, messieurs. Sa vue est impressionnante, sa beauté est merveilleuse, mais sévère au possible. La marquise dit qu'elle est douce, mais triste... triste! car elle a éprouvé de grands deuils. C'est pour qu'elle puisse demander une grande grâce au Roi que M^{me} de Maintenon la fait paraître aujourd'hui dans la pièce de M. Racine. Son oncle, qui lui servait de père, est mort; son fiancé, officier des dragons de Noailles, qui avait déserté pour la suivre parmi les paysans révoltés, est on ne sait où, banni de France comme rebelle. Elle est sans famille autre que celle du marquis d'Alconcestro. Depuis six mois qu'elle est à Saint-Cyr, douce, résignée, cachée à tous, elle ne faisait que pleurer et demandait à prendre le voile lorsque...

M^{me} d'O en était là de son récit lorsque tout à coup, au fond de la galerie, apparut M. de Brissac, major des gardes du corps, qui faisait sonner sa canne sur le sol, pour annoncer le passage du Roi.

En grand brouhaha, les courtisans se précipitèrent et formèrent la haie pour laisser passer le cortège.

Des cheveu-légers habillés de rouge et suivis d'une compagnie de mousquetaires gris et de mousquetaires noirs défilèrent, précédant le monarque.

Louis XIV, vêtu d'un costume très simple de couleur amarante, avec rabat de dentelles, et la poitrine barrée du grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit dont la croix lui battait les hanches, s'avança en saluant les dames.

Il marchait lentement, écoutant tous ceux qui s'avançaient pour lui parler, car, « allant et revenant de la messe, chacun lui parlait qui voulait, après l'avoir dit au capitaine des gardes ».

Des gardes-françaises et des gardes suisses fermaient la marche.

« Alors, à tantôt la suite du roman de la fée cévenole, dit M^{me} d'Hendicourt à M^{me} d'O, près de laquelle elle se trouvait, pendant que la grande de Montchevreuil se précipitait vers la chapelle pour s'y montrer au Roi avec son gros livre d'heures à la main.

— Soit, dit la gracieuse M^{me} d'O avec un sourire.

— Ma chère, répliqua malignement M^{me} d'Hendicourt, dans la bousculade je viens de retrouver mon mari, qui était au grand lever du Roi. Vous étiez bien renseignée, nous aurons cette après-midi la comédie chez M^{me} de Maintenon, m'a-t-il dit. Après l'office, chez moi, voulez-vous? Pendant le conseil des ministres, vous me terminerez votre récit, et ce soir nous en verrons sans doute le dénouement.

— Peut-être!

— A ce soir!

CHAPITRE II

ESTHER

C'était une grande faveur d'être admis dans les appartements de M^{me} de Maintenon à une représentation d'*Esther* par les demoiselles de Saint-Cyr.

« Les courtisans demandaient *Esther* comme ils demandaient *Marly*...

« Le Roi faisait une liste comme pour les voyages de Marly. Il entra le premier et se portait à la porte, tenant la feuille d'une main, et de l'autre levant sa canne comme pour former une barrière. Il y restait jusqu'à ce que tous ceux qui étaient inscrits fussent entrés.

« Ainsi, c'était le monarque lui-même qui présidait à ces assemblées et qui en faisait les honneurs. Toujours plein d'égards et de politesse pour les dames, il s'occupait du soin de les faire placer, et maintenait l'ordre partout par le respect qu'inspirait sa présence; lui-même allait recueillir les opinions et les suffrages et ne dissimulait point son estime pour l'auteur. Ces

Des cheveu-légers habillés de rouge et suivis d'une compagnie de mousquetaires gris et de mousquetaires noirs défilèrent, précédant le monarque.

Louis XIV, vêtu d'un costume très simple de couleur amarante, avec rabat de dentelles, et la poitrine barrée du grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit dont la croix lui battait les hanches, s'avança en saluant les dames.

Il marchait lentement, écoutant tous ceux qui s'avançaient pour lui parler, car, « allant et revenant de la messe, chacun lui parlait qui voulait, après l'avoir dit au capitaine des gardes ».

Des gardes-françaises et des gardes suisses fermaient la marche.

« Alors, à tantôt la suite du roman de la fée cévenole, dit M^{me} d'Hendicourt à M^{me} d'O, près de laquelle elle se trouvait, pendant que la grande de Montchevreuil se précipitait vers la chapelle pour s'y montrer au Roi avec son gros livre d'heures à la main.

— Soit, dit la gracieuse M^{me} d'O avec un sourire.

— Ma chère, répliqua malignement M^{me} d'Hendicourt, dans la bousculade je viens de retrouver mon mari, qui était au grand lever du Roi. Vous étiez bien renseignée, nous aurons cette après-midi la comédie chez M^{me} de Maintenon, m'a-t-il dit. Après l'office, chez moi, voulez-vous? Pendant le conseil des ministres, vous me terminerez votre récit, et ce soir nous en verrons sans doute le dénouement.

— Peut-être!

— A ce soir!

CHAPITRE II

ESTHER

C'était une grande faveur d'être admis dans les appartements de M^{me} de Maintenon à une représentation d'*Esther* par les demoiselles de Saint-Cyr.

« Les courtisans demandaient *Esther* comme ils demandaient *Marly*...

« Le Roi faisait une liste comme pour les voyages de Marly. Il entra le premier et se portait à la porte, tenant la feuille d'une main, et de l'autre levant sa canne comme pour former une barrière. Il y restait jusqu'à ce que tous ceux qui étaient inscrits fussent entrés.

« Ainsi, c'était le monarque lui-même qui présidait à ces assemblées et qui en faisait les honneurs. Toujours plein d'égards et de politesse pour les dames, il s'occupait du soin de les faire placer, et maintenait l'ordre partout par le respect qu'inspirait sa présence; lui-même allait recueillir les opinions et les suffrages et ne dissimulait point son estime pour l'auteur. Ces

représentations étaient autant de fêtes dont Racine était l'âme¹. »

Lorsque M^{mes} d'Hendicourt et d'O se présentèrent pour assister à la représentation de la journée, elles trouvèrent une foule énorme assiégeant toutes les portes des appartements de M^{me} de Maintenon. Mais, comme elles étaient alors merveilleusement en cour, un officier leur dit que leurs places étaient gardées et les fit entrer immédiatement.

Ces dames, ravies, se hâtèrent d'aller présenter leurs hommages au Roi, qu'elles trouvèrent causant avec M. de Meaux (l'évêque Bossuet), dont la présence en ce lieu les émerveilla.

« Sire, dirent-elles, nous sommes des plus heureuses d'assister à la fête de ce jour.

— Mesdames, je suis convaincu, leur répondit Louis XIV, que vous serez contentes de l'interprétation de la pièce de Racine. »

Et, consultant sa liste, il ajouta :

« Vous avez vos places près de M^{me} de Bagneuls, au second banc derrière les duchesses. »

Puis il reprit sa conversation avec l'éminent ecclésiastique.

M^{mes} d'Hendicourt et d'O saluèrent profondément et s'en allèrent présenter leurs compliments à M^{me} de

1. *Esther*, Œuvres de Racine, avec les commentaires de M. G. L. Geoffroy; Paris, 1808.

Maintenon, très simplement habillée « d'un damas feuille morte tout uni, coiffée en battant l'œil et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamants pendue à son cou¹ ». »

Après un échange de politesses avec la seconde reine de France, M^{mes} d'O et d'Hendicourt se rendirent à leurs places.

* * *

M^{me} d'Hendicourt, complètement mise au courant des aventures de Roberte par M^{me} d'O, attendait impatiemment de voir paraître en scène la jeune fille appelée à jouer le rôle d'Esther, en remplacement de M^{me} de Veillane, qui en avait été jusqu'alors chargée et s'en était acquittée merveilleusement.

« Ce que l'on n'explique pas très bien, dit-elle à son amie, c'est que votre fée camisarde, si triste pendant la première partie de son séjour à Saint-Cyr, ait tout à coup changé d'attitude et joue ce soir la pièce de Racine avec entrain.

— Je vous ai dit que la lecture qu'elle a faite de cette pièce l'a complètement enthousiasmée, et qu'enfin il y a peu de temps elle a reçu, de je ne sais quelle côte barbaresque, un petit paquet renfermant un collier avec des médailles saintes et quelques fleurs de marguerites séchées, le tout accompagné de ce court billet : *Priez pour nous*. C'est M^{me} de Maintenon, natu-

1. *Dix-Septième Siècle*, de P. Lacroix (Bibliophile Jacob).

rellement, qui a ouvert le paquet, et aussitôt elle a fait appeler son élève pour lui demander des explications.

— Elle en a fourni de satisfaisantes ?

— Il faut le croire, car depuis ce temps l'élève jouit d'une faveur extraordinaire, que confirme son apparition sur la scène aujourd'hui.

— Elle aura sans doute quelque peine à doubler M^{lle} de Veillane.

— On dit que non... La marquise affirme qu'elle joue avec une âme et une émotion vraiment admirables, notamment dans certains passages.

— Comme les femmes varient !

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Pourquoi ? Mais, à midi, vous me racontez, ma chère, l'histoire d'une fée huguenote dont les exploits m'ont scandalisée ; vous me dites que cette femme surnaturelle a été ramassée sur un champ de bataille dans les montagnes cévenoles, amenée à Paris et, sur l'instance prière de ce bon catholique le marquis d'Alconcestro, envoyée à Saint-Cyr au lieu d'être mise au couvent ; vous ajoutez que nous allons la voir, touchée par la grâce, jouer *Esther* avec une ferveur rare.

— Eh bien, si c'est la vérité ?

— Il est vrai que M. Despréaux a dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— M. Despréaux est un sage mentor, mais certains vers méchants du jeune baron de Breteuil qui courent sous le manteau seraient encore plus capables d'expliquer le phénomène qui vous surprend.

— Vraiment ?

— Si vous voulez me promettre de ne pas dire de qui vous les tenez ; je vous en montrerai douze.

— Comme préface à la pièce d'*Esther* ?

— Peut-être.

— Alors je jure.

— Puisque vous jurez, les voilà, » dit M^{me} d'O en tendant à son amie un papier plié en quatre.

M^{me} d'Hendicourt s'empressa de l'ouvrir et lut ces vers :

Racine, cet homme excellent,
Dans l'antiquité si savant,
Des Grecs imitant les ouvrages,
Nous peint sous des noms empruntés
Les plus illustres personnages
Qu'Apollon ait jamais chantés.

.....
La persécution des juifs
De nos huguenots fugitifs
Est une vive ressemblance,
Et l'*Esther* qui règne aujourd'hui
Descend des rois dont la puissance
Fut leur asile et leur appui

« Le petit baron de Breteuil, observa M^{me} d'Hendicourt, est un audacieux étourdi. Il est regrettable que vous n'ayez pas la fin du morceau.

— Bien des courlisans vous la diront, ma chère. Mais chut... On frappe les trois coups, » répliqua M^{me} d'O. ®

* *

Des musiciens placés dans des tribunes jouèrent un morceau de prélude, et M^{lle} de Marçay-Villette parut pour réciter le prologue de la *Pitié*.

Après, la pièce commença.

Roberte, un peu intimidée, ne sembla pas d'abord avoir les qualités artistiques de M^{lle} de Veillane; mais, en répondant à sa partenaire qui faisait la confidente Élise :

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis;
Celui par qui le Ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée,

elle mit dans ces paroles tant d'angoisse et de vérité, que M^{me} d'Hendicourt souffla tout bas à sa voisine :

« Cette petite a vraiment sur le cœur un gros secret. »

Mais bientôt notre héroïne Roberte conquiert tous les suffrages en gémissant sur le sort des filles de Sion.

Elle frissonna réellement quand elle entendit Mardochée lui rappeler l'édit sanguinaire du roi Assuérus, proscrivant le peuple juif comme Louis XIV avait pros crit ses pauvres paysans cévenols... et son oncle !

Et le roi, trop crédule, a signé cet édit !
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?...
Le fer ne connaîtra ni le sexe, ni l'âge...

Elle fit plus que de frissonner, elle pleura de vraies larmes, songeant aux massacres de Bralles.

La cour ne comprit pas le motif de ses larmes, mais fut émue tout de même et la salua de vifs applaudissements.

Alors l'actrice improvisée s'identifia complètement avec le personnage qu'elle représentait. Il lui sembla qu'elle allait plaider non la cause des Juifs devant l'asiatique monarque Assuérus, mais celle des pauvres Camisards devant le Roi de France qui était là et la regardait avec des yeux étonnés. Elle dit merveilleusement la prière d'Esther :

O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi!
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.

Des applaudissements unanimes éclatèrent de nouveau.

Roberte continua :

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles.

Et ce fut du délire quand elle termina la tirade :

Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me fais répandre.

A l'entr'acte, tout le monde s'interrogea sur la jeune inconnue qui déclamait avec des accents si sincères, et l'excellente interprète d'*Esther* bénéficia pendant tout le reste de la représentation d'un intérêt qui allait croissant...

« Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément que votre élève m'a causé, » dit le Roi à M^{me} de Maintenon, quand la représentation fut finie.

Roberte avait joué la tragédie d'*Esther* avec passion et talent, parce qu'elle avait assimilé la persécution exercée autrefois contre les Juifs, à la persécution qui s'exerçait contre les protestants.

Elle avait cru pouvoir faire sentir au Roi l'injustice de ses proscriptions, lui dénoncer le ministre Louvois qui soufflait à son oreille la cruauté.

Elle avait voulu lui crier les horreurs de ses ordres effroyables, les meurtres inutiles sans raison, et le sang de ses sujets fidèles regorgeant jusqu'à lui.

Avec un accent farouche elle avait déclamé :

Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté;
Un ministre ennemi de votre propre gloire..

C'est lui, c'est le ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.

Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!

Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Doucement elle avait ensuite plaidé la cause de ses amis.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

Mais le roi Louis XIV ne s'était intéressé qu'aux basses flagorneries qui étaient à son adresse dans la pièce de Racine, et les prières d'*Esther* ne l'avaient pas le moins du monde incité à rapporter les ordres barbares qu'il avait donnés.

Lorsque, à l'issue de la représentation, Roberte fut présentée au Roi par M^{me} de Maintenon, elle eut le grand honneur de recevoir des compliments de Sa Majesté. Mais lorsque la pauvre enfant, croyant le

moment propice, tenta de faire allusion à ses pauvres paysans cévenols persécutés comme les Juifs du temps d'Assuérus, le Roi fronça le sourcil et se tourna d'un air mécontent vers M^{me} de Maintenon. La marquise, très ennuyée de l'impair de son élève, se hâta de changer de conversation; mais Roberte, mal habituée aux usages de la cour, se jeta en pleurant aux pieds de Louis XIV et tendit vers lui ses mains remplies des trésors qui lui étaient venus d'on ne savait quelle côte barbaresque, comme avait dit M^{me} d'O.

Le Roi prit le collier garni de médailles saintes, les marguerites séchées et le billet sur lequel étaient les mots : « Priez pour nous, » puis il demanda brusquement.

« Qu'est-ce que c'est que cela? »

La marquise de Maintenon trembla, et, contrainte, donna des explications.

Le collier garni de médailles était celui que Roberte avait perdu dans les montagnes cévenoles lorsqu'elle était tombée sur le cadavre de son oncle le comte de Bralles. Les fleurs séchées étaient le gage d'amour échangé autrefois entre Roberte et le cornette baron de Lucel, officier des dragons de Noailles, banni de France pour crime de haute trahison.

Le billet était de l'écriture de l'ex-officier, qui se repentait peut-être, et pour lequel Roberte demandait grâce.

« Ah! dit le roi sévèrement, voilà donc pourquoi cette petite a si étrangement joué Esther! Marquise, il ne faut plus qu'elle joue la tragédie devant moi avec ces idées. Renvoyez-la. »

Cet arrêt fut suivi pour Roberte d'un ordre de retour immédiat à Saint-Cyr.

*
*
*

Loin de l'endroit où se passait cette scène, M^{me} d'Hendicourt, curieuse de savoir toute la pièce étourdie de M. de Breteuil, questionnait des courtisans sur la fin du morceau que M^{me} d'O n'avait pu lui montrer.

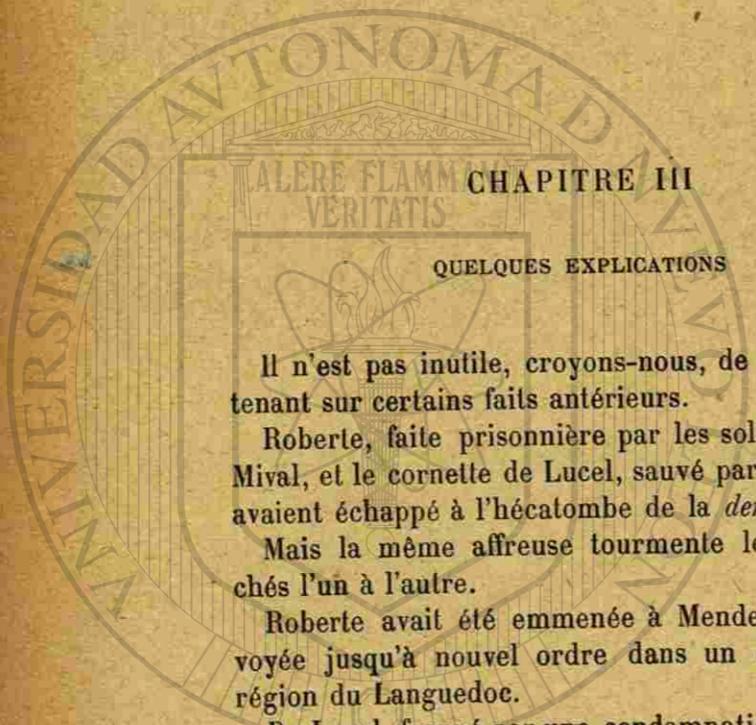
Fine comme elle l'était, elle ne tarda pas à en connaître le dernier quatrain, qui est la conclusion de ce chapitre. Une bonne amie de M^{me} de Maintenon l'avait dans son livre d'heures.

Pourquoi donc, comme Assuérus,
Notre Roi, comblé de vertus,
N'a-t-il pas calmé sa colère?
Je vais vous le dire en deux mots :
Les Juifs n'eurent jamais affaire
A jésuites ni dévots.

« Que lisez-vous donc là, comtesse? lui dit en passant la grande M^{me} de Montchevreuil.

— Des vers qui ne vous amuseraient pas, madame, » répondit la spirituelle M^{me} d'Hendicourt, en faisant une révérence, tandis qu'au loin éclatait de rire M^{me} d'O.

®



CHAPITRE III

QUELQUES EXPLICATIONS

Il n'est pas inutile, croyons-nous, de revenir maintenant sur certains faits antérieurs.

Roberte, faite prisonnière par les soldats de M. de Mival, et le cornette de Lucel, sauvé par Bouscamous, avaient échappé à l'hécatombe de la dernière bataille.

Mais la même affreuse tourmente les avait arrachés l'un à l'autre.

Roberte avait été emmenée à Mende et de là envoyée jusqu'à nouvel ordre dans un couvent de la région du Languedoc.

De Lucel, frappé par une condamnation à mort pour trahison, avait dû quitter la France et gagner l'étranger.

Après un court séjour dans son couvent provincial, Roberte avait dû à l'influence de son vieil oncle d'Alconcestro, et peut-être un peu aussi au bruit qu'avaient fait ses aventures extraordinaires, d'être envoyée à Saint-Cyr.

La légende de la fée du château avait, en effet, dépassé les murs de Mende. Elle avait franchi les

hautes montagnes de la Lozère, pour arriver enfin jusqu'à Paris. L'écho en était venu jusqu'à Versailles et jusqu'aux oreilles du Roi, si bien que les prouesses de la jeune fille, contées plus ou moins merveilleusement par les uns et les autres, fit à un moment parler toute la cour et toute la ville.

L'enthousiasme, ou plutôt la curiosité fut telle que plusieurs grandes dames qui, par genre et par mode, avaient changé leurs hôtels en maisons d'éducation pour jeunes filles, sollicitèrent l'honneur d'obtenir Roberte comme pensionnaire, afin d'avoir la gloire de sa conversion.

« Vraiment, dit Louis XIV, qui, malgré tous ses défauts et son orgueil, était homme à s'éprendre du récit des actions courageuses quelles qu'elles fussent, cette petite, si ce que l'on dit est vrai, ne doit pas être une enfant ordinaire. J'y penserai. »

Précisément, le lendemain, à son petit lever, il aperçut dans son entourage le vieux duc d'Alconcestro qui cherchait à l'approcher :

« Je parierais, messieurs, dit à ses courtisans le Roi, qui s'éveillait de bonne humeur ce jour-là, je parierais, avec chance de gagner, je crois, que mon pauvre vieux duc d'Alconcestro, qui se fait rare depuis quelque temps, est venu tout exprès ce matin pour me raconter les aventures merveilleuses d'une jeune fille révoltée.

— Sire, répondit le duc, mon âge ne me permet plus d'être aussi assidu que je le voudrais auprès de Votre Majesté; je la prie de m'excuser.

— Allez, duc, interrompit le Roi, très gai, je commence à savoir ce que c'est que l'on appelle les dou-

leurs, et je vous pardonne. Parlez! parlez donc, mon cher duc; ces messieurs sont, comme moi, impatients de vous entendre.

— Sire! je venais, plein de confusion, solliciter la grâce d'une coupable, justement enfermée dans un couvent, c'est vrai; mais cette coupable est ma petite-nièce, et je déplore ses aventures à vos pieds.

— Monsieur de Louvois, dit Louis XIV s'adressant tout à coup à son ministre, en feignant de ne plus écouter le vieux duc, il paraît qu'un de nos intendants délient dans un couvent une jeune fille qui fait parler toutes les langues de la cour et ramène à mon chevet mes plus vieux serviteurs. Dites donc à M. de Basville, je vous prie, de faire conduire cette jeune fille à Paris; je serai curieux de voir si M^{me} de Maintenon, qui a raison des esprits les plus rebelles, aura raison de la mauvaise éducation de la petite-nièce du duc d'Alconcestro. »

Puis, revenant au vieux duc qui s'efforçait de faire bonne contenance sous l'épigramme :

« Eh bien, dit-il, vous êtes satisfait? »

— Tous mes vœux sont comblés, dit le duc en s'inclinant, au milieu des sourires narquois des courtisans.

C'est ainsi que Roberte était entrée à Saint-Cyr; puis on l'avait oubliée, personne n'en avait plus parlé.

Elle avait, d'ailleurs, fait tout ce qui dépendait d'elle pour cela.

devait miraculeusement lui ramener Lucel, son fiancé, elle attendait patiemment que le miracle se produisit. Forte de sa foi, elle revoyait en de longues extases son beau chevalier (dont elle ignorait complètement le sort) lui revenant plein de gloire, toujours jeune, toujours séduisant. Cela lui suffisait pour vivre résignée et presque heureuse par la perspective de l'avenir.

Mais un jour que M^{me} de Veillane se trouvait indisposée, on lui avait fait apprendre le rôle d'Esther, et les vers de Racine avaient fait une forte impression sur elle. Elle avait répété la pièce avec âme, l'avait jouée avec passion devant le Roi, et l'on sait le reste.

Les aventures du cornette baron de Lucel avaient été naturellement d'un genre différent.

Pendant un mois, il avait vécu obscurément caché dans les montagnes cévenoles en compagnie de Bouscamous; puis, un jour, ayant appris que l'on avait instruit un procès de haute trahison contre lui et qu'il était condamné à mort, il avait gagné l'étranger.

Personne ne savait ce qu'il était devenu, s'il était mort ou vivant.

Dans l'espérance qu'il avait pu échapper à la mort, sa famille avait tenté des démarches auprès du Roi pour obtenir sa grâce, mais Louis XIV avait été inflexible.

« Il suffit, avait répondu le Roi, de naître gentilhomme pour être cher à mes yeux, pour obtenir de moi bon accueil, faveurs et privilèges, car je pense toujours que bon sang ne peut mentir; mais lorsque je reconnais qu'un gentilhomme est indigne des avantages et des honneurs qu'il reçoit d'avance de par sa naissance, je suis impitoyable. »

A M. de Lucel père, qui avait un autre jour fait une tentative du même genre, il avait dit :

« Croyez-vous donc que le baron soit encore vivant? »

M. de Lucel père avait répondu :

« Sire, je l'ignore, mais je l'espère. »

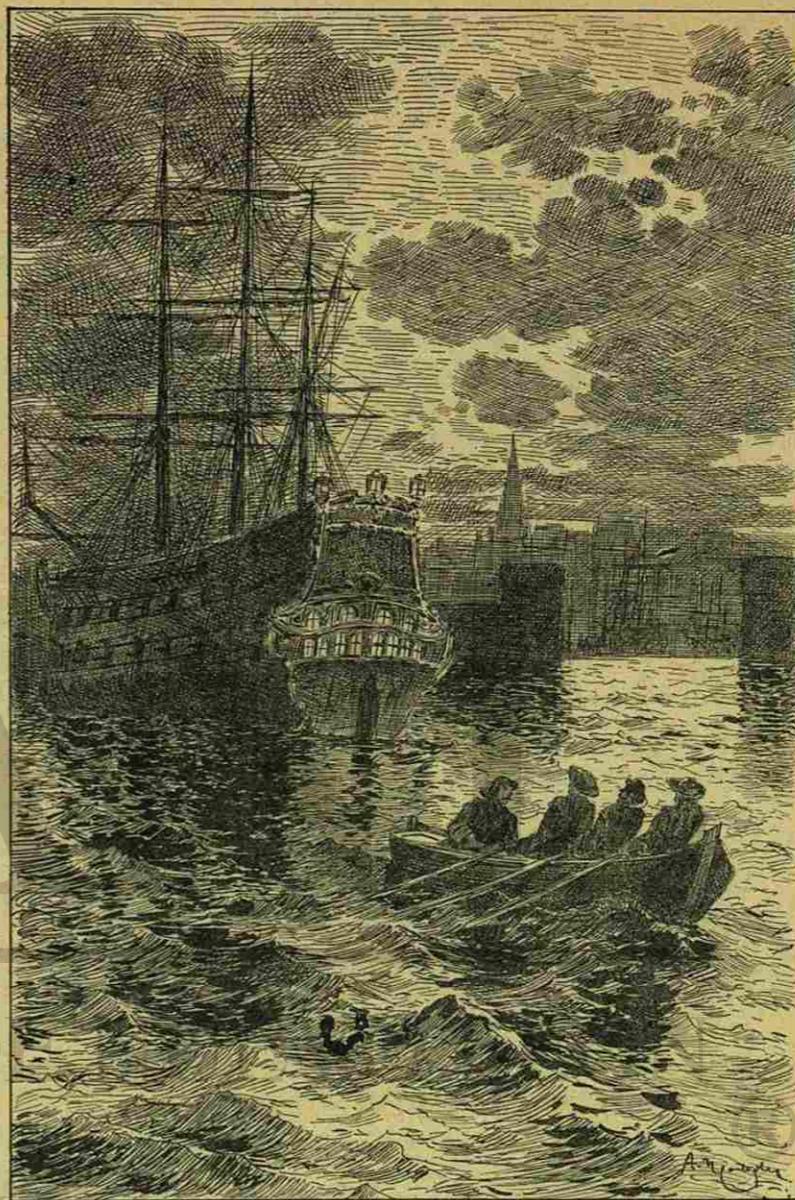
Et le Roi, avec un geste évasif, avait répliqué :

« Je ne veux pas obliger un vieux serviteur à me livrer son fils pour l'envoyer à l'échafaud, à tout le moins aux galères. Pour vous j'oublierai sa conduite. S'il veut échapper à sa juste condamnation, qu'il reste hors de mon royaume comme un proscrit sans nom. Mes officiers de police ne s'en occuperont pas davantage. Que je n'entende plus parler de lui. »

Puis, d'un geste, le monarque avait congédié le père du fiancé de Roberte, qui avait courbé la tête.

Notre ami de Lucel, sans savoir tout cela, avait compris qu'après sa condamnation il devait disparaître, et, cherchant occasion de terminer glorieusement sa vie, il avait, sous un faux nom, pris du service, en compagnie de Bouscamous, à bord d'un corsaire armé à Brest.

A cette époque de guerres continuelles, on trouvait partout occasion de se battre sur terre et sur mer, et de Lucel, sans espoir, ayant tout perdu, amour, honneur, famille, chercha la mort. Cent fois il la brava, mais la camarde ne voulait point de lui.



Une nuit, ils réussirent à se jeter dans une yole norvégienne. 12

Le destin, qui lui réservait un sort pis à son avis, le fit seulement prisonnier des Anglais, et ceux-ci l'enfermèrent dans une forteresse à Plymouth.

Là, il eut la bonne fortune de faire connaissance de deux héros fameux, le comte de Forbin et Jean Bart, qui l'engagèrent à tenter de s'enfuir avec eux. Il accepta, naturellement.

Une nuit, de Lucel, Bouscamous, le comte Forbin et Jean Bart, ayant réussi à se jeter dans une yole norvégienne, dans laquelle ils ramèrent trois jours, finirent par rejoindre les côtes de France.

Une fois encore sauvé de la mort et de la prison, de Lucel s'embarqua sur les navires du vaillant marin Jean Bart.

Mais, avant de partir pour une expédition nouvelle, il avait voulu faire tenir à celle qui lui avait autrefois promis sa foi et dont il ignorait la vie ou la mort, les précieuses reliques qu'il avait conservées d'elle. Il avait fait part de son désir au commandant Jean Bart, et celui-ci, qui l'aimait parce qu'il avait partagé bravement des périls avec lui, avait répondu :

« Par sainte Barbe, patronne des marins, si votre belle vit, elle aura de vos nouvelles, mon brave; donnez-moi votre paquet, je le lui ferai tenir. »

Jean Bart, homme de parole et de ressource, avait tenu promesse, comme l'on sait. Et Roberte avait reçu, sans que personne sût de qui elles venaient, les saintes médailles et les fleurs séchées que son fiancé avait toujours conservées sur lui depuis la dernière bataille.

CHAPITRE IV

UN ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

Dans le courant de l'année 1692, un matin, après la messe, le Roi était en conférence avec ses ministres. Il écoutait les rapports, avide d'apprendre quelque nouvelle qui flattât son amour-propre. Mais les nouvelles n'étaient point bonnes; il s'en fallait de beaucoup.

La situation de la France était critique. Quatre nations coalisées, l'empire d'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, réunies par le traité d'Augsbourg, menaçaient notre pays sur toutes les frontières. Au nord surtout, les affaires allaient mal : Dunkerque était bloqué par toutes les forces de la flotte ennemie, et les frégates du Roi s'immobilisaient dans le port, incapables de prendre la mer.

Sa Majesté, inquiète, questionnait son ministre des affaires étrangères et de la marine, M. de Pomponne, qui s'efforçait d'atténuer ses craintes.

« Et vous pensez, marquis, que tout espoir n'est pas encore perdu de ce côté-là ? »

— Oui, sire, il faut espérer encore. Nos ennemis ont pour eux le nombre, mais nous avons avec nous Jean Bart !

Le destin, qui lui réservait un sort pis à son avis, le fit seulement prisonnier des Anglais, et ceux-ci l'enfermèrent dans une forteresse à Plymouth.

Là, il eut la bonne fortune de faire connaissance de deux héros fameux, le comte de Forbin et Jean Bart, qui l'engagèrent à tenter de s'enfuir avec eux. Il accepta, naturellement.

Une nuit, de Lucel, Bouscamous, le comte Forbin et Jean Bart, ayant réussi à se jeter dans une yole norvégienne, dans laquelle ils ramèrent trois jours, finirent par rejoindre les côtes de France.

Une fois encore sauvé de la mort et de la prison, de Lucel s'embarqua sur les navires du vaillant marin Jean Bart.

Mais, avant de partir pour une expédition nouvelle, il avait voulu faire tenir à celle qui lui avait autrefois promis sa foi et dont il ignorait la vie ou la mort, les précieuses reliques qu'il avait conservées d'elle. Il avait fait part de son désir au commandant Jean Bart, et celui-ci, qui l'aimait parce qu'il avait partagé bravement des périls avec lui, avait répondu :

« Par sainte Barbe, patronne des marins, si votre belle vit, elle aura de vos nouvelles, mon brave; donnez-moi votre paquet, je le lui ferai tenir. »

Jean Bart, homme de parole et de ressource, avait tenu promesse, comme l'on sait. Et Roberte avait reçu, sans que personne sût de qui elles venaient, les saintes médailles et les fleurs séchées que son fiancé avait toujours conservées sur lui depuis la dernière bataille.

CHAPITRE IV

UN ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

Dans le courant de l'année 1692, un matin, après la messe, le Roi était en conférence avec ses ministres. Il écoutait les rapports, avide d'apprendre quelque nouvelle qui flattât son amour-propre. Mais les nouvelles n'étaient point bonnes; il s'en fallait de beaucoup.

La situation de la France était critique. Quatre nations coalisées, l'empire d'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, réunies par le traité d'Augsbourg, menaçaient notre pays sur toutes les frontières. Au nord surtout, les affaires allaient mal : Dunkerque était bloqué par toutes les forces de la flotte ennemie, et les frégates du Roi s'immobilisaient dans le port, incapables de prendre la mer.

Sa Majesté, inquiète, questionnait son ministre des affaires étrangères et de la marine, M. de Pomponne, qui s'efforçait d'atténuer ses craintes.

« Et vous pensez, marquis, que tout espoir n'est pas encore perdu de ce côté-là ? »

— Oui, sire, il faut espérer encore. Nos ennemis ont pour eux le nombre, mais nous avons avec nous Jean Bart !

— Oh ! Jean Bart, ce vaillant corsaire que j'ai fait chef d'escadre ?

— Lui-même. La bravoure de cet homme ne connaît pas d'obstacle ; pour moi, sire, Jean Bart n'a pas dit son dernier mot.

— A quel chiffre évaluez-vous donc, Pomponne, le nombre des navires ennemis qui croisent devant Dunkerque ?

— A plus de cinquante !

— Et combien Jean Bart a-t-il de navires ?

— Sept frégates bien armées et quelques brûlots sont à Dunkerque sous son commandement.

— Je sais que Jean Bart est un marin résolu, j'ai toujours admiré ses exploits ; mais que peut sa vaillance ? que peuvent ses frégates en nombre infime contre plus de cinquante navires qui tiennent la mer libre, Pomponne ? »

Le Roi réfléchit pendant que les ministres gardaient le silence.

Tout à coup, comme si Pomponne eût réussi à faire passer dans son esprit sa conviction fantastique, Louis XIV se leva fébrile et s'écria :

« Si Jean Bart sort vainqueur de l'impasse où il se trouve, j'en ferai, messieurs, un chevalier de Saint-Louis, je le rendrai noble et lui donnerai une de mes fleurs de lis d'or pour mettre dans ses armes... »

Le Roi avait à peine achevé ces mots que le capitaine

des mousquetaires gris, qui se trouvait dans l'antichambre, parut.

L'officier s'inclina très bas, et, d'un grand geste, balayant le sol avec les plumes de son chapeau, il prononça :

« Sire, un homme est là qui a forcé audacieusement toutes les portes et demande à être introduit sur-le-champ auprès de Votre Majesté.

— Cet homme, quel est-il ?

— Je l'ignore, sire ; il se dit seulement chargé d'un message très pressé du commandant Jean Bart.

— Il vient de Dunkerque ?

— Non, sire, de Newcastle, affirme-t-il.

— De Newcastle ! d'Angleterre ! Messieurs, entendez-vous ? s'écria le Roi. Jean Bart est prisonnier des Anglais ! Tout est perdu, hélas !

— Fors l'honneur, certainement, dit M. de Pomponne, se raidissant contre la nouvelle d'un surcroît de malheur.

— Faites entrer l'émissaire de Jean Bart, dit Louis XIV au capitaine des mousquetaires gris.

L'homme qui se présenta devant le monarque glorieusement entouré de ses ministres, avait l'apparence jeune, mais sa figure était couverte d'une épaisse barbe noire qui dissimulait ses traits. On n'apercevait guère, au milieu de son visage, que deux yeux très vifs, brillants d'intelligence et d'audace.

Il portait avec une certaine élégance un vêtement sombre et ne paraissait pas étonné ni impressionné de se trouver en présence du Roi.

Ayant fait trois pas dans l'appartement, l'homme salua le roi et les ministres, puis, très maître de lui, il attendit.

« Parlez, monsieur, dit Louis XIV.

— Sire, répondit l'extraordinaire envoyé de Jean Bart, je suis chargé par le commandant en chef de votre escadre du Nord de vous annoncer l'anéantissement des flottes ennemies qui bloquaient Dunkerque et croisaient dans le Pas de Calais. »

Il y eut, à ces paroles prononcées froidement et avec la plus grande simplicité, un véritable moment de stupeur. Louis XIV, qui avait l'habitude de ne s'étonner de rien cependant, répéta, incrédule :

« L'anéantissement des flottes ennemies qui croisaient dans le Pas de Calais? »

L'envoyé de Jean Bart s'inclina.

« Oui, sire, confirma-t-il.

— Vous venez de Newcastle?

— Oui, Majesté.

— Alors Jean Bart n'est pas prisonnier des Anglais?

— Non, sire, il est libre et victorieux.

— Dieu protège la France, et Jean Bart est un brave, » s'écria le Roi.

Tous les visages, naguère consternés, rayonnèrent.

« Voici, continua l'extraordinaire envoyé de Jean Bart, un pli que je suis chargé de remettre à Votre Majesté. »

Et il tendit au roi une lettre cachetée.

Louis XIV l'ouvrit rapidement et en prit lecture avec une émotion contenue, puis, d'un geste heureux et gracieux, il la tendit à M. de Pomponne.

« Ce Jean Bart, dit-il gaiement à M. de Louvois, ministre de la guerre, par-dessus la tête duquel il avait passé son bras, écrit brièvement, comme vous le verrez après Pomponne, mais son émissaire est à même, paraît-il, de nous faire un récit complet de la victoire. — Ah! ah! monsieur, ajouta-t-il en s'adressant gaiement à celui-ci, Jean Bart fait de vous le plus grand éloge. Vous êtes, paraît-il, entré dans mes armées comme simple marin, sans grade... après quelques malheurs... »

L'envoyé rougit et baissa les yeux, intimidé pour la première fois depuis son entrée.

Il balbutia :

« Majesté, le commandant vous dit...

Mais le Roi, sans paraître remarquer son trouble, reprit :

« Non, quelques malheurs, indique Jean Bart sans préciser, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Je sais que depuis quelque temps vous avez accompagné notre chef d'escadre dans des aventures dont vous êtes sorti à votre honneur. Vous étiez prisonnier avec lui à Plymouth, et vous vous êtes échappé avec lui et le comte de Forbin. Jean Bart vous a fait l'un de ses lieutenants, et, pour sortir de Dunkerque, il vous a donné le commandement d'un de nos vaisseaux.

« Dites-nous maintenant comment votre chef a dispersé les flottes ennemies de la Hollande et de l'An-

gleterre; comment Jean Bart est allé à Newcastle menacer nos ennemis sur leurs côtes. »

L'envoyé, encouragé par ces bonnes paroles, reprit ses sens.

« Sire, c'était par une nuit sans lune, une nuit d'orage. L'on n'y voyait pas à deux aunes devant soi. La mer était démontée, et les vaisseaux ennemis, qui chassaient sur leurs ancres, avaient dû se mettre à la voile et prendre le large.

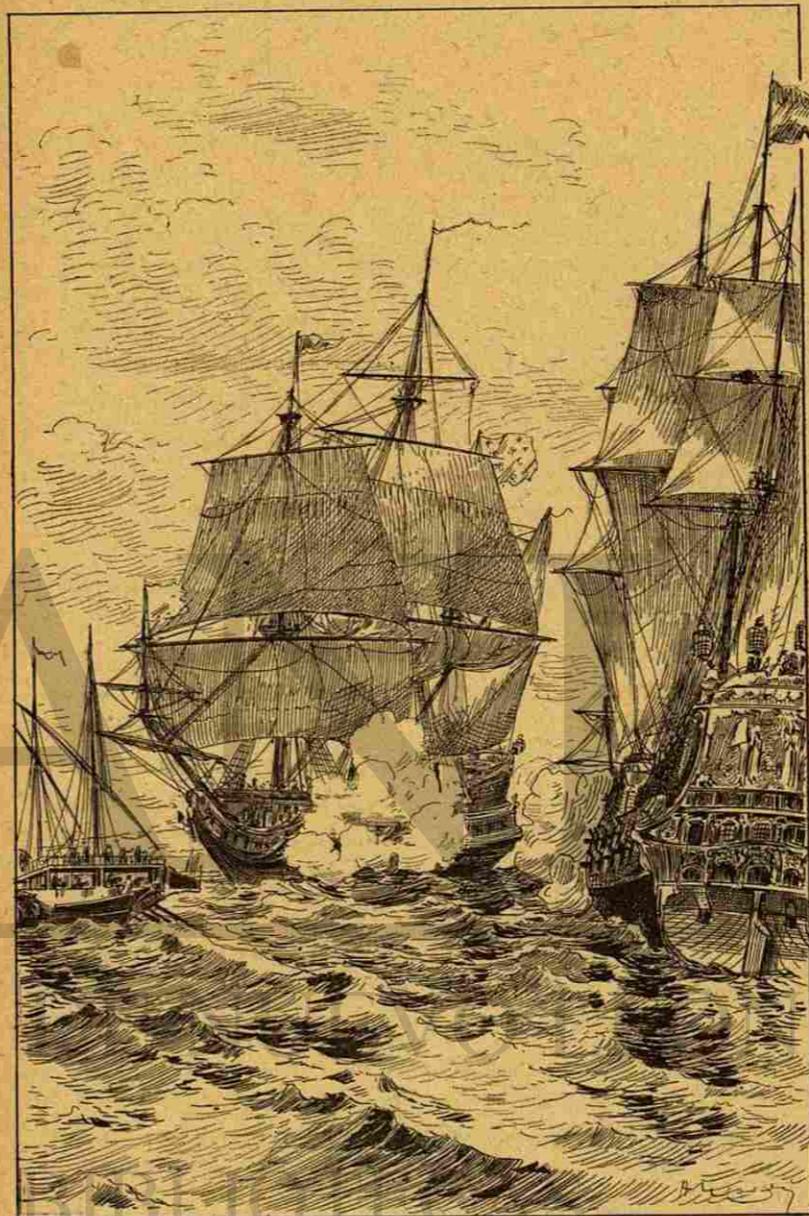
« Malgré l'état de la mer, le commandant Jean Bart résolut de profiter de cette circonstance pour sortir du port. Conformément à ses instructions, nous éteignîmes tous nos feux et mîmes à la voile pour franchir les passes coûte que coûte.

« Nous avons réussi à traverser les lignes ennemies, tous nos fanaux éteints, laissant seulement derrière nous quinze brûlots.

« Ayant gagné le large, libres à notre tour d'évoluer, nous avons couru sus aux Anglais et sus aux Hollandais, qui se sont trouvés à l'improviste attaqués de tous côtés, car à ce moment les quinze brûlots laissés en arrière ont été lancés de Dunkerque.

« Nous avons coulé trois vaisseaux, brûlé quatre autres et pris cinq grands transports de guerre. Après cette première victoire, qui doublait presque votre flotte primitivement composée de sept frégates, le commandant Jean Bart, poussé par un bon vent, a fait route pour l'Angleterre.

« Nous avons pris terre près de Newcastle, détruit deux cents maisons et brûlé quatre-vingts bâtiments marchands. »



• Nous avons coulé trois vaisseaux, brûlé quatre autres et pris cinq transports... •

Ce bref récit terminé, l'envoyé se tut.

« Le commandant Jean Bart, dit le roi, est un héros. Vous lui direz, monsieur, que, pour le récompenser de sa vaillance, je lui donnerai un blason sur lequel j'attacherai l'une de mes fleurs de lis d'or, comme je l'annonçais tout à l'heure à ces messieurs.

« Il s'agit de vous maintenant, Monsieur. Jean Bart, après m'avoir vanté votre courage et fait allusion à quelques malheurs qui vous seraient advenus, déclare que vous avez une grâce à me demander.

— Le commandant Jean Bart est pour moi le meilleur des chefs, dit le jeune homme, dont la voix trembla légèrement. C'est lui qui a voulu que je vienne me jeter à vos genoux, après vous avoir annoncé sa victoire.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Sire, je suis le plus malheureux des hommes. Depuis deux ans bientôt je porte dans mon cœur le deuil d'un grand amour. Je suis un homme sans nom, je suis un proscrit. Votre justice m'a frappé. L'amour, un amour que je ne puis arracher de mon cœur, car j'aime encore d'une façon épouvantable, sans savoir si elle est morte ou vivante, celle pour laquelle j'ai encouru votre disgrâce, l'amour m'a fait commettre une grande faute.

« Officier rebelle, j'ai été proscrit et j'ai perdu ma fiancée.

« Depuis deux ans j'ai cherché la mort et avec elle la fin de mes malheurs; mais la mort n'a pas voulu de moi. La tempête et les balles que j'ai bravées en cherchant à mourir pour votre service et celui de la France m'ont épargné.

« Sire! sire! pitié! Je suis le baron de Lucel, ex-cornette aux dragons de Noailles, et j'aime M^{me} Roberte de Bralles. »

Le Roi se tourna vers M. de Louvois.

« Pensez-vous, monsieur le ministre, que les exploits du lieutenant de Jean Bart puissent effacer les fautes de l'officier du régiment de Noailles?

— Non, s'il a trahi, dit le ministre, toujours dur aux autres et violent.

— Pardonnez-moi, s'écria à ce mot brutal le cornette baron de Lucel, je n'ai pas trahi. J'ai commis la faute de quitter mon régiment pour retrouver dans les rangs des protestants rebelles une jeune fille que j'aime... Je n'ai pas commis d'autre crime.

A cet instant, l'esprit du Roi s'éclaira; il se souvint de l'incident qui s'était produit à l'issue de la représentation d'*Esther*.

Alors quelque temps à voix basse il parla avec ses ministres, puis il fit appeler M. de Brissac, son capitaine des gardes, et lui dit en désignant Lucel :

« Conduisez cet homme à la Bastille. »

De Lucel ne broncha pas et suivit, impassible, le major de Brissac. Mais, par exemple, ce fut grande surprise pour les courtisans qui se pressaient dans les antichambres, d'apprendre que le Roi faisait mettre à la Bastille l'homme qui lui avait apporté la grande nouvelle de la merveilleuse et fantastique victoire de Jean Bart.

CHAPITRE V

ÉPILOGUE

Les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Pendant vingt-quatre heures, les commentaires allèrent leur train.

Le roi paraissait en grande joie de la victoire remportée par son escadre du Nord. On savait qu'il avait promis d'anoblir Jean Bart et de mettre une de ses fleurs de lis d'or sur son blason.

Pourquoi donc avait-il fait jeter à la Bastille l'envoyé extraordinaire de celui à qui il voulait tant de bien? On échauffa les histoires les plus étranges. Cependant, un ministre ayant volontairement commis l'indiscrétion de révéler que l'envoyé de Jean Bart était l'ex-cornette baron de Lucel, on commença à mieux comprendre l'acte de rigueur du Roi.

Déjà quelques dévots s'apprétaient à louer le Roi de sa fermeté, lorsque le bruit nouveau se répandit que l'ex-cornette baron de Lucel était sorti de prison un jour et une nuit après y être entré, et qu'il était venu à Versailles en carrosse et costume de gala pour assister au grand lever.

A ce moment, en effet, notre ami, bien peigné, bien frisé, la figure ravie, arriva dans le palais et fut admis dans la chambre du Roi.

Les commentaires reprirent de plus belle lorsqu'on sut que Louis XIV avait accordé au baron de Lucel cette faveur et l'avait même prié de venir à la chasse l'après-midi.

Les actes du monarque paraissaient incohérents, et l'on se demandait comment tout cela allait finir, lorsque de Lucel fut, au sortir de la messe, invité à se rendre dans les appartements de M^{me} de Maintenon, qui avait toutes ses amies autour d'elle comme pour une grande réception.

Dès qu'il fut introduit, le jeune baron s'approcha humblement de la marquise et mit un genou en terre.

« Je sais maintenant, madame, tout ce que je vous dois, dit-il, et je ne puis vous en remercier qu'à genoux. La marquise lui donna sa main à baiser.

« J'ai fait, dit-elle, une enquête très sérieuse sur votre conduite; j'ai su que vous n'aviez péché que par légèreté... et par amour.

« Vous avez commis une faute, mais elle était de celles que le Roi pouvait pardonner à un homme capable de la racheter par de nobles actions. Avant de faire votre bonheur, j'ai voulu faire le bonheur d'une de mes pupilles que j'aime, Roberte de Bralles, qui pense toujours à vous et vous attend à Saint-Cyr. »

Les amies de M^{me} de Maintenon s'exclamèrent en un murmure flatteur :

« Ah! c'est véritablement délicieux... »

— La marquise a dans la bonté de ces raffinements... »

— Quelle étonnante idylle!... »

Mais M^{me} de Maintenon continua :

« L'intérêt que je porte à M^{lle} Roberte, votre fiancée, a servi votre cause. Relevez-vous maintenant, baron, et contez, si vous voulez, vos aventures complètes à ces dames, qui meurent d'envie de les apprendre.

— Merci, merci, madame, dit de Lucel en se relevant; vous êtes bonne, divinement bonne. Les mots me manquent pour vous remercier comme il convient...

— Remerciez Dieu surtout, » fit la marquise en levant le doigt vers le ciel.

L'audience était terminée.

De Lucel, heureux, s'approcha des amies de M^{me} de Maintenon. Il reçut en riant leurs félicitations et leur donna de bonne grâce tous les détails qu'elles voulurent avoir sur ses aventures.

Grâce à ces dames, toute la cour fut bientôt complètement au courant des motifs pour lesquels il avait été jeté à la Bastille... puis gracié.

C'est ainsi que notre ami de Lucel reprit dans le monde la place qui lui appartenait.

Après un temps d'épreuve qui l'avait fortement trempé, il retrouva le bonheur, la joie, le plaisir, et sa situation de jeune seigneur à la mode. Ce fut un homme heureux; les gens heureux n'ont pas d'histoire. La sienne se termine là... et celle de Roberte finit en même temps très heureusement.

Peu de temps après, en effet, Roberte sortit de Saint-Cyr pour se rendre chez son oncle le duc d'Alconcestro. Elle se maria avec son cher baron de Lucel et devint une très grande dame. Elle fut aimée, adu-

lée; mais les grandes leçons qu'elle avait reçues de son oncle l'empêchèrent de devenir orgueilleuse. Elle resta simple, elle resta bonne, et ce fut grâce à ses qualités qu'elle trouva dans la vie le plus grand bonheur.

On dit qu'on a le bonheur que l'on mérite. — Ses qualités lui méritaient le plus grand, elle l'obtint.

.....
L'héroïque et fidèle Bouscamous, choyé par ses jeunes maîtres, finit ses jours dans une paix tranquille qu'il avait bien méritée, au beau château de Bralles.

.....
Quant au pasteur Léger, réfugié en Suisse, il y fit la rencontre d'une veuve hollandaise très riche qui s'éprit de lui et lui offrit de partager son cœur et sa fortune.

Il l'épousa.

.....
Le tombeau du comte de Bralles, édifié à l'endroit même où il était tombé, est devenu un lieu de pèlerinage pour ceux qui ont besoin de réconfort dans la vie et de puiser de salutaires leçons en méditant sur la vie de ceux qui peuvent laisser leur existence en exemple aux autres.

FIN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

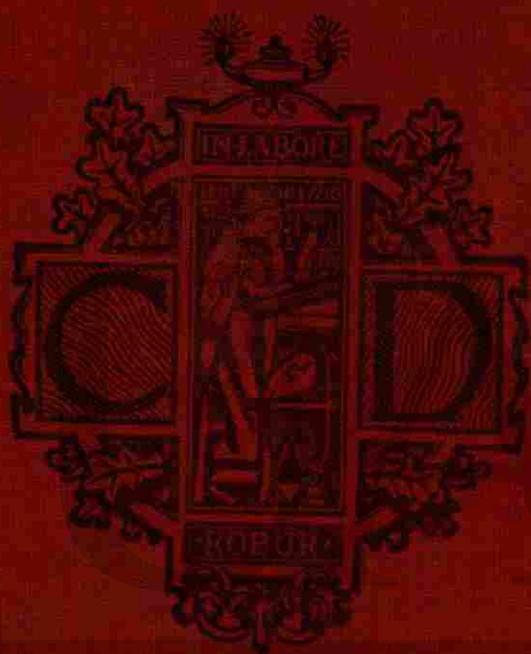
CHAPITRE PREMIER.	1689	5
— II.	Au prêche	16
— III.	La danse des magiciennes. — Idylle salu- taire. — Une cure en musique	22
— IV.	Les marguerites. — Fais-toi belle. — Le festin de Balthasar	36
— V.	Le Christ sur la montagne.	55
— VI.	Bouscamous. — Roberte monte à sa tour .	61

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.	Dans les tindouls et sous les grottes. — L'es- calier de cristal et la Mosquée	71
— II.	Les explications et les souvenirs de Bousca- mous. — Une caisse en bois de rose	83
— III.	La lettre du comte de Bralles	94
— IV.	Le Bramabiau. — Les étoiles. — Les révé- lations d'un vieux berger	99
— V.	La pluie d'argent. — Les Camisards	107
— VI.	L'attaque de la chaîne	120
— VII.	La fata Mrogana et le cheval blanc du cor- nette baron de Lucel	127
— VIII.	L'assassinat du pont de Montverd. — La dernière bataille	142

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.	Dans la grande galerie. — En attendant la messe du Roi	153
— II.	<i>Esther</i>	159
— III.	Quelques explications	170
— IV.	Un envoyé extraordinaire	179
— V.	Épilogue.	188



UNIVERSITY OF NEW MEXICO

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO MEXICO
BIBLIOTECA GENERAL DE BIBLIOTECA